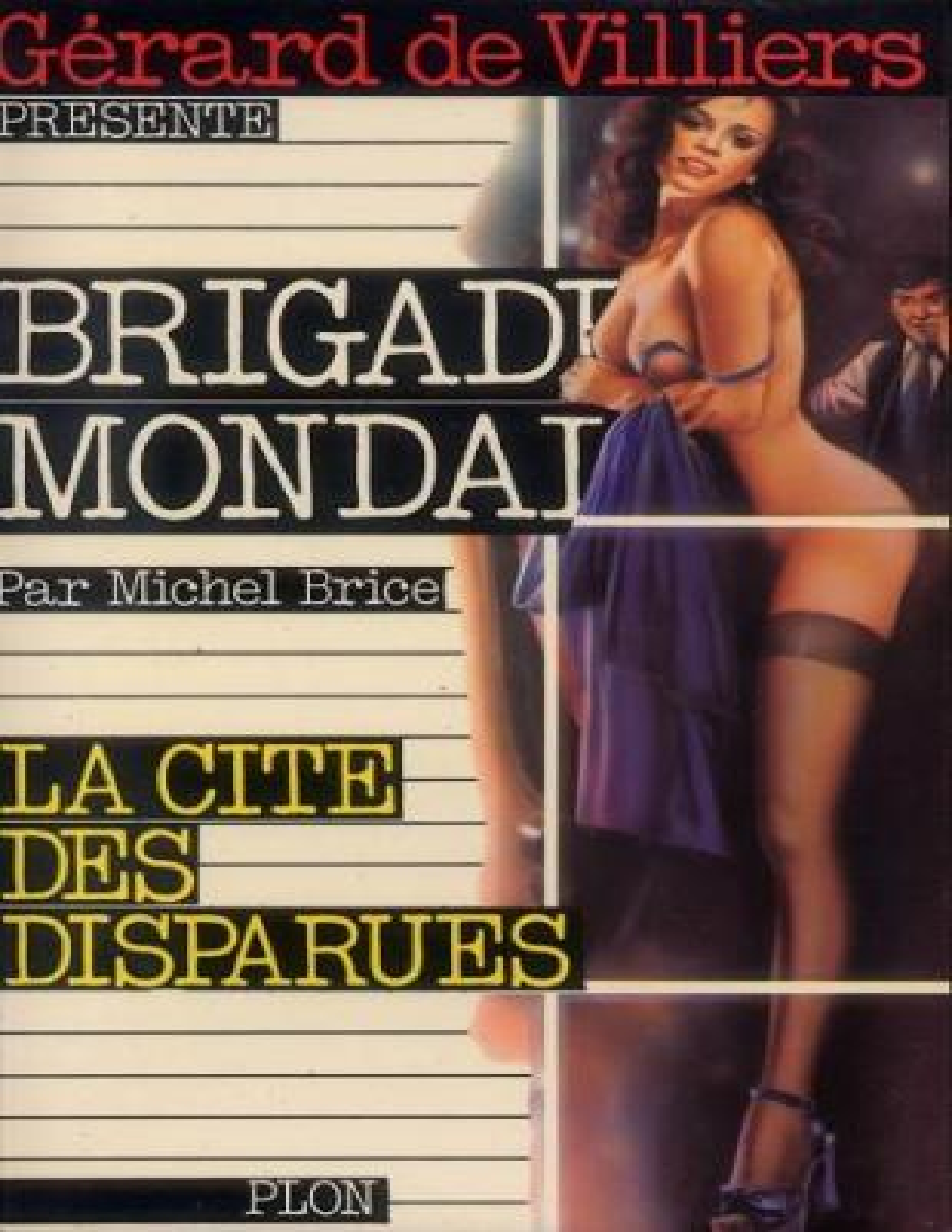
Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDAIN

Par Michel Brice

LA CITE DES DISPARUES



PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
n°9

LA CITÉ DES DISPARUES

PLON

© Librairie Plon, SAS Production, 1976.
ISBN : 2 – 259 – 00156 – 4

CHAPITRE PREMIER

Derrière l'épaisse barrière de traverses de chemin de fer plantées à l'alignement, Claudine écoutait mugir la « meule »[1] de Serge. Elle rit, tout en ajustant son cartable au porte-bagages de son Solex 38 000 à l'aide de sandows. Autour d'elle, la faune déchaînée des garçons et des filles à la sortie des cours. Tous mélangés, ceux du C.E.S. avec ceux du C.E.T., à gauche, juste après l'hôpital de la ville, et même, à droite du C.E.S., ceux du lycée, venus des derniers bâtiments neufs, livrés de justesse à la rentrée, après une rare engueulade entre le maire et le recteur d'Académie du département.

Le macadam encore propre de la ZAD[2] grouillait d'élèves des deux sexes, et de voitures de parents slalomant au jugé entre les groupes d'enfants surexcités. Partout, ça hurlait, ça se battait, ça se lançait dans des parties de football frénétiques avec le cartable du voisin, de classe. Bousculés, des petits pleuraient en silence dans un coin, vite consolés par le frère aîné surgi en catastrophe. Un peu plus loin, les élèves de « Terminale » s'en allaient à grandes enjambées indifférentes. Mal à l'aise d'être obligés, tous les jours, de côtoyer la marmaille des gosses ; certains avaient plus de dix-huit ans. Et le droit de vote.

Cent mètres en avant, déjà indistincts dans le brouillard, des dizaines d'élèves s'agglutinaient autour des cars de ramassage. Puis il y avait la longue cohorte déjà fatiguée de ceux qui devaient aller à pied jusqu'à la gare, un bon kilomètre plus loin, pour attraper l'omnibus de grande banlieue qui les déposerait un à un tout au long de la grande couronne sud de Paris. Pour, encore, des centaines de mètres à avaler, cartable chargé au dos, jusqu'aux pavillons, cités et HLM familiaux. Restaient les privilégiés, en deux sections. Les quatorze-seize ans, en premier, avec leurs 49 C 90, les « meules » comme ils disaient. Puis les plus de seize ans, avec leurs « bécanes », leurs motos, l'œil hautain, poussant à gros rugissements d'accélérateur le menu fretin des gosses qui s'éparpillaient autour d'eux comme des moineaux.

Moulées ultra-serré dans son jean de velours beige, les fesses de Claudine se gonflaient alternativement à chaque pas tandis qu'elle se rapprochait du parking des deux-roues.

Elle arriva à la hauteur d'un groupe de « collectionneurs ». Assis au bord du trottoir dans l'herbe jaune et rase, une dizaine d'adolescents boutonneux échangeaient des bouts de carton multicolores. Le marché aux autocollants…

Au passage de Claudine, ils se figèrent. Muets d'envie et de crainte ; tout près d'eux, l'inaccessible : une fille… Le plus âgé ne devait pas avoir quatorze ans.

Faussement indifférente, Claudine arriva à leur hauteur les bras ballants. Au point de laisser glisser les images entre leurs doigts, ils dévoraient d'un regard exorbité la poitrine tressautante devant eux sous la laine du pull.

Claudine les dépassa. Les regards s'abaissèrent sur les fesses. Avec un désespoir de frustration de plus en plus douloureux dans la prunelle.

— Alors, les lardons, on bave devant l'apparition de la Femme avec un grand F ? fit au-dessus d'eux une grosse voix égrillarde.

Ils sursautèrent. Un « grand », sûrement un élève de « Terminale » les dominait, tignasse folle et barbe hippie émergeant d'une veste crasseuse en peau de mouton.

Impressionnés, les gosses repiquèrent du nez dans leurs autocollants.

— Hé ! fit soudain le grand en projetant la main en avant, celui-là, il me le faut.

Il ricana, et sa main attrapa au vol un des autocollants. Un rond blanc cerné de rouge avec ces mots inscrits au milieu :

« *For Adults Only* »[3]

Puis il courut après Claudine tout en arrachant la gomme protectrice du « badge ».

Sa main gauche se plaqua contre la fesse de Claudine et, quand elle se fut retirée, Claudine portait, collée sur elle, au bon endroit le « *For Adults Only* ».

Une seconde plus tard, la main droite de Claudine claquait contre la joue barbue.

— Hé ! faut avoir le sens de l'humour ! glapit le garçon.

Claudine fit mine de lui appliquer une autre gifle. Il recula, indécis. Une explosion de rires aigus secoua le groupe des collectionneurs. Claudine fit un pas en avant :

— Dégage, ouste !… lâcha-t-elle, méprisante.

Il profita d'une bagarre de passage à côté d'eux pour disparaître dans la foule maintenant très dense.

Claudine revint vers les gosses, souriante.

— À qui il est, l'autocollant ? fit-elle avec un éclair de gentillesse dans les yeux.

Un petit blond à lunettes leva timidement le doigt. Elle lui passa la main dans les cheveux :

— C'est collé, fit-elle comme à regret. Tu me le donnes ?

Il agita mollement la tête de haut en bas. Ahuri.

— Merci, conclut Claudine en se penchant.

Il sursauta comme au contact d'une méduse quand deux lèvres chaudes et goulues frôlèrent son front.

— Tu sais lire l'anglais ? interrogea-t-elle en se relevant.

— Ben… oui… balbutia-t-il, les pommettes portées au pourpre.

Claudine soupira, penchée sur lui. Et le gosse eut l'impression qu'une poitrine de rêve allait se dénuder à cinquante centimètres de ses lunettes

dans un éclatement de pull trop distendu.

— Alors, conclut-elle, rendez-vous quand tu correspondras aux instructions.

Elle fit demi-tour avec une dignité de reine.

Quand l'autocollant eut disparu dans la cohue avec son support de chair musclée, le petit blond à lunettes transpirait.

De fierté.

Seize heures trente et déjà presque la nuit.

À cause du brouillard, soudé à la vallée depuis presque une semaine et qui poissait tout, murs blafards des constructions scolaires, macadam luisant, silhouettes fantomatiques des arbres dégarnis vers les barrières de traverses, au-dessus de la route, et juste avant le terrain vague rempli de cent à cent cinquante vieux bus à impériale mis là au rancart par la Ville de Paris depuis des années. Après, la voie ferrée ParisTours. Quasiment vide vers Tours, hormis quelques rares express, de plus en plus bourrée de trains vers Paris, au fur et à mesure de la banlieusardisation accélérée de la région.

Une Diesel passa en grondant là-haut, croisée par le long serpent des wagons inox d'un train de banlieue. Les rails grinçaient, les rames couinaient en se croisant, à peine visibles dans le brouillard malgré le halo jaune des réverbères au sodium allumés depuis une heure. Un coup de vent mou rabattit l'odeur de fuel gras de l'échappement de la Diesel sur le parking des scolaires. Avec les pots trafiqués des meules et des bécanes, ça donnait une atmosphère à la fois acide et lourde. Asthmatique.

Une fois son cartable fixé sur le porte-bagages, Claudine tendit l'oreille vers la palissade. Subitement, Serge avait arrêté de manœuvrer la poignée d'accélération de sa mobylette. Un -silence déplaisant. Depuis ce matin, Claudine « attisait » Serge, histoire de voir jusqu'où son charme personnel pourrait la mener avec le fils du teinturier de la cité de la Vallée-aux-Renards. Non pas que, de sa part, ce soit la passion pour Serge. Trop banal. De la vraie graine de banlieue. Rien à voir avec Patrick Juvet, son dieu. Un jour, elle avait pris le train pour Paris sous prétexte d'une visite au Planétarium. En fait, pour aller vérifier si ce qu'elle avait lu dans *Hit* était vrai. À savoir que Patrick Juvet se présentait tous les jours vers midi au feu

rouge de la rue Raynouard et de la rue du Ranelagh, dans le seizième – un quartier mythique à ses yeux – qu'il était bien au volant d'une Rolls gris métallisé aux sièges en cuir noir, qu'il allait prendre son petit déjeuner au bistrot deux cents mètres plus loin, en bas, et que le feu rouge de ce carrefour était l'endroit d'élection où il acceptait de signer des autographes pour la nuée de filles qui se ruaient sur la calandre de la Rolls à peine le feu passé au rouge. Comme les autres, elle avait eu droit à son gribouillis et, depuis, elle n'était plus n'importe qui. À ses propres yeux, du moins.

L'ennui, c'est que Patrick Juvet, en fait de contacts intimes, se contentait d'un stylobille. Serge, quant à lui, proposait autre chose. Et sans fioritures. Pas vulgaire. Ça, c'est pour les garçons de quelques années de plus. À quinze ans, même quand on met la frite[4] sur sa meule, on reste fleur bleue dans le flirt. Et quand on a envie de faire l'amour, on dit : « Tu veux faire l'amour avec moi ? » comme dans les livres.

Un halètement nerveux de pot d'échappement retint Claudine. Serge était toujours là, derrière les traverses. Elle rejeta d'un mouvement nerveux de la nuque ses longues mèches brunes et tendit un peu plus l'oreille. Hésitant sur ce qu'elle allait faire. Les mains contractées autour des poignées du guidon de son Solex, elle n'arrivait pas à se décider à l'enfourcher, indifférente au remue-ménage des autres élèves autour d'elle.

Un gros blond boutonneux manqua la renverser en démarrant en danseuse sur son vélo demi-course. Elle récupéra son équilibre, blanche de dédain.

— Ouah ! cria-t-elle, tu sues pas la honte avec ton spade.[5]

L'autre haussa les épaules sans se vexer :

— À l'aise, minime, avec ton sobar ![6] fit-il d'un ton las.

Il disparut aussitôt, absorbé par le brouillard.

— Adios, loupé ! hurla Claudine d'une voix acide, mais sans aucune conviction.

Avec les 33 km/heure maximum de son Solex, pas de quoi frimer, elle le savait. Elle secoua encore une fois ses mèches brunes. Furieuse, vexée, splendide avec son nez retroussé et ses yeux verts fous de rage au-dessus de ses pommettes rebondies de santé. Un rien courte sur jambes, mais musclée, rouleuse de hanches, bien cambrée et le torse tendu vers une mise en valeur

systématique et jamais prise en défaut de sa poitrine. Formée depuis plus d'un an, Claudine était un concentré de féminité adolescente. Dans le collimateur de ses yeux verts, doux et aigus à la fois, personne, côté sexe opposé, ne s'y trompait, jeune ou vieux. Quand elle passait avec ses armes de choc préférées – pull tricoté main collant et jean velours sur sabots suédois claquants (les meilleurs, de *dogs of Sweden,* marque *Viking – ortopedisk)* tout le monde se retournait sur elle. Des gosses à l'approche de la puberté au conseiller d'éducation en passant par les veaux[7] de la classe, les profs de gym et les deux ou trois lesbiennes immanquables du corps enseignant.

Le parfait concentré du sex-appeal tous azimuts, consciente de l'être, sans fausse fierté, très bonne fille, brave, gentille, mais avec un vigoureux appétit de profiter de l'aubaine, côté plaisir personnel et aussi rapport aux problèmes d'avenir.

Les sourcils froncés, Claudine mordilla tour à tour ses lèvres charnues. De plus en plus indifférente au vacarme des meules, des bécanes et des Solex autour d'elle.

Tout à l'heure, à la récré, Serge lui avait proposé un marché. Une gentillesse contre un disque. Bien sûr, le disque, c'était lui qui l'avait. Quant à la gentillesse, nul doute qu'elle concernait deux ou trois lieux de la chair rebondie de Claudine sous le pull ou le jean. Au choix. Ou les deux à la fois. Elle sourit, découvrant une rangée parfaitement alignée de canines et d'incisives. Un cadeau de naissance : jamais d'ennuis dentaires dans la famille. L'origine auvergnate, c'est du robuste, sexuellement aussi.

Peu à peu, à l'idée de Serge, Claudine oubliait le froid et la nuit tombante, l'étouffement gras du brouillard de novembre, les hurlements enfantins des gosses auxquels elle devait encore se mêler, elle, capable d'être mère…

— Tiens, on va vérifier un détail, murmura-t-elle entre ses dents en dirigeant son Solex vers la trouée bien connue de la palissade de traverses, sans mettre le contact, à grandes enjambées.

Derrière, Serge attendait, elle le savait. À la limite, des vieux bus aux vitres éclatées que, chaque jour, elle voyait des fenêtres de sa classe s'en aller par plaques sous les chalumeaux des ferrailleurs sous contrat avec Fiat, à Turin. L'avenir des bus à impériale périmés de Paris : servir à fabriquer la tôlerie des Fiat de M. Agnelli…

— Tu es là ? souffla-t-elle, l'oreille aux aguets.

Il y eut un silence.

— Évidemment, fit dans le brouillard une grosse voix d'adolescent en fin de mue.

Elle sourit :

— Tu as le disque ?

L'ombre se gratta l'oreille :

— Non… Tu le voulais aujourd'hui ? Ça peut pas attendre ? Je l'ai oublié.

Elle grimaça, contrariée.

— Ça va pas, la tête ? siffla-t-elle. Je t'avais pourtant bien dit…

L'ombre soupira.

— J'ai oublié, je te dis.

Elle se recula, les dents serrées :

— Ce soir, après le dîner, à neuf heures ici avec le disque.

— Ho ! fit-il. Je ne peux pas sortir comme ça.

Elle souffla, excédée.

— Je me débrouille bien, moi.

Deux minutes plus tard, son Solex ronflait sur la route des HLM. Laissant Serge en plan avec son problème de rendez-vous à régler.

À neuf heures pile, Serge était exactement là où elle s'attendait bien à le trouver, un peu à gauche, du côté des bus pas encore désossés. Il avait coupé le contact de sa Motobécane et, assis sur le marchepied de la plate-forme arrière d'un bus ; il se battait avec son briquet pour essayer d'allumer une cigarette. Son interminable silhouette d'échassier grandi trop vite s'illuminait dans le brouillard à chaque étincelle de la pierre du briquet, avec une allure de sauterelle repliée. Puis, c'était de nouveau le halo du brouillard, jaune et huileux. Claudine contempla, en hochant la tête, la mèche artistiquement gonflée du jeune loulou de banlieue : dans l'humidité ambiante, elle s'affalait, lamentable, sur le front de Serge. Ça lui donnait un visage de Pierrot lunaire à l'occiput proéminent.

Brutalement, la silhouette de Patrick Juvet traversa les prunelles de Claudine. Elle fronça les sourcils, se contraignant à ne voir que Serge.

— Ouah, la dégaine… gémit-elle avec désolation.

L'autre devina qu'on le comparait à quelqu'un de mieux.

— Hé, fit-il en se levant nerveusement, je ne t'ai pas pêchée à la traîne, moi !

Claudine daigna sourire. À la volonté. Il fallait marcher avec ce qui se présentait. Patrick Juvet, ce serait pour une autre fois.

— Arrête de t'enfler, dit-elle conciliante. C'est la semoule[8] qui me rend dingue. Je rêve aux Antilles, tu peux comprendre ça ?

Il secoua la tête de haut en bas avec mollesse.

— Tu parles ! Mon vrai pays.

Il rit :

— Sauf que personne ne m'a encore écrit de là-bas pour déposer une demande d'adoption à mon sujet.

Claudine prit une profonde aspiration. Soudain heureuse. Ça lui suffisait, pour retrouver du charme à Serge, de découvrir qu'il avait la même envie qu'elle du lourd soleil orageux des tropiques. À l'idée de nager avec lui dans la mer verte phosphorescente sans jamais plus vouloir regagner terre, elle oubliait ses mèches collées par la semoule, sa moustache qui ne se décidait pas à piquer, ses boutons d'acné dans le col de laine mélangée d'acrylique de sa chemise cow-boy.

Serge apprécia, soulagé, le regain d'affection. Il avait toujours eu un faible pour Claudine. Son type exact. Charnue, saine, robuste. Et avec cette merveilleuse odeur de sueur féminine qu'aucun des mensuels pornos achetés en rougissant au kiosque de la gare ne lui procurerait jamais.

Quand elle fut à un mètre de lui, son ventre était déjà prêt à exploser. Il se repoussa de côté sur le marchepied. Elle s'assit sans façon contre sa hanche, avec ce même coup de reins provocateur qu'elle avait avec lui en classe d'anglais, la seule où ils fassent table commune. Et où ils étaient aussi mauvais élèves l'un que l'autre. Les mains trop occupées sous la table pour prêter attention aux anglicismes savants de Mme Bénichou.

— Tu veux me transformer en bête ? grasseya-t-il en lui passant la main autour de la taille.

Claudine se cabra, plantant ses larges ongles peints en vert dans le gras de la paume de Serge. Il grinça sans bouger. Elle insista.

Les yeux dans les yeux, ils se défièrent un moment. Ils haletaient en cadence et leurs souffles se mélangeaient – parfum de chewing-gum pour elle – tabac et « malabar » pour lui. Claudine commença à se sentir changer.

— Tu as le disque, au moins ? articula-t-elle péniblement d'une voix rauque.

Il cracha sa cigarette dans l'herbe grise.

Juste à côté du point d'impact du mégot, Claudine vit la pochette du 45 tours. Sur fond noir, cinq crooners à casquette blanche, à l'irlandaise, complet blanc à revers bordés de rouge, chemise rouge sans cravate. Le premier, cuisses écartées, mains plaquées au bas des hanches, jouait des pectoraux au-dessous du baudrier de sa guitare portée en bandoulière dans le dos. Sous le ventre plat, le tissu du pantalon tirait ses plis tendus autour d'un sexe avantageux.

Les ; lèvres de Claudine se gonflèrent.

— Le pied, murmura-t-elle. Les Rubettes.

Ses ongles verts plongèrent vers la pochette Polydor qu'elle ramena sous ses yeux pour étudier le groupe de plus près.

— En plus, c'est *I can do it* s'extasia-t-elle.

Serge lui griffa le creux de la hanche :

— Ouah ! fit-il. Ils exploitent, comme toujours. Au dos, de la pollution. *If you've got the time.* Les pourris…

— M'en fiche, répliqua Claudine en caressant la pochette. *I can do it,* ça y est. Ça me suffit.

Elle rit en examinant la pochette de plus près.

— Tiens, tu as mis tes initiales. Comme d'habitude.

Dans le jaune des lettres formant le nom du groupe, il y avait, tracés au stylo-bille, un S et un B. Les initiales de Serge Blanchot.

Claudine vira vers Serge d'une torsion du cou très étudiée. Ses lourdes mèches brunes allèrent balayer le cou maigre de l'adolescent.

Serge frissonna.

— Tu me le donnes ? minauda Claudine.

La grosse patte aux peaux mordues autour des ongles vint s'abattre sur la main de Claudine.

— Ouah ! bâilla Serge de sa grosse voix sur-hormonée de fin de mue. Donnant donnant.

Claudine se mordit les lèvres.

— Tous les mêmes ! grinça-t-elle. Ma mère a raison. Nous, les femmes, vous nous prenez vraiment pour du bétail.

Il rit grassement en s'essuyant machinalement les commissures des lèvres, histoire de vérifier qu'il était net de brins de tabac de ce côté-là.

— Plains-toi, reprit-il du même ton mi-rigolard mi-intimidé qu'il avait depuis un instant. Ça n'est pas à moi que tu vas raconter des craques.

Elle soupira. Sans se dégager.

— Tu vois, on peut s'entendre, conclut-il en l'enveloppant de tout le bras gauche.

Aussitôt après, sa main droite se glissa sous le pull et trouva la poitrine au radar. Claudine n'entreprit rien pour se défendre. Même quand son soutien-gorge, propulsé par une main impérieuse, eut remonté largement au-dessus de ses seins.

— Salaud, articula-t-elle sans conviction.

La bouche de Serge se colla à la sienne.

Pour s'arracher dans la seconde suivante.

— Hé, grinça-t-il, tu fous drôlement la frite, toi !

Sous son visage, celui de Claudine se tendait, langue sortie. Et déjà les ongles verts avaient entrepris de s'attaquer au jean de Serge.

— Attends, fit-elle d'une petite voix d'enfant. On sera mieux là-haut.

Il l'attira vers la plate-forme. Puis vers l'intérieur du bus.

Dedans, ça faisait une étrange chambre ouverte à tous vents avec des vitres fracassées qui s'étoilaient dans la lueur blafarde des lampes à sodium venues de la ZAD. Toutes les banquettes avaient été massacrées à coups de barre de fer par les vandales. Heureusement, vers le fond, du côté du conducteur, il y avait encore des sièges en moleskine marron entassés.

Dans une précipitation de souilles mélangés, Serge et Claudine en disposèrent cinq ou six à plat. Il la tira par le poignet.

— Minute, fit-elle, durcie, le disque ?

— Quel disque ? dit-il, l'œil ahuri entre ses mèches tombantes.

Les lèvres gourmandes de Claudine blanchirent tellement elles se pinçaient.

— Rubettes. Tu connais ? siffla-t-elle en progressant sur les coudes à un mètre de Serge.

Il comprit quelle n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Ça va, lâcha-t-il avec un sourire gêné. Juré craché, il est à toi.

Elle joua des épaules.

— Tout de suite ? interrogea-t-elle, faussement rêveuse.

Serge se recoiffa avec les doigts, sans se presser.

— Je suis plus fort que toi… dit-il méchamment.

Il hurla aussitôt après : un des *Ortopedisk Clogs of Sweden,* le gauche, prestement arraché au pied correspondant, était venu atterrir en galoche au coin de son menton.

— Ça y est, la crise, gémit Serge, en se frottant.

Claudine tendit la main.

— Le sabot, ordonna-t-elle. Rends-le-moi. J'aime pas prendre un rhume de cerveau par les pieds, surtout le gauche, ça porte malheur.

Il ramassa la galoche et la présenta, hilare.

— T'es pas banale, ça c'est rien mieux que sûr, concéda-t-il en approchant d'elle...

Elle se rechaussa avec une dignité de reine, et éclata de rire : devant elle, Serge s'avançait sur les genoux en se déculottant dans les moleskines, plus blafard que jamais sous les éclats diffus du réverbère à sodium le plus proche. Il trébucha et s'aplatit, le nez dans les sièges, à ras des sabots suédois. Claudine se déchaussa d'un mouvement de cheville. Sa chaussette de grosse laine rouge vint moucher le nez de Serge.

— Ouah, pouffa-t-elle, tu montres que tu es un homme, ou quoi, morveux ?

La précision de l'exclamation manqua faire s'étouffer Serge. Il déglutit péniblement. Dans la lueur du réverbère au sodium, l'empourprement brutal de ses pommettes avait des couleurs de mousse au chocolat.

— Si tu jouais de tes affutiaux, grinça-t-il honteusement, des fois que ça m'aiderait.

Elle rit.

— Tu es comme Titou, toi. Il faut qu'on se mette à poil pour voir se passer quelque chose.

Il chassa nerveusement ses mèches vers l'arrière.

— Je suis pas chien, glapit-il. On n'est pas en juin, sors juste le strict nécessaire.

Elle souffla en se cambrant pour faire glisser son jean derrière ses fesses.

— Tu l'as dit, pourri, ça n'est pas humain d'être une femme, cracha-t-elle en grimaçant pendant qu'elle descendait son slip de coton rouge, après le jean, jusque sous ses genoux.

— Vite, ordonna-t-elle. Réchauffe-moi.

Il la couvrit avec de la tendresse dans le coup de reins.

Il y eut une dizaine de secondes de grimaces pleines de dignité au joue à joue. Puis Claudine émit un gloussement satisfait.

— Ça y est, tu es devenu un homme !

Elle cria en sourdine juste après : les grosses pattes de Serge avaient plongé sous son pull. Elle lutta une-trentaine de secondes, par pure fierté. Après, elle abandonna toutes ces manigances. Elle se mit à ronronner sans scrupules, les seins au point d'éclater sous la caresse, le ventre secoué de saccades incontrôlées.

Elle avait chaud. Elle se sentait merveilleusement bien. Oubliés le brouillard, le froid, la « zone » des cours du C.E.S., l'horreur du retour à la maison hier soir, et tout à l'heure. Elle faisait l'amour. Ce miracle découvert en juin dernier, justement, dans ce bus-ci ou un autre, peu importe. Et avec Serge.

— Ouah, fit-il en reprenant souffle, tu n'as pas oublié la pilule ?

Elle pouffa en frottant lentement contre sa chemise de laine sa poitrine découverte sous le pull remonté.

— C'est ma mère qui sera enceinte avant moi, dit-elle avec une lueur diablesse dans l'œil.

Il cligna des paupières.

— Allume le phare à iode. Je reste aveugle.

Elle tendit les dents vers son oreille gauche et mordilla le lobe.

— J’ai trouvé un truc en vente libre qui ressemble exactement à la pilule. Je décolle le plastique des vraies plaquettes et je remplace les bons comprimés par des faux c’est tout. Et c’est moi qui prends la pilule.

Serge offrit l’autre lobe à ses incisives avec un air gourmand.

— Ta mère, alors, elle prend quoi à la place de la pilule ?

Claudine lui décocha un cambrement musclé qui lui révulsa les yeux de bonheur.

— Un laxatif ! lâcha-t-elle entre ses dents. Elle est malade. Si tu voyais. Ça paye !

— Hé ! fit Serge mollement, tu vas m’avoir encore une fois…

Elle ralentit. Précautionneuse. Ce qu’elle aimait, c’était faire durer le bonheur.

— *I can do it,* dit-elle sentencieusement en singeant le titre du disque.

Il rit et, dans un sursaut de fierté, se réactiva comme une vedette de film pour plus de dix-huit ans.

— Hé ! souffla Claudine, furieuse, lève le pied, tu uses ton essence.

Il pâlit et se mit à faire une grimace de clown triste.

— Ça y est, gémit-il en se secouant.

Claudine jura, se dépêchant de profiter de l’aubaine avec vigueur. Elle sourit comme une Blanche-Neige en plein rêve sentimental. Ils crièrent ensemble.

En se relevant, Serge soupira bêtement :

— Plus tard, je t’épouserai, tu veux ?

Elle détailla, exorbitée, son visage sincère.

— Tu es trop bête, tiens, fit-elle, amusée. Laisse-moi le disque. J’ai payé. Pour le reste, on verra…

Ils se rhabillèrent frileusement chacun à un bout du bus. Lui, blessé de s’être fait cueillir. Elle, déjà honteuse de se sentir méchante.

Quand ils furent dehors, dans la brume qui s’épaississait encore, elle eut un mouvement vers lui.

— Merci pour le disque, fit-elle avec une flamme d’amitié dans les yeux.

Il tendit timidement la main vers ses joues et la caressa.

— Pas de quoi, murmura-t-il. Le disque, garde-le. C’est un cadeau. Tchao. À demain.

Il fit vrombir sa meule avec vigueur avant de s’enfoncer dans le brouillard. Elle le regarda faire sans ironie. Après tout, elle l’aimait bien, son Serge, en attendant Patrick Juvet.

— Vas-y, le sobar, murmura-t-elle en se dressant sur ses pédales pour lancer son moteur.

Cinq minutes plus tard, les réverbères d’approche de la tour Myosotis, sa tour à elle dans la cité de la Vallée-aux-Renards, agrandissaient leur halo à travers le brouillard de novembre.

Claudine vérifia que le disque des Rubettes tenait bien toujours en place, là où elle l’avait mis, entre pull et chair, maintenu par la ceinture, avant de mettre pied à terre face à la tour.

Un sourire de fierté sur le visage : faire l’amour pour gagner un disque, c’est joindre l’utile à l’agréable. L’agréable, elle connaissait. L’utile, c’était encore maigre. À elle de le multiplier. Ça devait être dans le domaine du possible, non ? Après tout, Serge n’était pas le seul à avoir du chavirement dans le blanc de l’œil quand elle dandinait un peu du tour de hanches.

Tout en maintenant son solex d’une main, Claudine cherchait de l’autre la minuterie du local à vélos et à voitures d’enfant.

Elle jura : impossible de trouver le bouton dans l’obscurité. Et pourtant, elle connaissait l’endroit.

— Ouah, c’est la zone ! jura-t-elle en griffant le béton maladroitement.

La lumière jaillit soudain. Claudine sursauta. Ce n’était pas elle qui avait pressé le bouton de la minuterie. Elle vira lentement vers l’arrière, vaguement inquiète.

— Ah ! monsieur Maréchal, s’exclama-t-elle, rassurée, vous avez failli me faire peur.

CHAPITRE II

Raymond Maréchal réajusta d'un index hésitant ses lunettes sur son nez. Le genre féminin l'avait toujours intimidé, même lorsqu'il s'agissait d'une fille très jeune – peut-être même plus, alors. Un très ancien malaise incontrôlable. Qui plus est, c'était cette fille qui habitait le même palier que lui. Depuis trois ans qu'il était arrivé dans la Vallée-aux-Renards, c'est incroyable ce qu'elle avait changé. Au début, une gamine jouant encore à la poupée, avec des nattes et des « clarks » à talons plats. Aujourd'hui, une femme.

Mieux qu'une femme. Ce miracle de la création qu'est une fille formée très jeune : un corps explosant de séduction triomphante et, un visage comme hésitant, sous ses mèches, entre la moue boudeuse de la fillette et l'effronterie appliquée de ces belles adultes à la démarche hautaine et au regard gênant que Raymond Maréchal dévorait des yeux dans la rue quand il les rencontrait – pour fuir aussitôt leur regard si, par malchance, il croisait le sien.

Avec son instinct exacerbé par la séance d'amour qu'elle venait de vivre, Claudine nota instantanément le trouble de son voisin.

Très fière.

Elle était encore à l'âge où les filles raffolent d'exister soudain aux yeux de ces personnages cravatés et lointains qui, il n'y avait pas si longtemps,

les croisaient dans l'ascenseur ou l'escalier avec des airs de voir à travers elles.

Et même si, dans le cas précis, le quadragénaire était banal : cheveux rares et gris taillés en brosse, pas de rides, ou presque, pour cause de peau grasse, courte moustache dure et menton fuyant sous les incisives supérieures plantées façon lapin… Ce pauvre M. Maréchal n'était pas gâté par la nature ! Il avait même réussi ce doublé : avoir à la fois les jambes courtes et la taille sous les bras. Une bizarrerie de constitution à laquelle Claudine rêvassait vaguement, le temps de passer à d'autres soucis, quand elle le côtoyait dans l'ascenseur rouge aux parois griffées par les gosses et repeintes sans effacer vraiment les graffiti obscènes ou politiques de l'aimée précédente.

Tout ce qu'elle savait alors, avec la force de son intuition, c'est que M. Maréchal, au garde-à-vous contre la paroi du fond tout le temps que l'ascenseur mettait à parvenir à leur étage, le onzième, la dévorait des yeux en coin derrière ses lunettes.

Sexuellement, s'entend. Il vibrait de concupiscence. Cela mettait Claudine en joie. Et elle faisait toujours exprès, une fois arrivée à destination, de gigoter un peu plus devant lui en sortant sur le palier.

Après, tandis qu'il se fouillait de son côté à la recherche de ses clés, elle en faisait autant du sien, fourrageant dans son cartable avec des soupirs appuyés, le dos vers lui, cambrée et déhanchée… à l'affût de cette électricité du regard en coin que toute fille à moitié futée devine aisément quand, sous un regard masculin, elle a la force évidente d'un milliard de soleils aveuglants.

*

**

Raymond Maréchal se trouva bête avec ses deux porte-bouteilles, au bout de chaque bras, pendant de tout le poids de ses douze bouteilles vides.

Il rougit. De plus, la fille allait savoir ce qu'on buvait chez lui : du vin de qualité. Maréchal gagnait convenablement sa vie à la Société générale de la ville où il venait de se voir confier la responsabilité du service des traites. Un travail intéressant, en outre, qui lui faisait toucher du doigt des vérités

profondes : celles de familles modestes qui raclent leurs fonds de tiroir pour s'endetter dans l'achat d'un pavillon de toute façon au-dessus de leurs moyens. Et ces gens le savaient. Mais c'était plus fort qu'eux : ils avaient trop longtemps rêvé de verdure, d'espace, de pouvoir avoir un chien, de pouvoir dîner dehors, les soirs d'été, à côté d'un barbecue, et sous les branches d'un cerisier planté de leurs propres mains… Tout ça, lui, Maréchal, derrière son guichet, le savait aussi…

Raymond Maréchal, dans les moments où il était sincère avec lui-même, ce qui arrive à tout homme dans ces froids examens lucides des réveils avant l'aube, devait s'avouer une chose : il aimait dominer, sentir la gêne et la sueur en face de lui, faire souffrir…

Or, pour l'instant, il était dans la position la plus odieuse à ses yeux : c'était lui qu'on jugeait.

Claudine eut le tort d'examiner trop attentivement les étiquettes des bouteilles. Nullement méchante ; mais ça l'intéressait d'apprendre les habitudes du palier d'en face. Le vin, elle s'en fichait et elle l'avait même en horreur. Il lui suffisait pour l'en dégoûter à vie de voir changer, dans le sens de l'aigreur, le visage de son père quand il s'en vidait encore, longtemps après la fin du diner, une cinquième ou sixième rasade supplémentaire…

Avant de se mettre à ressortir à sa mère toutes les rancœurs accumulées pendant la semaine.

Un désir d'indulgence submergea Claudine : en face d'elle, Maréchal avait vraiment l'air fatigué, pitoyable, avec ses bouteilles vides. Elle se rappela la réflexion de son vieux à elle entre deux hoquets de vin rouge : « Chez les maréchaux, c'est la maréchale qui porte la culotte. » Ça lui avait paru irrésistible de drôlerie. À présent, ça lui apparaissait criant de vérité.

L'obscurité revint brutalement pendant qu'elle s'affairait à introduire sa clé dans son antivol. Raymond Maréchal s'empressa d'appuyer à nouveau le bouton de la minuterie.

— Prenez votre temps, dit-il d'une voix lente et légèrement aiguë. Moi, je rangerai mes bouteilles après.

Par un accord avec le régisseur de la cité, les locataires avaient le droit de descendre leurs bouteilles vides dans le local à vélos, Solex et voitures d'enfants. Et cela pour mettre fin au petit jeu idiot des bouteilles balancées,

par les imbéciles classiques, dans les vide-ordures, et qui déchiquetaient tout en explosant à leur arrivée en bas du conduit.

En se relevant après avoir verrouillé son antivol, Claudine sentit que le 45 tours niché sous son pull se mettait à glisser. Elle essaya de le récupérer d'un geste vif. Trop tard, la pochette atterrit sur le ciment avec un bruit mat.

Maréchal, le doigt toujours posé sur la minuterie, arrondit les yeux derrière ses lunettes.

— Tiens, les Rubettes, je connais, fit-il avec une sincérité naturelle dans la voix qui étonna Claudine.

Elle le regarda par en dessous tout en ramassant son disque.

— Vous connaissez ? Pas possible ! s'exclama-t-elle.

Il sourit :

— Ça vous surprend ?

Elle ouvrit la bouche pour dire ce qu'elle pensait. À savoir que c'était bien la première fois qu'un vieux lui disait qu'il connaissait les Rubettes. Elle se ravisa à temps, pour ne pas le vexer.

Devant elle, il était de plus en plus comique avec son index gauche collé au bouton de la minuterie et, pendant à son poignet droit, les porte-bouteilles qu'il était venu descendre.

— Vous aimez ? questionna-t-elle avec une pitié polie.

Il secoua la tête affirmativement.

— J'aime tout ce qui est jeune, dit-il.

Sa voix vibrait de passion contenue.

Elle sourit, tout à coup allumée. Une idée lui venait. Pas méchante. Tout juste aguicheuse. À la seconde, elle avait retrouvé ce merveilleux plaisir féminin : celui de sentir un regard masculin posé sur soi. D'où qu'il vienne. Peu importe.

À quinze ans, Claudine le savait déjà d'instinct. Sans même qu'elle s'en rende vraiment compte, elle se cambra, poitrine soulevée, bouche gonflée.

Serge l'avait mise en appétit tout à l'heure, sans plus. Elle avait trop de santé pour se contenter d'une ou deux fois seulement, chaque fois. Bien sûr, avec Maréchal, pas question de… mais c'était plus fort quelle : il fallait qu'elle fasse comme s'il s'agissait de remettre ça ! Et de rejouer la grande scène de la séduction.

Raymond Maréchal battit des paupières. Au bord de l'hémiplégie foudroyante.

— Excusez-moi, articula-t-il péniblement en essayant de détacher ses rétines des formes rebondies devant lui du côté des vélos et des solex entassés au fond du local, mais j'ai une idée qui pourrait peut-être vous faire plaisir.

Claudine se voûta, histoire de faire une pause, côté aguichement.

— J'ai toute une pile de vieux disques des années 50 à la cave, reprit Maréchal avec effort. Du jazz surtout. Mais aussi un peu de rock. Du rock du début. Elvis Presley, vous voyez ?

— Tu parles, que je vois ! s'esclaffa Claudine, nature. Ce réclamé qui crève doucement à force de régimes pour maigrir !

Raymond Maréchal rougit un peu plus :

— Enfin, moi, je dis ça… si ça vous intéresse…

Elle fronça les sourcils. Traversée par une idée de commerce. Serge lui avait raconté que son père passait ses dimanches à enregistrer des vieux machins des années 50 sur minicassettes. Avec des airs mystiques. Pas bête, la proposition. Elle pourrait toujours revendre Elvis au vieux de Serge.

— Sûr, que ça m'intéresse ! s'exclama-t-elle avec vivacité, j'ai toujours aimé me cultiver.

Elle baissa les yeux. Consciente d'exagérer. Mais non, remarqua-t-elle en les relevant : en face, on ne lui en voulait pas le moins du monde.

Maréchal désigna du regard le bouton de la minuterie.

— La porte des caves est derrière votre solex, dit-il doucement, mais si je m'éloigne de la minuterie, on n'y verra plus rien le temps que j'arrive à l'interrupteur du sous-sol. Je connais. À chaque coup, je me fais avoir, et je tâtonne dans le noir.

Elle rit :

— J'ai du scotch dans mon cartable.

— Du scotch ? Et alors ? fit-il, interloqué.

Il la fixait, ahuri.

— Ouah ! s'exclama-t-elle. Avec le scotch, je vais coller le bouton de la minuterie. Plus besoin de rester vissé au nombril, non ?

Maréchal examina son doigt, et vit l'interrupteur transformé en nombril au milieu d'un ventre de béton. Il rougit encore.

— Vous avez le sens des images, souffla-t-il.

Elle rit :

— Tenez, voilà le scotch, grouillez-vous.

Juste après elle porta les deux mains à sa bouche. Surprise de son audace.

— Oh, pardon ! fit-elle, mi-figue, mi-raisin.

Maréchal ne releva pas. Mais il colla le scotch sur l'interrupteur avec une dextérité d'habitué.

— J'en ai pour deux minutes, dit-il après avoir ouvert la porte menant aux caves avec sa clé personnelle.

Restée seule, Claudine commençait à s'agacer. Qu'est-ce qu'il faisait, l'autre, en bas avec ses histoires de disques ? Ça trainait… Elle consulta sa montre. Presque dix heures. Elle allait se faire poser des questions… Elle se pencha vers la porte des caves.

— Alors, ça vient ? souffla-t-elle, presque étonnée de son ton autoritaire.

D'en bas, un grognement lui parvint :

— Il y a un de ces fouillis ! gronda Raymond Maréchal avec une voix de plus en plus rauque. C'est dans la vieille malle. Au-dessus, un chargement… Je n'arrive pas à maintenir tout seul le couvercle soulevé.

Claudine s'imagina le spectacle : le vieux à lunettes avec sa taille sous les épaules en train de s'arc-bouter contre le couvercle d'une malle.

— La colle ! grinça-t-elle entre ses dents. Ça ne peut même pas se débrouiller tout seul.

Elle descendit, ses sabots claquant contre le ciment.

Avec l'idée qu'elle se faisait de Raymond Maréchal, son voisin de palier, le reste lui parut étrange et inattendu. Jamais elle n'aurait imaginé se voir accueillir par un quadragénaire déculotté. Et surtout par un quadragénaire du genre timide et complexé comme Maréchal.

Ça, ce fut la première réaction.

La deuxième fut de curiosité. Devant elle, ce qu'on lui offrait valait bien Serge. Alors, pourquoi pas ?

Elle rit et s’avança, tranquille.

— Alors, pépé, articula-t-elle avec un calme de professionnelle, c’était donc ça ?

Elle joua du buste.

— Où ? reprit-elle en parcourant la cave d’un regard circulaire. C’est pas le boudoir, ici.

Devant elle, Maréchal hoquetait :

— Ha, ha, tu n’es pas…

— Pas quoi ? fit-elle, princière, en tirant sur la fermeture-éclair de son jean.

Il remit en place ses lunettes d’un index qui tremblait.

— Pas vierge ? avoua-t-il.

Elle explosa de rire.

— Le vierge, c’est toi, hé, ramponneau !

Estomaqué, Maréchal fut incapable de répondre. Surtout que ce qu’il voyait maintenant était tout à fait inattendu : sur la fesse gauche de Claudine, un autocollant on ne pouvait plus direct, côté invite. Ses petits yeux se plissèrent derrière ses lunettes, dévorant le pull tendu à craquer, les hanches rondes sous la taille étroite. Un voile se déchirait en lui : l’adolescente était déjà une femme. Une révélation inimaginable pour lui. À son époque, une fille de quinze ans c’était une fille vierge, automatiquement.

Il sentit ses mains devenir moites.

Claudine avança ses lèvres, amusée :

— Je vous fais peur ? murmura-t-elle en se cambrant involontairement, par pur réflexe de féminité.

C’était juste ce qu’il ne fallait pas dire et elle le comprit instantanément, le cœur battant soudain la chamade.

Elle stoppa sur elle-même, et commença à reculer lentement vers la sortie, sentant encore plus à chaque seconde qu’en face on avait changé de genre. Pour passer à celui du loup. Un genre d’éclair fauve dans les yeux dont la hantise est inscrite à la naissance dans le subconscient de tous les êtres du sexe féminin.

Maréchal fonça, les deux mains tendues en avant, doigts ouverts comme des griffes d'aigle.

— Ouah, vise la dégaine !… murmura bravement Claudine avant de perdre à jamais le goût de l'air frais dans les poumons.

Ses dernières manifestations de vie furent de deux sortes. D'abord, elle s'arracha les ongles à gratter le sol de la cave, de terre et de sable mélangés. Ensuite, elle eut une ultime sensation avant de plonger dans le néant : Maréchal l'avait retournée pour mieux lui écraser les carotides. Le visage écrasé dans le sol, elle mourut en humant un indéfinissable parfum fade. Un parfum de calcaire et de chaux.

Quand Maréchal la lâcha, elle gisait sur le ventre. Inerte. Molle. '

Il contempla l'autocollant plaqué sur la fesse gauche de la morte.

— *For Adults only…* ricana-t-il, les yeux chavirés. Sale garce !

Il se mit à s'acharner furieusement à coups de talons sur l'autocollant.

— Tu en as mis, un temps ! beugla Mme Maréchal sans détourner ses yeux de la télévision couleur (un « cadeau » de son mari qui valait quand même moins cher que la 604 dont elle rêvait).

Les grosses berlines… Le luxe inavoué de Mme Maréchal.

Son mari contempla d'un œil las l'écran mal réglé, où « la neige » striait les images d'un ballet de patinage artistique qui, sans elle, n'aurait pas manqué d'allure.

— J'en ai marre ! jeta-t-il avec un ton de révolte enfantin.

Sa femme daigna virer sa nuque sèche.

— Ton jour d'en avoir marre n'est pas encore venu, cracha-t-elle.

Elle, ricana :

— Par contre, aujourd'hui, c'est ton tour, pour la vaisselle. Ne joue pas à l'avoir oublié.

Il soupira, vaincu. C'était vrai. Un jour sur deux… Sauf que sa femme, elle, ne travaillait pas. Injuste. Seulement, entre eux deux, c'était elle qui détenait l'autorité.

Restée seule devant son poste, Mme Maréchal tendit délicatement la main vers la table basse à sa droite. Puis elle se mit à déguster à petites gorgées son verre de vin.

Sur la table, la bouteille était à moitié vide. Quand Mme Maréchal tournerait le bouton de la télévision pour aller se coucher, tout à l'heure, il n'en resterait plus une goutte.

CHAPITRE III

Boris Corentin, Inspecteur principal de la Brigade mondaine, section des Affaires recommandées, observait Aimé Brichot avec amitié. Devant lui, dans la salle de gym de l'ASPP, son équipier prenait des cours d'un genre spécial sous la direction de Tordowitch. L'inimitable et éternel Tordowitch, Yougoslave réchappé à quinze ans des camps de concentration nazis et tellement marqué à vie par sa jeunesse de dynamiteur de ponts pour le compte de Tito qu'il en était devenu truand. À présent, rangé des affaires, mais juste pour la façade, il était devenu l'un des indicateurs quasi officiels de la BRI[9]. Une activité qui convenait parfaitement à tout le monde. À lui-même, d'abord, histoire de ne pas s'encroûter. À la police, ensuite, qui lui renouvelait ses condés[10] en échange de quelques tuyaux, pas toujours très utiles d'ailleurs. Au Milieu, enfin, pour qui Tordowitch était un pion placé chez l'ennemi, à savoir les flics, évidemment.

Truands et policiers savaient parfaitement à quoi s'en tenir les uns et les autres sur le compte de Tordowitch : un vieux ringard fatigué. Avec tout de même de beaux restes : une incroyable carcasse d'athlète sexagénaire couturée de cicatrices et dont le regard bleu-gris plaisait toujours autant aux filles. Marié à une crémière russe du boulevard Victor – une mésalliance de la part de la crémière qui faisait fulminer la colonie russe de Paris, Maxime Tordowitch avait deux enfants, un garçon de vingt ans en deuxième année

de Sciences Po, très brillant sujet, et une fille de dix-neuf ans, call-girl chez Mme C… Le bon dosage, estimait-il avec sagesse. Quant à lui, il trompait sa crémière avec une vigueur jamais prise en défaut et naviguait, quand ses ébats à répétition lui en laissaient le temps, entre les bars louches de Pigalle où il glanait des tuyaux et les bureaux de la police où il venait les négocier contre un nouveau condé. À peu près régulièrement accordé. Une sorte d'accord tacite entre les flics et lui. Les bonnes œuvres de la police se dispensent sur un éventail extrêmement large et tolérant.

Le soir, Maxime Tordowitch retournait boire quelques verres à Pigalle et renseignait les malfrats. Des détails, des petits riens sans importance apparente. Mais qui en avaient beaucoup en fait : qui il avait vu sortir du bureau du commissaire X ou du divisionnaire Y. La tête joyeuse ou d'enterrement de tel ou tel inspecteur branché sur une enquête gênante pour le Milieu. Énorme ce que cela peut trahir sur le succès ou l'échec d'une enquête en cours, l'expression d'un inspecteur croisé dans un couloir de la PJ.

À condition d'avoir l'œil. Et, pour ça, on pouvait faire confiance à Maxime Tordowitch. Entre trente et cinquante ans, il avait été le meilleur pickpocket d'Europe. Surnom : la Pie voleuse. Un surnom dû, outre son talent de subtilisateur d'objets, à un détail tragi-comique : à Dachau, le jeune Tordowitch avait été libéré par l'avance alliée deux heures exactement avant son exécution par pendaison à la corde à piano. Le choc l'avait fait blanchir d'un coup à quinze ans. Mais pas partout. Par plaques. Depuis l'âge de quinze ans, il se promenait avec une tignasse drue comme un balai et tigrée blanc et noir. Comme les pies.

Corentin, qui sortait d'une séance de musculation, attendait qu'Aimé Brichot en ait fini avec Tordowitch. Un intermède pas du tout prévu au programme. Arrivé avec une avance d'une demi-heure pour chercher sa « flèche[11] », invitée à dîner par Jeannette Brichot, Mémé était tombé en plein cours de « palpage », d'« empalmage » et de subtilisation d'objets divers. Une petite faveur accordée par le Yougoslave aux inspecteurs de la BRI qui venaient de lui renouveler royalement un condé de trois semaines, au lieu des quinze jours habituels.

Aussitôt, Brichot avait tombé la veste et s'était lancé dans le jeu. Avec une joie de gamin, les yeux brillants derrière les verres de ses lunettes fumées, il s'activait, transpirant dans sa chemise de popeline verte d'*Old*

England (achetée aux derniers soldes pour 50 F seulement). Mais la cravate jaune en faux alpaga restait obstinément bouclée dans le col. Si Aimé Brichot acceptait, quand il le fallait, de s'exhiber en manches de chemise, il y avait deux crimes contre l'élégance – la britannique, la seule dont il acceptait les règles – qu'il ne se serait jamais permis de commettre.

Un : déboutonner son col. Deux : retrousser ses manches.

Corentin observa, inquiet, le crâne luisant de Brichot. Il lui trouva, en plus, les joues pâles et creusées, la moustache moins drue que d'habitude.

— Mémé, gronda-t-il avec affection, tu te passionnes trop. Ça te fatigue. Jeannette ne va pas être contente.

Aimé Brichot agita son poignet maigre, ombré de longs poils jaunes entortillés, par-dessus son épaule. Pas du tout britannique dans le geste. Mais très clair côté signification : « Fiche la paix, tu veux ? »

Corentin soupira en regardant sa montre. Déjà dix-neuf heures. Chez Jeannette on dînait toujours tôt. Dix-neuf heures trente. Vingt heures au plus tard.

— Mémé, insista-t-il. On va être en retard. Jeannette va te passer un savon…

En même temps, il saliva. D'après les renseignements extirpés dans la journée à son équipier, Jeannette Brichot avait prévu de leur servir ce soir un gras-double. Un des plats préférés de Boris. Il était gourmand comme un chat. Surtout quand il avait deux heures de poids et haltères derrière lui, comme aujourd'hui.

Brichot ne daigna pas relever. Il en était à la « tirette arrière ». Autrement dit, le coup de la femme bousculée. Gervais, jeune échalas de soixante kilos, jouait le rôle de la femme complice. Et Tordowitch celui de la victime. Brichot, chaque fois que Gervais bousculait le Yougoslave, devait tenter de rafler le portefeuille de celui-ci dans sa poche revolver. Une tentative qui se terminait immanquablement par un plaquage de l'épaisse main musclée de Tordowitch sur la frêle main osseuse de Brichot.

— Forcément, glapit Brichot d'une voix tremblante après son vingtième échec, vous êtes prévenu !

Les yeux délavés de « Pie voleuse » s'arrondirent sous ses sourcils en broussaille. Blanche sur l'arcade gauche, noire sur la droite.

— Érreurrr, monsieur l'Inspecteurrr ! gronda-t-il douloureusement, je ne trrriche pas. Vous n'avez pas la main assez légèrrre !…

En même temps il agitait ses gros index agiles. Corentin se demanda encore une fois comment, avec de tels morceaux de viande à l'extrémité de ses poignets, Maxime Tordowitch avait pu réussir, vingt ans durant, à amasser une fortune estimée au bas mot à cinq ou six cents millions anciens. Mais dont il ne lui restait pas le moindre *dinar*. Pour cause de poker. Et de trop grande passion pour les femmes.

— Légère, légère, tu vas voir si je suis légère ! grinça Brichot en agitant les doigts, les yeux de plus en plus fiévreux.

Au bord de la vexation : dans la salle de gym, il avait une bonne vingtaine de spectateurs, tous des collègues, et il commençait à comprendre que Tordowitch se moquait de lui.

Boris Corentin jugea que le moment était venu d'intervenir. Il avait horreur de voir Aimé Brichot, son équipier aux Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, servir de jouet à la méchanceté d'autrui. Or, que faisait d'autre Maxime Tordowitch, dit « Pie voleuse » et indic à double sens, sinon se payer la tête d'un inspecteur de police avec, comme public, des inspecteurs de police ?

Pour Corentin, quiconque s'attaquait à Brichot s'attaquait à lui-même. La fraternité totale et sans nuage depuis treize ans. Un miracle d'amitié célèbre dans toute la police. Et qui ne manquait pas de faire des jaloux, comme de bien entendu.

Boris Corentin fit jouer ses épaules, à en déformer le cuir de son blouson. Il ouvrit un peu plus le col de sa chemise américaine jamais boutonné, même quand il portait cravate. Une contrainte insupportable qu'il s'entêtait à refuser de subir, même pour faire plaisir à Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine. Un double nœud à la cravate, estimait-il, c'était bien suffisant pour sacrifier aux usages. Ce que les autres en pensaient, il s'en moquait éperdument. Le seul juge qu'il se reconnaisse, c'était lui-même. Et, sur l'essentiel, il savait que le juge était d'acier. Le reste, détails frivoles.

La longue silhouette, hanches minces, reins cambrés et musclés juste ce qu'il fallait, sans trop, épaules larges et dures, se développa dans un lent mouvement des jarrets.

À présent, dans la salle de gym où vingt inspecteurs, rouges d'avoir trop ri, fixaient le « couple » Brichot-Tordowitch en exhibition du côté des barres parallèles, un fauve s'en allait à l'écart. Et il n'y avait personne pour l'observer. Et apprécier le spectacle :

Une bête de proie, souple et faite de tendons électriques. Un animal aux proportions parfaites. Grand sans l'être trop. Débordant de puissance nerveuse sans la moindre épaisseur dans les attaches. Un paquet de muscles sans un seul atome de graisse. Et, surtout, sans cette exagération gonflée des fibres qui donne aux culturistes des allures de vessies soufflées aux hormones.

Quelque chose de rare dans la civilisation du fauteuil TV : un athlète au sens absolu du terme, corps parfait et, sous les noires mèches bouclées du front, deux prunelles de jais en forme de radar de chasse.

Tordowitch éclata d'un rire gras. Encore une fois, Aimé Brichot s'était fait avoir. Échec et mat sur la tirette arrière. Brichot verdit en remontant ses lunettes sur son nez d'un sursaut nerveux de la nuque. Il serra les dents, moustache frémissante.

— Encore une fois, et je me barre, fit-il avec une moue lasse.

Tordowitch réprima un sourire de triomphe. Il adorait la situation dans laquelle il se trouvait. Ridiculiser un flic. Le rêve… Et avec pour public, surtout, un aréopage d'inspecteurs. Une vacherie à raconter d'urgence ce soir à Pigalle. Et en faisant payer les autres pour écouter, ça s'imposait.

— Holà ! fit Tordowitch, ahuri en essayant de reprendre son équilibre.

Une masse brune venait de se jeter contre lui. Épaule contre épaule.

Le Yougoslave rattrapa son équilibre dans un moulinet des deux bras.

Pour rien. Tout à coup, il eut l'impression que sa jambe gauche avait décidé de faire la grève, cessant de soutenir la moitié gauche de ses quatre-vingt-dix kilos.

Un coup de coude dans les côtes le remit droit. Puis il pivota deux fois sur lui-même, manœuvré comme une balle de tennis entre deux raquettes à la volée à cinquante centimètres l'une de l'autre.

Un souffle rauque lui balaya successivement les deux tempes tandis qu'il se sentait tourner sur ses talons comme une toupie. Il vit le plancher tanguer autour de lui et battit des bras comme un héron ivre.

Il émit encore un « hola » assourdi et se bloqua. Enfin, le plancher était là où il devait être, au-dessous de lui. Et pas ailleurs dans son champ de vision.

— Des fois que… commença-t-il, blanc de surprise.

Il s'arrêta : des jointures dures comme des ressorts d'acier venaient de lui remonter d'une chiquenaude la mâchoire inférieure. Il y eut un claquement sec d'incisives du haut et du bas.

« Ho ! » cria Corentin en faisant passer sa main derrière la nuque.

Tordowitch vira à 90 degrés avant de se replier sur lui-même : la main diabolique, abandonnant la nuque, était revenue devant.

Et ce qui soulevait son nez avec une autorité sans ménagement c'était, tendu à bout de doigts, son propre portefeuille.

La grosse main agile de « Pie voleuse » jaillit rageusement en avant. Elle claqua dans le vide. Déjà, Corentin avait fait tourner l'indicateur sur lui-même.

— Ici ! cria-t-il en tapant la poche gauche du veston.

Le portefeuille en sortit, happé par une pince nerveuse à ras des doigts du Yougoslave.

— En bas ! fit la voix sèche derrière lui.

Il vira, mains plaquées à ses poches revolver. Un index autoritaire se planta dans son estomac. Il baissa le nez : son portefeuille était là, glissé entre ceinture et chemise.

Il n'eut pas le temps de le récupérer. À peine avait-il esquissé un geste que l'objet tourbillonnait déjà devant son nez, agité par des doigts surexcités de prestidigitateur.

— J'aime pas ça ! rugit Tordowitch, le blanc des yeux subitement injecté.

Il hoqueta juste après, les reins pris dans une pince de corps en ciseau doublé qui le laissa haletant, bouche ouverte.

Mais enfin seul.

Il se tourna sur lui-même avec effort. Corentin s'était rassis, à cinq mètres de lui. Indifférent. L'œil calmement posé sur lui.

Une envie de meurtre flotta dans le regard de l'indic :

— Bravo, articula-t-il dans une grimace qui se voulait conciliante. Vous êtes très fort, monsieur l'inspecteur. Maintenant, rendez-moi mon portefeuille.

Corentin pointa négligemment l'index :

— À sa place, lâcha-t-il.

La main de Tordowitch se plaqua furieusement sur sa fesse gauche. C'était vrai. Le portefeuille y était.

Et la poche était reboutonnée.

Il rit. Très jaune.

— Lapeyre, tu connais ? questionna Boris Corentin d'une voix hachée.

Le Yougoslave hocha la tête d'un air morne.

— Bien sûr, fit-il, notre maître à tous.

Corentin exhiba ses canines dans un rictus.

— C'est moi qui l'ai coincé, tu ne savais pas ?

Tordowitch beugla :

— Bon Dieu, je suis le roi des cloches ! L'inspecteur Corentin, c'est vous ? Celui qui a rattrapé Lapeyre à la course, cour du Havre, et l'a plaqué au sol au moment où il allait disparaître après avoir échappé à deux inspecteurs de la voie publique !… Je n'ai jamais eu la mémoire des visages.

Corentin pianota le bois du banc contre lui.

— Dommage, fit-il en se levant.

Il fit quatre ou cinq pas en direction de Brichot.

— Allez, Mémé, tu viens ? Jeannette n'aime pas attendre, tu le sais.

Brichot se dépêcha d'enfiler sa veste.

— Hé, jeta Tordowitch sans rancune, qui vous a appris la technique, monsieur l'inspecteur ?

Corentin plongea ses yeux noirs dans les yeux gris-bleu du vieux pickpocket.

— Lapeyre lui même, lâcha-t-il. En taule, quand j'allais le voir.

Le Yougoslave se lissa rêveusement les sourcils à deux mains :

— Dommage fit-il mollement, quelle association on aurait pu faire, tous les trois.

Le public – les vingt inspecteurs de la salle de gym – daigna applaudir. En sortant, Corentin haussa les épaules, fataliste. Pour tirer Brichot d'un mauvais pas, il venait encore de se faire quelques ennemis de plus dans les services. Pour changer…

Dans la rue, Brichot rectifia son nœud de cravate d'un geste machinal :

— Qu'est-ce qui t'a pris, Boris ? dit-il d'une voix hachée. Je ne me débrouillais pas si mal.

Corentin le poussa vers la bouche de métro :

— D'accord, Mémé, je t'ai volé la victoire. Bon, on fait un pacte ? On ne parle plus de ça. On file dare-dare chez Jeannette. J'ai la dent. Et…

Il s'arrêta, les deux mains plaquées aux poches de son blouson.

— Bon Dieu, fit-il, ça n'est quand même pas Tordowitch qui…

Brichot lui mit sous le nez deux paquets de bonbons. Ceux qu'il avait achetés, exprès, pour les filles d'Aimé Brichot.

— Non, ça n'est pas Tordowitch, répliqua celui-ci avec douceur.

Corentin récupéra les paquets au vol :

— Je préfère ça, dit-il, un peu vexé. Sinon tes jumelles n'auraient rien eu à se mettre sous la dent de lait. Chapeau quand même. Tu apprends vite…

Brichot le rattrapa au guichet de la station et passa derrière lui son ticket magnétique spécial police dans le clapet du tourniquet.

— Boris, dit-il, ne leur donne pas les bonbons ce soir, aux jumelles.

Corentin lui passa la main sur le crâne.

— Bien sûr, idiot, je sais que c'est mauvais, le soir. Jeannette les leur donnera demain matin, de ma part.

Ils montèrent dans le premier wagon. Le métro démarra.

— Merci, pour tout à l'heure, fit Brichot en ôtant ses lunettes pour essuyer les verres. Tu avais raison, Tordowitch se payait ma tête.

Corentin sortit un kleenex propre de sa poche et le tendit à Brichot.

— Évidemment, fit-il, l'œil tout à coup rivé vers le milieu du wagon.

Brichot remit ses lunettes et chercha à voir ce qui accaparait tout à coup l'attention de sa flèche.

Il soupira, fataliste. Une fille, bien sûr, avec des grands airs d'allumeuse. Enfin, pour lui, Brichot. Avec Boris Corentin, les allumeuses en restaient rarement là.

— Boris, murmura-t-il en le tirant par la manche de son blouson. Tu viens dîner à la maison, tu te rappelles ?

— OK, fit sa flèche en riant. Ma soirée est à toi.

— Jeannette, qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Brichot à peine franchi le seuil de son deux-pièces, les jumelles ont la varicelle ?

Affalée dans le canapé de skaï blanc crème, Jeannette Brichot le contemplait d'un air désespéré.

— C'est pire, Mémé, fit-elle en arrangeant deux ou trois mèches décolorées sur son front.

Un essai du matin proposé par Odile, son amie coiffeuse du coin de la rue. Sans garantie pour l'instant. Et que Mémé n'avait même pas remarqué. Il fallait reconnaître qu'il avait des excuses, avec la façon dont sa femme l'avait accueilli.

Elle soupira en massacrant sa mèche entre ses ongles.

— Baba[12] a téléphoné. Boris doit le rappeler d'urgence chez lui. Le dîner est fichu.

Corentin passa près d'elle, déposant au passage un rapide baiser sur son front.

— Vous permettez, Jeannette, que je téléphone d'ici ? fit-il d'une voix hachée.

Jeannette Brichot autorisa, d'un geste fatigué de la main.

— Il ne changera jamais, murmura-t-elle en l'observant. Exactement la réaction que je prévoyais. À croire qu'il n'aime que ça. La chasse…

Elle prit la main de son mari et la pressa.

— Regarde-le, poursuivit-elle en désignant Boris du menton. On n'existe plus pour lui. Une seule chose l'intéresse au monde. Si Baba a pris la peine de l'appeler ici, c'est que ça doit être intéressant. Et, pour Boris, intéressant veut toujours dire : urgent.

Brichot tendit la main vers la bouteille de vin sur la nappe de plastique bleu et blanc. Il se versa son premier verre de la journée. Depuis qu'on lui avait découvert du cholestérol à la visite annuelle de la P.P. il ne buvait plus jamais une goutte de vin avant le dîner. Enfin, la plupart du temps…

— Moi, déclara-t-il en déglutissant sa première gorgée, je l'aime comme ça.

Jeannette hocha la tête, attendrie.

— Moi aussi, s'exclama-t-elle. Sinon, ce ne serait pas lui.

Elle rêva, la main machinalement posée sur le berceau de ses jumelles.

— Quand même, murmura-t-elle, quand je pense que vous faites équipe, tous les deux, depuis treize ans ! Vous vous ressemblez si peu…

Aimé Brichot posa amoureusement la main sur celle de sa femme. Leurs deux mains réunies se mirent à balancer doucement le berceau des jumelles.

— C'est pour ça, justement, dit-il, ému. Tiens, tu sais que, pas plus tard que tout à l'heure, il m'a encore tiré d'un coup pourri ?…

Là-bas, dans la pièce à côté, le claquement d'un téléphone qu'on raccroche l'empêcha de continuer. Des pas nerveux se rapprochèrent. Boris Corentin encadra ses larges épaules dans la porte de Communication.

Il rit, ses yeux noirs allant tour à tour de Jeannette à son mari.

— Devine, Mémé, jeta-t-il en se servant à boire, sur les plates-bandes de qui on va marcher ?

Brichot haussa ses maigres épaules sous la veste d'intérieur en façon cachemire crème qu'il enfilait comme chaque soir en rentrant.

— De toute façon, ça fera mal à plusieurs.

— Tu l'as dit, Max ! s'exclama gaiement Corentin. Toute la B.C.[13] va pleurer !

Il s'assit à califourchon sur la première chaise venue et se mit à se balancer.

— Ma chaise ! gémit Jeannette.

— Oh pardon, fit Corentin en stoppant. Faut pas m'en vouloir. Ça m'excite, ce coup-là.

Brichot sirota une nouvelle gorgée.

— Tu causes ou tu t'amuses en Suisse ? fit-il avec une pointe d'aigreur.

Boris Corentin exhiba ses incisives.

— Je cause. Tu connais Lebeau, le juge d'instruction ?… Bon, c'est lui qui est chargé de l'affaire des HLM de la Vallée-aux-Renards, dans l'Essonne.

Les deux filles de quatorze et quinze ans disparues, l'une il y a six mois, l'autre deux. Eh bien, il y a du nouveau dans la Vallée-aux-Renards depuis cette nuit. Une nouvelle fille a été attaquée, mais celle-là, on l'a retrouvée étranglée. Alors, Lebeau a été génial. À midi, il déjeunait avec Baba, un coup de chance. Il s'est plaint dans le giron du patron de l'inefficacité des gars de la B.C. Baba n'a pas manqué le coche. Aussitôt, il a proposé ses services.

Il rit en vidant son verre.

— Bref, ça y est, on est sur le coup. Lebeau a délivré une autre commission rogatoire à la Mondaine. Pour enquête conjointe. C'est Carlier qui va être heureux.

— Carlier ? fit Jeannette Brichot qui pensait toujours à son dîner.

— Le chef du groupe chargé de l'enquête à la B.C., fit très vite son mari.

Corentin rêva :

— Ça va chauffer entre les brigades, dit-il doucement.

Brichot se gratta la moustache.

— Parce que je parie que c'est toi et moi qui allons nous promener avec la commission rogatoire numéro deux ?

Corentin éclata de rire :

— Jeannette, vous avez un mari qui est un cerveau.

Il s'arrêta, le nez en l'air :

— Ho, ça sent le gras-double, on dirait ?

Jeannette sourit.

— Oui, et à la niçoise, en plus[14] !

Corentin lui prit le poignet et le serra avec affection :

— Allons, Jeannette, c'est moi qui m'arrache, après le dîner, pas Mémé. Je vous le laisse.

Brichot tordit sa moustache dans un rictus interrogateur.

— Tu t'arraches ?

— Oui, fit Corentin, mystérieux, un contact. Je te raconterai. Pour l'instant, gras-double. Et à la niçoise. Je veux !

CHAPITRE IV

Sous la voûte, les camionnettes de livraison dormaient encore. Trois heures du matin. Trop tôt pour emmener vers les gares et les aéroports la « CA. », la première édition de *France-Soir,* celle qui part vers la province, et qui est la seule vraie du journal. Les autres, les trois suivantes, faites par les équipes du lendemain matin, ne sont que des raccommodages..

En vieil habitué des lieux, Boris Corentin s'était fait poser par la voiture de service directement à la deuxième entrée du 100, rue Réaumur. L'autre, l'entrée « noble », bouclée, à cette heure-là, ne servait qu'aux services administratifs et aux filles de *Elle.* Pas aux journalistes, les purs. Ceux qui vont « planquer » dans le vent et le froid, dorment dans les voitures, se battent pour un téléphone, écrivent leur papier, les yeux rouges, à la volonté, après deux nuits successives sans sommeil.

Il y avait plusieurs années qu'il n'était plus revenu là. Mais rien n'avait changé. Au fond de la voûte, à droite, la même porte vitrée battante sous le cagibi de verre des chauffeurs. Moins nombreux qu'au temps de Lazareff, les chauffeurs, pourtant. Là aussi, le vent polaire des restrictions avait soufflé. Mais *le Sordide,* aussitôt à droite, était intact. Le bar-intérieur de la rue Réaumur. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un décor de faux Fernand Léger au plastique collé et décapé qui était laid à hurler. Et sordide au point d'en faire un surnom.

Corentin heurta au passage quelques épaules déjà hésitantes. La consommation d'alcool, dans la presse – journalistes, typographes et imprimeurs additionnés – est une des plus fortes qui existent. Avec sa conséquence inéluctable sur les chances de vie. Soixante-quatre ans en moyenne. Record absolu dans le sens pessimiste. Avec une conséquence juteuse pour les survivants : ils se partagent des retraites plus quo confortables. Les autres ont cotisé pour eux avant de mourir trop tôt, multipliant la répartition des sommes restantes.

D'en bas, dans la cage d'escalier, montait le rugissement sourd des cinq étages en sous-sol des imprimeries. *France-Soir* est comme un paquebot : autant de masse active sous la ligne de flottaison qu'au-dessus. En bas, les machines. Au-dessus, l'intellect, avec au pont supérieur, le cinquième, la boutique promotion de luxe : *Elle.* Et tout en haut, au septième, le pont promenade. Une des plus magnifiques terrasses de Paris. Le sixième avait été débarrassé de *France-Dimanche,* exilé quelques pâtés de maisons plus loin par Lazareff trois ans avant sa mort, sans doute pour punir l'increvable hebdomadaire de compenser par ses bénéfices énormes les trous non moins énormes des autres journaux du groupe. Classique ingratitude…

Corentin prit l'escalier aux marches de bois usées et grinçantes. Au premier, il aperçut entre deux portes battantes les visages blêmes des « rewriters » de nuit, ces plumes mises au service du manque de talent d'autrui, dans tous les journaux du monde. Ils écrivent, les autres signent. Ils s'en moquent. Ils sont dégoûtés à jamais de l'ambition. Une forme cachée de la sagesse.

C'était au troisième que Corentin avait rendez-vous. Juste au-dessus de l'étage directorial, celui où Pierre Lazareff régnait autrefois dans son bureau cerné de boiseries à côté d'un secrétariat de général sur le pied de guerre. Fini, tout ça. Les technocrates étaient passés par là aussi. Le bureau où les secrets de vingt-cinq années de république s'étaient chuchotés n'existait plus. Gommé. Détruit. Annihilé.

Mais, juste au-dessus, au troisième, rien n'avait changé.

Corentin déboucha en souriant dans la salle de composition. Le « marbre ». Du nom des plaques de marbre sur lesquelles, dans le temps, on alignait les caractères de plomb. En acier, depuis longtemps, mais le nom était resté. Et les « typos » étaient toujours pareils à eux-mêmes, avec leurs tabliers chargés d'encre, leurs mains noires et, dans la pochette de la

chemise, l'éternelle pince à attraper les caractères d'imprimerie, façon pince à épiler multipliée par deux.

Seul changement par rapport à sa dernière visite ici : la mode des sabots de bois avait gagné le marbre de *France-Soir*. Pour le reste, tout était pareil. Y compris les claviers des linotypes, ces énormes machines à écrire qui, au lieu de sortir des feuillets tapés, sortent du plomb coulé en caractères d'imprimerie, sur le côté, au fur et à mesure que le linotypiste tape sur ses touches en suivant le texte des journalistes, comme une reine mère qui pond inlassablement au centre de la ruche.

À peine entré dans la salle surchauffée par les lampes à miroirs concaves, Corentin crispa ses mâchoires. Georges Golier ne lui avait pas menti. Il tombait en plein « Allah ». Et offert par Golier lui-même.

Le vieux « lino » était près de sa machine, comme depuis trente ans toutes les nuits, mais il ne tapait pas. Debout sur un chariot à emmener les « formes » à la presse à « flans » il levait le coude consciencieusement.

Agglutinés autour de lui, une soixantaine de typos et de linos en faisaient autant. Chantant à gorge déployée :

— Allah !… Allah !… Allah !…

« À la santé du confrère.

« qui nous régale aujourd'hui… »

Le « Allah », éternel prétexte à boire un coup de plus. Rite vieux comme l'imprimerie. Le prétexte, cette nuit, c'était la nouvelle voiture de Georges Golier. Une Opel Ascona LS gris métallisé, 4 portes et 7 CV, réceptionnée le matin même.

Corentin se fraya un chemin à coups d'épaules jusqu'aux pieds de Golier. Il prit au vol le verre de scotch chaud qu'une main lui tendit quand Golier eut fait signe que l'arrivant avait le droit de boire lui aussi. Il leva son verre.

— Allah !… fit-il avec amitié.

Golier lui adressa un clin d'œil complice. Son vieux front ridé blafard de lino de nuit à trois ans de la retraite se plissa. Corentin lut sur elles plus qu'il ne les entendit les mots articulés par les lèvres sèches et jaunes : « Attends, ça ne va pas être long. »

Georges Golier, un des premiers alliés de Boris Corentin dans la presse, à ses débuts dans le métier. L'affaire Bill Rapin, le fils de famille assassin d'une prostituée – le tuyau donné par Golier, à l'amitié, au jeune flic hargneux qui traînait du côté du marbre de *France-Soir* à l'heure où tous les autres étaient partis dormir… Puis au fil des années, les verres pris ensemble au *Sordide.* Rarement. Mais chaque fois avec le même plaisir simple et sans complication.

D'en bas, de la salle de rédaction, la copie commençait à affluer. Les typos et les linos étaient retournés à leurs places. Corentin s'appuya à la machine de Golier.

— Merci de m'avoir contacté ! hurla-t-il dans le vacarme.

Golier leva les yeux de l'article qu'il recopiait en plomb sans cesser de pianoter les touches de son clavier.

— Normal, Boris, qui voulais-tu que j'appelle, sinon toi ?

Corentin se pencha :

— Tu as fini quand ?

Le vieux lino se voûta.

— Parker me remplace dans un quart d'heure. Tu descends m'attendre au *Sordide.*

Corentin sourit :

— Non, je reste ici, j'aime retrouver ça, les journaux. La typo…

— Dépêche-toi de continuer à aimer, hurla Golier. La typo, c'est fini. Dans un an ou deux on boucle. L'hélio, la photo-compo, ça va tout remplacer…

Les yeux noirs de Corentin se promenèrent sur la salle immense.

— C'est ce à quoi je pensais, hurla-t-il, en disant que je préférais t'attendre ici.

— Jojo, tu bois trop, fit Boris, contracté.

Devant lui, le lino venait de commander un double scotch au barman du *Sordide.*

Georges Golier haussa les épaules.

— De toute façon, je l'ai, la cirrhose. Alors, un de plus ou un de moins…

Corentin tourna entre ses doigts son ballon de rouge.

— Raconte, reprit-il, contracté. Dans le détail. Tout compte, tu le sais.

Le vieux lino repoussa doucement son verre encore plein du bout de ses doigts noirs d'encre sur la table en formica.

— Boris, commença-t-il, les yeux brusquement chavirés, la gosse était ravissante. Avant, je veux dire… Parce que, si tu avais vu son visage… Complètement cyanosé par la strangulation…

— Avant ? fit Corentin, surpris. Tu la connaissais ?

Le vieux sourit :

— Tu parles ! La plus jolie fille de toute la cité. Je suis vieux, mais j'ai encore une bonne vue !

Il esquissa un rapide sourire triste :

— Pour ne pas te mentir, elle habitait la même tour que moi.

— Raconte, depuis le début, reprit Corentin, les yeux soudain durcis.

Georges Golier agita vers le barman sa main noueuse aux ongles cernés d'encre.

— Mimile ! Passe-moi une feuille. Une grande. Oui, un bout de nappe, ça ira.

Le barman lui tendit par-dessus son zinc une de ces feuilles de papier grossier qui servaient, au marbre, à taper les morasses à la brosse. Là, au *Sordide,* elles servaient, découpées en quatre, à envelopper les sandwiches.

— Crayon ? jeta Mimile.

Le lino secoua négativement la main.

— J'ai ce qu'il faut.

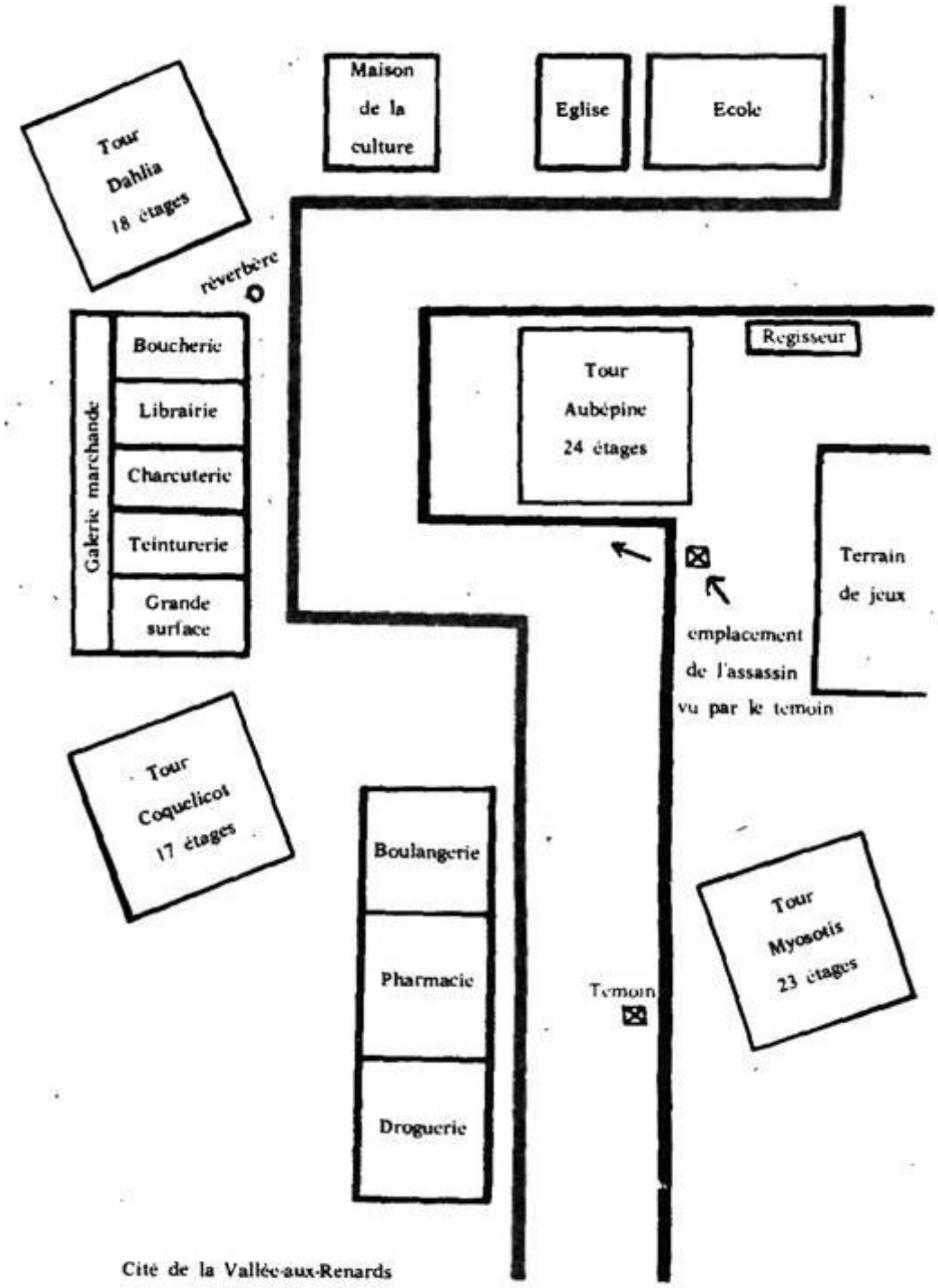
Il extirpa son Ball Pentel de la poche de poitrine de son bleu de travail.

— Rapproche-toi, Boris, fit-il en décapuchonnant la pointe feutre. Il faut un plan pour que tu comprennes bien.

En quatre ou cinq minutes, la grosse patte agitée de Golier eut terminé.

— Tu vois, reprit-il. Il y a trois tours. En bas à droite, celle de la fille, la mienne aussi : la tour Myosotis, 23 étages. Plus haut, la tour Aubépine, 24 étages : En bas, à gauche, la tour Coquelicot, 17 étages. En haut, à gauche, la tour Dahlia, 18 étages. Point commun : la laideur.

Il soupira :


Tour
Dahlia
18 étages
Maison
de la
culture
Eglise
Ecole
réverbère
Boucherie
Librairie
Charcuterie
Teinturerie
Grande
surface
Galerie marchande
Regisseur
Tour
Aubépine
24 étages
Terrain
de jeux
emplacement
de l'assassin
vu par le temoin
Tour
Coquelicot
17 étages
Boulangerie
Pharmacie
Droguerie
Tour
Myosotis
23 étages
Temoin
Cité de la Vallée-aux-Renards

— Quand je pense à la rue du Foin…

Georges Golier était un de ces expulsés du quartier « rénové » du Marais. Chassé, par les promoteurs, d'un coquet deux-pièces-cuisine sur cour historique dont les fenêtres donnaient sur le jardin à la française d'un hôtel particulier du XVIIIe siècle. Son immeuble à lui, datant de la même époque, avait été rasé. Sans doute pour qu'il cesse de cacher la vue sur le jardin depuis les fenêtres de l'ensemble immobilier ultra-luxueux aménagé derrière. Et dont la caractéristique principale était de loger à peu près uniquement des hauts fonctionnaires et des secrétaires d'État… Georges Golier et sa femme, eux, s'étaient vus attribuer un F3 dans la cité de la Vallée-aux-Renards. D'autorité. Avec la recommandation appuyée de dire merci : de deux pièces, n'étaient-ils pas passés à trois ?

Avant, Golier allait à son travail à pied. Vingt minutes aller – vingt retour. À présent, il en avait pour trois quarts d'heure au moins de voiture. Obligé : les trains de banlieue, à quatre heures du matin, heure à laquelle il quittait son service, ne fonctionnent pas encore. Ses deux seules consolations : la nuit, les aubergines -ont déserté la rue Réaumur. Il pouvait garer en paix. Et après, il ne mettait qu'une demi-heure à rentrer chez lui. La nuit, ça roule bien.

— Bon, reprit-il dans un froncement accentué de sourcils, je ne suis pas là pour pleurer sur mon sort.

Le stylo feutre pointa successivement plusieurs carrés.

— Là, les boutiques, la galerie marchande. Là-haut, l'église, l'école, la maison de la culture. Tu y es ?

Corentin hocha la tête, attentif.

— OK, reprit le lino. À présent, regarde bien.

Il traça un rectangle au bas de la tour Myosotis.

— Ça, c'est ma voiture. À l'endroit exact où je l'ai rangée, cette nuit, à quatre heures trente, 4 h 40 au plus.

La pointe feutre remonta en pointillés jusqu'à la tour Aubépine. Puis elle obliqua sur la droite tout près de la même tour, du côté du terrain de jeux.

Golier traça une croix.

— Ça, c'est le bonhomme, dit-il.

La pointe feutre fit un aller et retour rapide entre la voiture et la croix.

— Trente-cinq mètres en tout, peut-être quarante, pas plus.

— C’est tout près, nota Corentin.

Le lino grimaça.

— De jour peut-être, ou par pleine lune. Mais avec le brouillard qui noie tout en ce moment, on ne voit que de vagues silhouettes à quatre ou cinq heures du matin. Même avec les réverbères au sodium.

Corentin opina :

— Je te crois. Incroyable, c’est vrai, la purée de poix en ce moment, j’ai failli manquer l’entrée d’ici, tout à l’heure.

— Tu vois… Autant te dire que c’est par hasard que j’ai vu bouger là-haut, à l’endroit de la croix. Ce qui m’a tiré l’œil ? Un détail. Avant de monter me coucher, je fume toujours une dernière cigarette en bas. Germaine n’aime pas l’odeur du tabac.

« Bref, je sors mon paquet, puis je me fouille.

Merde… j’ai oublié mon briquet au marbre. Coincé.

Sa main se tendit machinalement vers le verre de whisky toujours plein. Il le stoppa, mâchoires crispées.

— Tu sais, il y a plus de gens qu’on ne croit qui travaillent la nuit. Alors, j’ai regardé autour de moi. On ne sait jamais. Peut-être qu’un autre noctambule dans mon genre rentrait à la maison lui aussi. Avec un briquet ou une boîte d’allumettes sur lui.

Corentin sentit qu’il fallait l’accélérer.

— C’est alors que tu as vu l’ombre du noctambule ? fit-il vivement.

— Exact, opina le lino. J’ai souri, satisfait. Et je suis allé vers lui. Il était curieux. Énorme, comme s’il avait une bosse gigantesque sur le dos. Et il avançait doucement. Dans la purée jaune sous les sodiums, une sorte de fantôme gras titubant sur des jambes maigres. J’ai pensé : « Toi, mon gars, tu tiens la cuite. » Et je riais encore, arrivé à dix mètres de lui.

« Alors, je l’ai appelé : « Ho, vous avez du feu ?… » Là, c’est moi qui me suis cru cuité à blanc. Tout à coup, le fantôme s’est bloqué. Et il s’est dédoublé. La partie arrière, la bosse, s’est détachée du reste. Elle est tombée par terre comme un sac de terreau. Et le devant, devenu tout maigre, a démarré un sprint. Quatre secondes plus tard, plus rien. Sauf le sac par terre.

« Ahuri, je n’ai pas eu tout de suite le réflexe de courir après la moitié en fuite. Je me suis décidé un peu trop tard. Ça avait filé vers la gauche, du côté de la tour Dahlia.

« Aussi vite que je peux, je fonce vers là.

« Il y a un réverbère au coin de la boucherie, là, tu vois, sur le plan !

« J'ai juste eu le temps de distinguer une ombre tendue vers moi. Elle a disparu en me voyant. Quand je suis arrivé sous le réverbère, plus rien, encore une fois.

« Volatilisé…

— Le bonhomme a dû entrer dans la tour Dahlia, fit Corentin en tendant l'index.

Golier secoua la tête de droite à gauche.

— Ça m'étonnerait. Les entrées des tours sont toujours illuminées, je l'aurais vu. Même dans le brouillard.

— Alors, il a filé hors de la cité ?

— Possible, mais tu sais, c'est fermé. Il y a un grillage de trois mètres, au fond du terrain de sports.

Corentin sourit.

— Les gosses ont bien dû le percer de trous.

— Évidemment, fit le lino en lissant ses cheveux rares et gris, toujours coiffés à la mode des années 40-45, gomina et raie au cordeau. Tu as raison. Le salaud s'est barré par là.

Il ferma les yeux.

— Dis-moi, Boris, tu serais chargé de l'enquête, reprit-il en tournant attentivement son verre de whisky, que ça ne m'étonnerait pas…

Corentin pianota du bout des ongles le formica de la table.

— Tu as toujours été un génie de l'intuition, ironisa-t-il à voix basse.

Il choqua son verre contre celui du lino.

— Après, tu es revenu vers le sac, reprit-il doucement.

Golier happa son verre et en vida la moitié d'une seule gorgée.

— Oui, fit-il d'une voix à peine audible.

Corentin lui pressa la main.

— Ça me va, dit-il doucement. Ne va pas plus loin.

Golier releva la tête, et ses yeux au blanc injecté à la fois d'alcool et d'insomnie s'agrandirent :

— Boris, la gosse, elle était maquillée comme une pute. Au pinceau. Et elle était nue. Avec des bas noirs, des jarretières roses et, autour du cou, cachant les marques de strangulation, un ruban de satin rose. Ses vrais vêtements, ceux d'avant, étaient roulés en boule au fond du sac.

Corentin frissonna.

— Tais-toi, fit-il sourdement. On va retrouver le salaud. Je te le jure.

Golier vida le reste de son whisky.

— Tu parles… Sophie Larache et Marie-José Bottiau, les deux autres gosses disparues avant celle-là, vous les avez retrouvées ? Ça fait six mois que la première, Sophie, n'est pas rentrée chez elle.

Corentin songea très vite à ses collègues de la Criminelle, toujours bredouilles, effectivement. Et sûrement au bord du désespoir.

— Si tu crois que c'est facile… murmura-t-il.

Le lino l'observa avec amitié.

— Je sais, fit-il, je ne vous critique pas. Mais, bon Dieu, faites quelque chose !

Il se pencha et attrapa le poignet de Corentin, le serrant à le marquer.

— Boris, tu imagines bien que je ne me suis pas couché depuis la nuit dernière. Je suis resté là-bas, dans la cité, jusqu'à ce soir. C'est la panique. Il faut que tu voies ça. Dans ce brouillard pourri qui transforme la cité en repaire de fantômes, ça n'est pas supportable. Toutes les filles à partir de treize ans sont bouclées dès leur retour de classe. Même les garçons, on ne sait jamais. On voit des sadiques partout, les gens commencent à se regarder avec de drôles d'air. Tout à l'heure, à dix-huit heures, une cinquantaine de pères et mères de famille sont allés en délégation chez le régisseur de la cité. Ça a gueulé, crois-moi. Et tes deux collègues de la Criminelle qui se trouvaient là, le nez long comme ça, en ont pris pour leur grade !

Il accentua sa pression sur le poignet de Corentin.

— Je ne te donne pas huit jours pour que des milices soient organisées. Avec des tours de garde, fusil de chasse en main. Ça va être beau. Qui me dit qu'en rentrant du turbin je ne vais pas me prendre dans les fesses une décharge de chevrotine ? Je connais une bonne dizaine de dingues qui en sont bien capables.

Corentin dénoua lentement les doigts crispés autour de son poignet, qu'il massa aussitôt.

— Sophie et Marie-José, les deux disparues, interrogea-t-il, elles habitaient les HLM ?

— Oui, toutes les deux.

Corentin fit la moue.

— Rien ne prouve que le sadique habite là, lui aussi.

— Évidemment, reconnut Golier.

— Quand même, reprit rêveusement Corentin, c'est rare que ça ne se retrouve pas, des corps… Il faut qu'il ait une bonne cache, le salopard.

Il fit signe au garçon qu'il voulait la note.

— Claudine, peut-être qu'il la portait jusqu'à sa voiture…

— Peut-être, fit Golier. Il y a des places de parking près de la tour Dahlia.

Corentin se leva.

— Le cirage, quoi… le brouillard total, là aussi. Bon. Demain, je vais voir les parents…

Il posa amicalement la main sur l'épaule du lino :

— Tu me poses devant chez moi, rue de Turbigo ? Ça ne te détournera pas beaucoup. Et moi, j'aime essayer les sièges des voitures neuves.

La forme recroquevillée dans un imperméable mastic fripé fit sursauter Corentin dès qu'il eut atteint son étage.

Une fille !… Endormie contre sa porte, la main crispée sur la poignée d'une petite valise de carton bouilli aux coins ferrés.

— Hé ! fit-il d'une voix sourde en se penchant.

La forme sursauta.

— Ça, alors… murmura Corentin en découvrant le visage gonflé de sommeil qui se levait vers lui dans un nuage de cheveux roux.

Il prit la fille par-dessous les épaules et la souleva jusqu'à lui.

— Vonnick, qu'est-ce que tu fiches là ?

Deux lèvres roses se tendirent vers lui avec une petite moue coupable.

— Tu te rappelles, il y a un an, dit Vonnick d'une voix ensommeillée, tu m'as dis : « Si, un jour, tu as besoin de moi, tu n'as qu'à me faire signe… »

Il rit, tout en cherchant la clé. Envahi de souvenirs heureux. Les vacances, l'autre été, chez sa mère, à Audierne. Un soir, au bal du 15 août, une révélation : la petite Le Clech, la fille du droguiste, devenue femme : dix-huit ans, merveilleuse dans son tee-shirt et jean serrés. Et qui l'avait invité à danser, d'autorité. Pour lui confier dans l'oreille, trois minutes plus tard, qu'il n'avait qu'à demander pour être accepté…

— C'est du forcing, encore une fois, fit-il en s'effaçant pour la laisser entrer.

Elle rit :

— Je ne t'ennuierai pas longtemps. Dès demain, je cherche du travail, j'ai un diplôme de sténodactylo, tu sais ?

Il soupira :

— Et tu t'imagines que tu vas trouver tout de suite du travail ?… Quand même, tu aurais pu prévenir de ton arrivée. J'aurais cherché pour toi, j'aurais déblayé le terrain…

Elle fit le tour du studio des yeux :

— Qui me dit que tu aurais répondu ? répliqua-t-elle doucement.

Il sourit :

— Tu es là depuis longtemps ?

Elle s'affala dans le seul fauteuil :

— Le train est arrivé à dix heures du soir…

Il s'assit en face d'elle et se pencha, étonné.

— Et si je n'avais pas été là en ce moment ? Pourquoi n'es-tu pas allée à l'hôtel ?

Elle baissa les yeux :

— Je suis raide.

— Tu n'as pas dîné, alors ! s'écria-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non.

Attendri, il la décoiffa d'un aller et retour de la main.

— La salle de bains est derrière, fit-il. Va te rafraîchir avec une bonne douche. Moi, je vais te faire deux œufs au jambon, ma spécialité.

Quand il ressortit de sa cuisine, son plat à œufs dans une main et un reste de baguette dans l'autre, il se figea sur le seuil :

Vonnick était installée dans ses draps. Tranquille, souriante, recoiffée, remaquillée.

Et nue.

— Toi, murmura-t-il, soufflé, on peut dire que tu as du culot…

Elle gigota. Deux seins rebondis jaillirent de sous les draps, tendant leurs pointes roses.

— Je suis sûre que tu aimes, affirma-t-elle d'un ton péremptoire en tendant les mains vers son dîner.

— Est-ce que j'ai le choix ? dit-il hypocritement d'une voix transformée.

CHAPITRE V

Les petits yeux noisette de Raymond Maréchal s'allumèrent d'un feu brutal derrière ses lunettes. Alors, devant lui, l'écran TV se brouilla peu à peu. Conséquence classique et parfaitement connue par lui de l'heure à laquelle il était arrivé : dix heures du soir. Dans guère plus d'un quart d'heure, le début de son moment de folie quotidienne.

Ou, plutôt, le moment où il commençait à ne plus pouvoir maîtriser sa folie.

Depuis un instant, il sentait tournoyer dans son cerveau les habituels fantasmes de sa libido déréglée.

Il y avait longtemps que Raymond Maréchal avait décidé de cesser de lutter contre le phénomène. Une forme de sagesse, dans sa folie. Pourquoi lutter contre ce qui ne peut se dominer ? Ou alors, il fallait courir le risque d'une explosion démentielle de la marmite sous trop de pression. Il faisait déjà assez de bêtises comme ça rien qu'en se contentant de libérer la soupape de temps à autre…

L'image de Claudine, longtemps dévorée des yeux dans l'ascenseur, dans l'entrée, du côté de la galerie marchande, envahit son champ rétinien, annihilant tout à fait l'écran de télévision où régnait « l'Homme de fer ».

Des images de hanches adolescentes, de cuisses à la fois minces et musclées inondaient le cerveau de Raymond Maréchal à le faire éclater.

Mêlées à des poitrines bourgeonnantes, des ventres creusés par des halètements imaginaires. Des bouches aux lèvres rouges se mettaient à tendre vers lui des langues gourmandes. Des ventres de vierges s'offraient. Il donnait des ordres avec brutalité, faisant jaillir des larmes sur de frais visages brusquement tordus par la panique.

Mais on finissait par obéir. Avec une douceur et une soumission infinies. Alors, il imposait ses délires. Et, après, les tendres adolescentes qu'il avait longuement torturées le remerciaient, à genoux, humbles, et lui baisaient les mains…

— Raymond ! jeta la voix sèche d'Odette Maréchal. Tu ne vas pas travailler, ce soir ?

Il sursauta, arraché à ses rêves. Ses fantasmes disparurent, remplacés par l'insupportable silhouette osseuse du présentateur du dernier journal.

Celui-ci articulait ses nouvelles d'une voix hésitante, trébuchant sur une syllabe par phrase.

Quelque part, dans la tour, un nouveau-né hurlait, réclamant son biberon du soir avec une énergie qui se répercutait dans tout le béton des soutènements et les carreaux de plâtre des cloisons de communication. De temps en temps, des portes étaient claquées, des chasses d'eau rugissaient, des baignoires se vidaient. En haut, au-dessous, à côté, partout…

— Tu as raison, fit Raymond Maréchal péniblement, il faut que j'y aille.

— Il serait temps, grinça sa femme, si tu veux réussir cet examen.

Odette Maréchal avait dix ans de plus que son mari. Et quatre fausses couches à son actif. Par sa faute à elle. Anatomiquement s'entend, la chose avait été prouvée un jour. Depuis, la situation s'était clarifiée entre Raymond et elle. C'était près de dix ans auparavant, elle l'avait épousé vierge, l'avait formé, éduqué, poussé dans la vie.

Du jour au lendemain, quand il avait été certain que jamais elle ne pourrait lui donner d'enfant, un voile s'était déchiré chez Raymond Maréchal. Il avait subitement compris ce qu'il n'avait jamais bien réalisé auparavant qu'Odette jouait auprès de lui le rôle d'une mère. Et donc, qu'il faisait l'amour à sa mère.

Alors, le blocage total. Tout avait été fini entre eux, côté contacts. Pas du côté rapports mère-fils. Sous-jacente dans les premières années du mariage,

la vérité de leur union avait fait surface avec la force d'un cachalot surgissant après une plongée à mille mètres de fond : Odette Maréchal était devenue la maman de son mari. Pour de vrai.

Et d'abord, elle lui avait fait reprendre ses études.

Son poste au service des traites de sa banque, ça ne suffisait pas, avait-elle jugé. Il valait plus. Il fallait qu'il devienne sous-directeur d'agence. Elle lui avait fait suivre des cours du soir. Puis elle avait aménagé pour lui, dans la petite chambre prévue à l'origine pour le bébé, au fond du couloir, un beau bureau rempli de rayonnages et de classeurs. Avec une forte lampe pliante d'architecte achetée à *Habitat,* pour qu'il ne fatigue pas ses yeux d'astigmate.

Au début, Raymond Maréchal avait bien travaillé. Puis, fatalement, ses habitudes d'adolescence avaient repris le dessus. Privé d'amour par sa femme trop vieille et transformée en mère, il était retombé dans les plaisirs solitaires. Doucement, au début. Sans exagération ni complications. Mais, à faire ça seul, il faut des variantes. L'imagination s'en était chargée et elle avait vite déliré.

Un an après le début de son « second cycle » d'études, comme disait sa femme, Raymond Maréchal était devenu un parfait cancre. Sournois, truqueur, trichant sur les cours et les devoirs.

Et, en apparence, adorablement studieux. Sauf que, bizarrement, l'examen final était, paraît-il, repoussé d'un an chaque année.

Pas une secondé, Mme Maréchal ne se doutait de l'enfer démentiel qui s'était mis à régner secrètement en maître sur l'esprit de son mari. Rien de plus aveugle qu'une mère.

Au point de l'appeler : « mon petit ». Et même, dans ses grands moments d'affection, après un film particulièrement émouvant à la télévision : « mon bébé ».

Alors, il se blottissait dans son giron. Et il était heureux. Elle le câlinait.

— Travaille bien, lui disait-elle avant de quitter le bureau. Mais quand même, ne te couche pas trop tard…

— Il promettait et, à peine sa femme ressortie, repoussait le cahier de cours du soir vivement tiré à lui quand il avait entendu du bruit dans le couloir, et reprenait ses occupations favorites.

Pas trop inquiet sur la surveillance de son épouse-mère : sa solitude à elle, Mme Maréchal l'avait assez rapidement comblée avec le compagnon classique des déçus par la vie : l'alcool.

Elle en était à trois litres de vin par jour. Et pas du moins bon. Son mari en savait quelque chose, côté factures.

Mais il s'était bien gardé de s'en plaindre, le vin rouge, c'est le meilleur des somnifères. Or, Mme Maréchal ne supportait le vin que rouge.

Assis seul à son bureau, Raymond Maréchal tendait l'oreille vers des bruits familiers dans la pièce à côté : la chambre de sa femme. Les bruits de salle de bains s'étaient tus depuis longtemps. Onze heures trente. Odette devait lire France-Dimanche. Il y en avait pour un quart d'heure tout au plus, il le savait. Elle ne pouvait pas lire plus d'un article à la fois quand elle avait trois litres de vin dans l'estomac…

Le bruit sourd de l'interrupteur de chevet, de l'autre côté, le fit sursauter.

Il soupira de bonheur. Enfin seul… Il alla tirer les rideaux de sa fenêtre. On ne savait jamais. De la tour Aubépine, on pouvait le voir : ce soir, le brouillard s'était levé.

Resté seul, tout à fait seul, il replia vivement les deux ou trois cahiers qu'il était censé étudier, les rangea à gauche de son bureau et fit pivoter son fauteuil tournant, la main tendue vers le rayonnage derrière lui.

De dessous une pile de droit commercial, il extirpa un dossier marqué « Précis de gestion bancaire, tome II ».

Un titre qu'il avait tracé exprès de sa belle écriture appliquée de comptable. Pour rebuter la curiosité de sa femme au cas où elle aurait envie de fouiller chez lui en son absence. Une éventualité tout à fait improbable, mais… sait-on jamais.

Raymond Maréchal ouvrit le dossier devant lui.

Aussitôt, il commença à transpirer.

Au-dessus de la pile, une fois rabattue la couverture de carton rose, il y avait une succession de trois revues, deux américaines et l'une japonaise, qui ne se vendent que sous le manteau dans des officines spécialisées de Pigalle. Même à notre époque quasi absolument permissive… C'est que ce qu'elles montraient relevait d'un de ces secrets de perversion que le

gouvernement le plus tolérant qui soit ne peut pas se permettre de laisser en vente libre sous peine d'être désavoué par les plus libéraux de ses supporters.

Pas de photos. Pas de pinups, pas de « Playmates ». Uniquement des dessins.

Terrifiants.

Page après page, et tracés par des dessinateurs d'un talent affirmé, des suites de supplices machiavéliques dignes des plus sombres histoires de la Chine impériale. Supplices qui avaient tous pour point commun de ne s'appliquer exclusivement qu'à des adolescentes.

La spécialité de Raymond Maréchal.

Mais ce soir, il avait mieux à faire que de dévorer, page après page, les bandes dessinées spéciales. La mort de Claudine avait hier soir brutalement interrompu des plans précis. Il allait falloir rentrer dans l'ombre pendant quelque temps. La moindre des précautions… Avant de refaire surface et reprendre en grand la mise en œuvre du stade numéro deux de ses plaisirs : le rêve sur autre chose que du papier. Le rêve, sur la réalité…

Pour l'instant, il avait besoin de compensations. Il fallait patienter, se contenter pendant quelque temps encore du pouvoir de l'imagination. Aidée par son propre talent de dessinateur dont il n'était pas peu fier : Raymond Maréchal avait un joli coup de crayon.

La première des feuilles de papier Canson à grain fin qui suivaient apparut sous ses yeux.

Il sourit en frémissant. Assez satisfait de lui-même. Il y avait mis le temps, mais il avait fini par réussir à attraper la ressemblance. Tout y était. Criant de vérité : les longues boucles brunes flottantes, les yeux verts en amande avec leurs cils recourbés, et le plus dur à attraper : la courbe exacte dès pommettes rondes et douces.

— Claudine, la morte de l'autre soir.

Le sourire de Raymond Maréchal s'accentua. Ce qu'il avait vu du corps, après l'avoir déshabillé dans la cave, quand il était descendu, une fois certain qu'Odette dormait, avait confirmé tout ce qu'il avait soupçonné à force de dévorer Claudine du regard, depuis des semaines, chaque fois qu'il la rencontrait dans la cité, à la grande surface, à la pharmacie, ou dans

l'ascenseur : musclée, les seins déjà larges et fermes, les cuisses rondes, son type d'adolescente préféré.

La Claudine du dessin de Maréchal était agenouillée de trois quarts au milieu d'un grenier d'imagination, quelque part en haut d'un de ces châteaux mythiques qui peuplaient ses rêves de volonté de puissance. Agenouillée sur un morceau de bois taillé en biseau, le tranchant lui pénétrait profondément dans la chair. Elle avait les bras maintenus écartés au maximum en arrière par une lourde barre de métal dont elle maintenait les extrémités à deux mains. Exactement comme 1'« héroïne » de la page 12 de la deuxième bande dessinée américaine que Maréchal avait prise pour modèle.

Un étroit corselet de nylon baleiné noir étranglait sa taille et elle portait des bottines lacées à très hauts talons.

Pour le reste, elle était nue, le ventre épilé. Deux anneaux de métal épais chacun comme le petit doigt, perçaient les pointes de ses seins, pesant de tout leur poids.

Rien n'obligeait « Claudine » à rester agenouillée sur le tranchant du bois. Et rien n'attachait ses poignets à la barre de métal qu'elle retenait de ses doigts crispés. À part les anneaux distendant sa poitrine, l'autosupplice total, volontaire.

D'ailleurs, le visage ne trahissait pas la douleur mais un ravissement absolu, un bonheur de sacrifice totalement consenti.

Le trait du dessin était net et ferme, sans aucun défaut de perspective. Terriblement réaliste dans son érotisme démentiel. Presque aussi réussi que le dessin américain dont Maréchal s'était inspiré. Et n'importe qui aurait reconnu Claudine au premier coup d'œil.

Derrière elle, dans la pente du toit, une fenêtre était grand ouverte sur un paysage hivernal où des arbres dénudés se tordaient dans le vent. Pour bien montrer qu'en plus du poids de la barre de fer et du tranchant du bois taillé en biseau Claudine était exposée au froid.

Pourquoi ? Et pour qui ?

Pour son « seigneur et maître », Raymond Maréchal soi-même, évidemment. Abandonnée en premier plan du dessin à côté d'une enveloppe ouverte, une feuille de papier à lettre à en-tête du *Hilton* de la Barbade – rien que ça – portait ces mots, écrits soigneusement en respectant la perspective exacte du plan de la table par rapport au reste de la pièce :

« Ma chérie, si tu m'aimes, tu m'attendras au grenier, fenêtre ouverte, vendredi à partir de quatorze heures. Dans la tenue et la posture AF 13. Je devrais être là vers dix-huit heures, mon avion atterrissant en principe un peu avant dix-sept heures. »

En travers de la page, il y avait un « Je vous aime » signé Claudine et tracé d'une écriture scolaire parfaitement imitée. Au fond du grenier, une pendule murale marquait 15 h 10. C'était vers elle que la suppliciée volontaire du dessin tournait un tendre regard docile et vaincu d'esclave consentante.

Raymond Maréchal blêmit, les lèvres tremblantes. Il rit tout à coup nerveusement.

— Très bon, nom de Dieu ! glapit-il. Qu'est-ce que ça peut être bon !

Il s'attarda encore une demi-minute dans la contemplation de son œuvre, lissant amoureusement la feuille de papier Canson du dos de la main pour chasser quelques chapelures de gomme et se décida enfin à tourner la page.

Sur la suivante, il n'avait réellement achevé que le dessin du visage. C'était encore Claudine, toujours aussi ressemblante et toujours avec la même expression de bonheur douloureux, perdue dans un rêve extatique. Le reste du corps en était resté au stade d'esquisse, suffisamment avancée cependant pour que la pose imposée là saute aux yeux du premier coup d'œil : Claudine, entièrement nue cette fois, sans chaussures, sans corset, sans rien, s'empalait, de dos, sur un pieu de bois énorme sculpté à l'imitation d'un sexe dressé et fixé sur un socle en croix posé sur le sol d'une pièce encore indéterminée. Avant que ses fesses n'atteignent le sol, elle aurait dix fois le temps de se transpercer jusqu'à la gorge. Mais l'éventualité ne paraissait pas la préoccuper le moins du monde. Cambrée, le sein droit offert au regard, les mains plaquées aux hanches et appuyant, elle tournait son profil renversé dans un adorable mouvement de gorge vers une silhouette d'homme appuyé nonchalamment, de dos, au premier plan, au chambranle de la porte dont l'encadrement découpait le spectacle : Raymond Maréchal lui-même. Idéalisé. Botté, en culotte de cheval et veston de tweed anglais. Mais reconnaissable quand même, aussi peu esquissé qu'il soit encore sur le dessin.

Maréchal extirpa un crayon de son plumier avec des gestes saccadés. Il vérifia d'un coup d'œil professionnel si la mine était bien affûtée.

Puis, la main gauche brutalement projetée vers son ventre sous la table, il se pencha, langue un peu sortie, crayon en avant.

Quelques minutes plus tard, Claudine avait subi un petit changement de détail : sur ses mèches brunes elle avait à présent un bonnet d'âne grotesquement enfoncé de côté.

Et la main gantée de Maréchal, négligemment retournée sur sa hanche en premier plan, retenait comme distraitement, entre l'index et le majeur, une feuille de bulletin scolaire où apparaissait cette appréciation : « Élève de plus en plus dissipée malgré des mises en garde répétées. Ne mérite plus aucune indulgence. »

Vers trois heures du matin, Raymond Maréchal s'arrêta net, tout à coup, haletant. Derrière la cloison, Odette bougeait. Précipitamment, il rangea tout, feuille de dessin, cahiers, dossiers, crayons, et tira devant lui le cours qu'il était censé potasser.

Mais rien ne vint. Simple fausse alerte. Odette devait se retourner, en plein mauvais rêve sans doute. Il grimaça, contrarié.

Quant à l'autre cloison, celle d'en face, il n'y prêtait pas la moindre attention. Rien à craindre de ce côté-là.

C'était la chambre de Claudine, la fille de ses voisins de palier.

Une chambre désormais totalement silencieuse…

Aussi vite qu'elle avait été escamotée, la feuille de papier Canson sur laquelle il œuvrait réapparut sur le bureau avec le crayon et la gomme. La main gauche de Raymond Maréchal replongea vers son ventre.

Alors, au vu de son dessin qu'il avait cru un instant condamné à être abandonné pour de longs instants de complaintes de la part d'une épouse-mère inquiète, il sut qu'il ne pourrait pas tenir plus longtemps. La « création » à laquelle il apportait les ultimes détails de son perfectionnisme forcené réalisait le summum de ses fantasmes. Claudine, sur ce troisième dessin, était suspendue par les poignets, bras retournés en arrière, à la potence d'une salle de torture voûtée. Deux énormes poids pesaient à ses chevilles. En socquettes de sport, chaussures à talons plats, elle portait des gants noirs jusqu'au ras des aisselles et ses cheveux étaient tressés en couettes. Devant elle, une amazone sèche, en collant de cuir noir, était assise sur une chaise. Fatiguée. Un fouet abandonné à la main.

Sous le corps de Claudine, une mare de sang. Et son corps était lacéré.

Tout à coup, Raymond Maréchal réprima le râle qui lui montait dans la gorge. Il se cabra sur sa chaise et finit par s'affaler, voûté, épuisé, contre son dossier.

Reprenant peu à peu ses esprits, il se remit à contempler son œuvre.

Ahuri, comme chaque fois après… Ça ne « prenait » plus. Ça n'était plus qu'un dessin. Et rien d'autre.

Il essuya nerveusement la sueur qui perlait à son nez et, feuilletant son dossier, en sortit d'autres crayonnages. Tout aussi érotico-sadiques. Mais dont les visages, cette fois, étaient ceux de Sophie et Marie-José, les deux disparues de la cité.

Dont les corps, eux, n'avaient pas été retrouvés.

Et pour cause…

Maréchal crispa ses mâchoires, vert de rage, contre l'inconnu qui, l'autre nuit, était venu tout gâcher… Le priver du raffinement habituel nécessaire…

Ça ne pouvait pas durer plus longtemps. Il fallait réussir encore une fois. Pour donner prise, réellement, à ses fantasmes. Avec, comme « support », une macabre réalité, quelque part.

Son secret…

Raymond Maréchal soupira encore une fois. Le corps de Claudine, qu'on lui avait enlevé, c'était pour lui la véritable mort de Claudine.

Sophie et Marie-José, elles, au moins, existaient toujours. D'une certaine façon, bien sûr. Mais, pour lui, elles existaient. Elles servaient de supports à ses dessins. À ses fantasmes.

Il pouvait toujours les « manœuvrer »…

Raymond Maréchal serra les dents et rangea nerveusement ses « œuvres » dans son dossier qu'il alla remettre dans sa cachette.

Puis, ouvrant les rideaux, il chercha à voir au-dehors.

Rien. Le brouillard était revenu, épais. Même les halos des réverbères à sodium, en bas, se distinguaient à peine.

Il se prit la tête à deux mains…

Raymond Maréchal, entre autres bizarreries, adorait regarder, la nuit, ce qui se passait dans les tours voisines. Les gens se méfient moins, la nuit, et

parfois, on voit de drôles de choses chez les gens d'en face.

Des choses qui vous permettent de relever des détails utiles. C'était grâce à de telles observations qu'il avait pu trouver les moyens de surprendre Sophie. Et de la faire disparaître…

Il lutta contre l'envie de sortir. De repartir en chasse. Folie… On ne savait jamais. Claudine avait été retrouvée, elle…

Raymond Maréchal ferma le tiroir « sexualité » de son cerveau déréglé, et décida d'aller se coucher. Redevenu parfaitement maître de lui.

Dix minutes plus tard, le meurtrier de Claudine dormait paisiblement avec, tout juste, ce léger grincement de dents qui attendrissait toujours Odette, sa femme.

CHAPITRE VI

Le commissaire Charlie Badolini, patron de la Brigade mondaine, poussa un gloussement de plaisir absolument incompatible avec la dignité de sa fonction directoriale.

Tandis que le planton reprenait le chemin de la porte capitonnée du grand bureau meublé Empire, l'air parfaitement absent, Boris Corentin étudia avec attention son supérieur hiérarchique. Il y avait quelque chose de changé chez Charlie Badolini. Finis, le ton rogue habituel, les roulements sataniques des prunelles sous les arcades sourcilières au poil dru du vieux Niçois. Même son éternelle cigarette, à mi-jointures entre l'index et le majeur de sa main gauche, n'était pas agitée des secousses nerveuses qu'il lui communiquait toujours.

Corentin coula un œil étonné vers Brichot, assis à sa gauche, face au patron. Brichot, absorbé dans la contemplation béate de ses chaussures, demeurait parfaitement fermé aux contingences extérieures.

Corentin l'observa, amusé : Aimé Brichot ne changerait donc jamais…

Son dernier accès de coquetterie vestimentaire avait un côté particulièrement savoureux pour qui connaissait ses prédilections farouchement exclusives pour tout ce qui venait d'Angleterre[15]. Le matin même, à neuf heures, pour égayer ce moment toujours pénible de la prise de

service quand une envie géniale et mal refrénée de faire la grasse matinée plane encore sur les bureaux de la P.P., Tardet, le petit Tardet, adjoint de Rabert, dans l'autre équipe des Affaires recommandées de la B.M., était arrivé avec un sac de plastique à la main.

Il en avait exhibé une paire de boots noirs à bouts pointus et talons surélevés. Parfaite interprétation transalpine de la botte cowboy.

— Pouah, l'horreur latine ! s'était exclamé Brichot en caressant avec ostentation ses Churchs marron acajou achetées effroyablement cher aux soldes de l'année dernière chez *Old England.*

Avec le respect dû aux anciens, Tardet, vingt-cinq ans, et encore stagiaire, n'avait pas relevé. Puis il avait expliqué à la cantonade, avec calme et dignité, qu'il avait acheté ces bottes à Rome, en solde lui aussi, via Condotti, l'artère commerçante élégante de la capitale italienne, au cours du voyage organisé de douze jours dont il rentrait. Ses premières vacances à la police.

Brichot avait tourné autour des boots toutes neuves disposées sur le bureau de Tardet.

— Atrocement vulgaire, avait-il décrété, sadique.

Tardet avait passé délicatement les doigts sur le cuir bien astiqué.

— Moi, je les aimais bien. Malheureusement, je me suis trompé sur la pointure. Elles me sont trop petites.

Il rit, comme pour s'excuser.

— C'est du 42. Moi, je fais du 43… Ça n'a pas l'air, avec mon mètre soixante-cinq, mais c'est vrai.

Aimé Brichot avait haussé les épaules.

— Tiens, je fais du 42, moi…

— Alors, je vous les vends, moitié prix, avait proposé Tardet.

Hurlements d'hilarité de la part de Brichot.

— Non, mais tu me vois avec des sabots italiens !…

Il s'était alors passé quelque chose que ni Boris Corentin ni Rabert, également présents, ne seraient près d'oublier. Une scène très rapide. Et en silence. Tardet s'était contenté de retourner une des deux boots pointues à talons cow-boy en indiquant du doigt la marque gravée dans la semelle,

sous le creux du talon. Machinalement, Brichot avait avancé le nez, intrigué.

Tout de suite après, il avait sursauté, comme mordu par un renard enragé du Devonshire.

— Ça, c'est pas vrai… avait-il murmuré avant de s'affaler, vaincu par une stupeur quasi métaphysique, dans le fauteuil à rotule de Rabert.

Corentin, curieux, s'était levé pour lire ce qui produisait un tel effet sur son équipier.

Et il avait éclaté d'un de ces rires francs et massifs qui réconcilient pour un mois un homme avec la race humaine.

Au creux de la semelle de la boots « italienne », était écrit : *Made in England.*

Ça, c'était deux petites heures avant. Maintenant, dans le bureau de Charlie Badolini, Aimé Brichot s'absorbait dans la contemplation de ce qu'il portait aux pieds. Et qu'il avait payé rubis sur l'ongle à Tardet.

Les boots cow-boy revues italo-anglaises.

La Révolution. Avec un grand « R » et formidablement savoureuse. Sauf pour Brichot.

À peine la porte capitonnée refermée derrière le planton, Charlie Badolini se remit à rire. Un peu plus aigu cette fois. De plus en plus inquiétant. D'ordinaire il avait le rire grinçant, sourd, caverneux comme sa vieille voix usée et râpée de tabagique forcené.

« Qu'est-ce qui leur arrive à tous en ce moment ? songea Corentin, de plus en plus perplexe. Il y a une comète qui passe, ou quoi ? »

En moins de douze heures, il venait d'avoir trois surprises coup sur coup : une provinciale rousse de dix-neuf ans ravissante, à faire pâlir de jalousie les trois quarts des Parisiennes, si fières de leur supériorité, avait débarqué chez lui pour s'installer sans coup férir dans son intimité (pas dommage, entre parenthèses, côté intimité…). Puis il avait vu Aimé Brichot, l'anglomane frénétique, jeter ses Churchs au fond de son tiroir, au milieu de sa réserve de daube en boîtes achetée moitié prix à la coopérative police, pour s'enfiler les chaussettes dans une paire de boots zazou à faire pâlir d'envie tous les loulous de banlieue. Et ça, sous le simple prétexte

qu'elles avaient été conçues outre-Manche. Enfin, pour couronner le tout, Charlie Badolini avait l'air heureux de vivre. Mieux, il riait. Jamais vu…

— Monsieur le divisionnaire, si vous me permettez… commença-t-il.

Il n'insista pas. Charlie Badolini ne l'écoutait pas.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? glapit-il en tapant du plat de la main sur la chemise verte qu'on venait de lui apporter.

Un centimètre et demi de cendre dégringola sur la chemise, venu de son éternel mégot. Il chassa cette incongruité d'une chiquenaude de son petit doigt à l'ongle plus long que les autres. Vieille coutume méditerranéenne dont trente-cinq ans de vie parisienne n'avait jamais réussi à le défaire : l'ongle de l'auriculaire, de Marseille à Nice en passant par la Corse, est toujours plus long que les autres.

Corentin tendit le menton vers la chemise.

— Ce qu'on pense ? fit-il avec une modestie désolée. Rien du tout.

— Comment, rien ? explosa le chef de la Mondaine. Je réussis à me faire faire une pelure[16] du dernier rapport de Carlier sur le travail de ses enquêteurs à la Vallée-aux-Renards et vous n'en pensez rien ?

Corentin fronça les sourcils :

— Maintenant que je sais de quoi il s'agit, oui, j'en pense quelque chose.

Badolini pointa vers lui son bec de mésange nerveuse.

— Et quoi, je vous prie ? cracha-t-il, redevenu égal à lui-même, autrement dit mauvais comme une teigne.

« Tiens, c'était trop beau pour durer, la bonne humeur », pensa Corentin, fataliste.

Il tourna la tête vers la fenêtre. Dehors, la même poisse grasse dans l'atmosphère. Onze heures du matin et déjà, sur Paris, une atmosphère crépusculaire, jaune et vitreuse. Le brouillard. Toujours lui, et ça serait pareil jusqu'à ce qu'il gèle. Ce que n'annonçait pas le baromètre, loin de là. Le temps idéal pour les rôdeurs, les gangsters. Et surtout les détraqués de tout poil qui n'attendent que ça, la formidable complicité du brouillard pour sortir préparer leurs coups. Il frémit, songeant à ces HLM de grande banlieue où se tapissait un étrangleur d'adolescentes. Sûrement en train de méditer un nouveau coup. Rien n'excite plus les dingues sexuels que le

danger. Et rares sont ceux qui sont capables de se maîtriser. Parce que, autrement, ce ne sont pas de vrais dingues. C.Q.F.D.

La voix agacée de Charlie Badolini l'arracha à ses cauchemars.

— Vous rêvez, monsieur Corentin ?

Corentin réprima un sourire fatigué.

— Oh, non, je ne rêve pas, croyez-moi.

Badolini le scruta, intrigué.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, fit-il. C'est évident. Dites-moi quoi. Si je peux vous aider…

De nouveau, le ton était humain, amical même. Typique des alternatives d'empoignades et de réconciliations du « couple » Badolini-Corentin. Des relations privilégiées d'estime réciproque entre deux êtres qui se sentent des affinités, qui ont leur caractère. Difficile chez l'un comme chez l'autre. Mais qui n'en arrivent jamais à ces haines aigres et rentrées de la quasi-totalité des rapports de travail.

Le noir d'encre des yeux de Boris Corentin se délaya.

— Excusez-moi, monsieur le divisionnaire, fit-il doucement, je peux vous poser une question personnelle ?

Il agita la main, pour couper un haut-le-corps surpris de son supérieur.

— Si, ça a à voir avec votre question à vous.

Badolini se balança dans son fauteuil Empire deux ou trois fois. Il s'arrêta, vexé et furieux contre lui-même, se rappelant un détail : le fauteuil était un prêt personnel du directeur du Mobilier national. Une vieille amitié nouée vingt ans auparavant, lors d'une affaire où des bergères du même Mobilier national avaient joué un rôle. Coquin, rapport aux ébats dont elles avaient servi de soutien. Déplorable, quant aux conséquences, côté intégrité du travail d'ébénisterie.

— Allez-y, fit le patron de la Mondaine.

Corentin adoucit encore un peu plus l'éclair naturel de ses yeux noirs.

— Vous aviez l'air tellement heureux, patron, lança-t-il abruptement, quand nous sommes entrés, Brichot et moi, que je voudrais savoir…

Les commissures cartilagineuses des lèvres de Charlie Badolini se fendirent dans un sourire gêné.

— Messieurs, articula-t-il avec une solennité burlesque, je viens d'être grand-père.

Sa cigarette tremblota tellement à son bec qu'il inonda sa cravate d'une double ration de cendre.

— C'est la première fois que ça m'arrive, vous comprenez…

— Non, patron… avoua Corentin.

Le front de Charlie Badolini se rida :

— Oui, je sais, je n'ai pas d'enfant…

Sous les rides du front, les yeux s'embrumèrent une seconde.

— C'est mon filleul qui vient d'avoir un bébé, reprit-il avec un ton d'excuse.

Il s'arrêta, et lentement :

— Un filleul, c'est un peu un fils, non ?

Corentin hocha la tête, ému :

— Évidemment, patron, c'est un peu pareil.

— Bon, reparlons travail ! jeta Badolini, redevenu hiérarchique.

— À vos ordres, patron, sursauta Corentin.

La double broussaille des sourcils de Badolini s'agita dans sa direction. Pour se tourner aussitôt vers Brichot : celui-ci, penché sur sa chaise jusqu'au ras du sol, lustrait avec la manche de sa veste, tirée entre les doigts, le cuir de ses boots anglo-italiennes.

— Hé ! cria le chef de la Mondaine, vous êtes tous fous ou quoi, aujourd'hui ?

Brichot se mit au garde-à-vous contre le dossier de sa chaise. Corentin se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire :

— C'est le brouillard, patron, fit-il gaiement. Ça nous rend tous dingues.

— Vouai, grinça Badolini, je vais vous en f… des dingues, moi !

Il martelait le dossier vert à grands coups nerveux de paume.

— Ça n'est pas sérieux, tragique, même, ce qu'il y a là-dedans ? éructa-t-il.

Corentin chassa un peu de poussière sur sa cuisse d'une chiquenaude négligente.

— Ça, patron, j'en suis sûr d'avance. Mais sérieusement, vous croyez que ça ne nous aide pas, nous, les inspecteurs de la Mondaine, confrontés jour après jour aux profondeurs insondables de la dinguerie humaine, de réagir un peu en rigolant de temps en temps ? Sinon, c'est nous qui allons devenir dingues.

Badolini ouvrit la bouche, surpris :

— Très juste, monsieur Corentin. Très juste. Excellente réflexion…

— Vous aurez une prime de mille francs, coupa Corentin, singeant la voix de basse caverneuse de son supérieur.

Badolini éclata de rire comme un enfant.

CHAPITRE VII

L'index jauni de nicotine du chef de la Brigade mondaine se pointa vers Boris Corentin par-dessus le bureau directorial.

— Alors, vos conclusions ? toussa Badolini dans un nuage de fumée.

Corentin tendit le dossier à Brichot :

— Tiens, regarde ça, dit-il avec gravité. C'est intéressant.

Il se tourna vers son patron.

— D'abord, la fille venait d'avoir des rapports, mais n'a pas été violée… Au moins, nous sommes sûrs d'une chose, si l'on en croit les gars de la B.C., et il n'y a aucune raison de mettre en doute leurs conclusions. L'adolescente a été étranglée dans une cave de la cité. C'est net, non ? Présence de sulfate de calcium sous les ongles de Claudine. Autrement dit de gypse. Et la cité est bâtie sur une ancienne carrière de gypse. Tout ça paraît évident.

Il se recoiffa d'un geste rapide. Sans parvenir à « civiliser » vraiment le foisonnement dru de ses mèches noires.

— Très intéressant aussi, le reste de l'analyse. Présence de progestérone, diluée dans un excipient classique, sur le brin de cheveu trouvé sur l'un des ongles… Ça, c'est capital. Ça devrait beaucoup faire avancer l'identification du meurtrier.

Il hocha la tête, amusé :

— L'étrange, c'est qu'ils ne paraissent pas avoir noté ce détail, à la Brigade criminelle. Quand je pense que Carlier a tracé en face, au crayon, un gros point d'interrogation avec ces mots griffonnés au-dessus : « Bizarre. Crime de lesbienne, alors ?… »

Badolini alluma une nouvelle cigarette à son mégot…

— Comprends pas… fit-il en s'enveloppant de fumée.

À droite de Corentin, Brichot se racla la gorge :

— Je peux intervenir ? fit-il.

Le patron de la Mondaine l'autorisa, d'une agitation fébrile des doigts.

Brichot se passa la main sur la calvitie avec une moue contrite.

— Je connais la question, dit-il d'une voix douce. Carlier, s'il était chauve, comme moi, il aurait compris tout de suite.

Corentin sourit pour lui-même. Il n'était pas chauve, mais il avait compris, lui. À cause d'une visite un jour dans la salle de bains de Brichot. Un secret surpris, que Brichot allait avouer, maintenant, pour raison de service.

Rapidement, Brichot raconta. La découverte, quelques mois plus tôt, d'une nouvelle lotion antichute de cheveux. Un truc à base d'hormone féminine garanti sans conséquences fâcheuses, côté virilité. Pour cause d'application capillaire locale exclusivement.

— Ça fait repousser ? lança Badolini, intéressé.

Il commençait à se sentir frileux du côté de l'occiput.

— Non, avoua Brichot. Ça arrête seulement la chute.

Badolini jeta un coup d'œil rapide au crâne d'Aimé Brichot, qui luisait, absolument lisse, sous le plafonnier du bureau.

— Je vois, fit-il avec indulgence en remuant les mystères insondables de l'âme et de la coquetterie masculines.

Cela dit, il ramena machinalement à deux mains ses mèches sur son début de calvitie à lui.

— Vous voulez dire que le meurtrier, qui a tué dans une cave de la cité, est chauve et se lotionne à tour de bras ?

Corentin corrigea de la main.

— Qu'il se lotionne avec le produit dont nous connaissons maintenant la nature et sans doute la marque – ça, une rapide enquête nous le dira – c'est certain, comme premier point. Qu'il soit chauve, on n'en sait rien. Simplement peut-être, il a peur de le devenir, et c'est tout.

— Hé ! cria tout à coup Brichot, tu as bien vu l'analyse du « sac » ?

— Tu veux dire quoi ? fit Corentin, le regard allumé.

Brichot brandit un des feuillets de la pelure.

— On a trouvé quelque chose dans le sac[17]. Du sable de carrière. Il y a une carrière près de la cité aux Renards ?

Corentin montra le dossier d'un geste vif du menton.

— Vers la fin, regarde, la réponse doit y être.

Brichot feuilleta et s'absorba une seconde dans la lecture d'une page. Celle de l'analyse de la nature du sol environnant.

— Gypse lamellaire à proportion de 79,1 % de sulfate, ânonna-t-il d'un débit scolaire, traces d'hémihydrate béta floconneux et d'anhydrite soluble alpha… c'est tout. L'analyse du sous-sol dans la vallée est simple et net, disent-ils. À part l'humus, le terreau et les éléments additifs classiques du sol superficiel, tout est bâti sur un concentré de gypse à plâtre.

— Comme pratiquement les trois quarts de la région parisienne, fit Corentin. Par conséquent, la présence du sable de carrière est passionnante.

Il vira vers Badolini.

— Vous comprenez ! fit-il avec une passion brutale, la fille a été étranglée dans la cave d'un amateur de vin.

Badolini s'immobilisa ? bouche bée.

— Vous me surprendrez toujours, avoua-t-il.

Corentin daigna sourire :

— Chez ma mère, en Bretagne, expliqua-t-il la cave était pourrie. Humide, faisant champignonner les bouchons et tourner le vin. Un jour, j'ai acheté un bouquin sur les vins. J'ai appris qu'on assèche les caves en remplaçant le sol, sur cinquante centimètres, par du sable.

Il s'arrêta.

— Hé, Mémé, regarde un peu mieux l'analyse de ce qu'on a trouvé dans le sac. Il n'y a pas aussi de la poudre de chaux ?

— De chaux ? jeta Badolini en roulant des yeux.

Corentin vira du buste vers lui.

— Dans les caves trop humides, on met de la chaux pour boire l'excès d'humidité.

Brichot tapa la moquette à grands coups de talons de ses boots.

— Hydroxyde de calcium, c'est-à-dire chaux ! cria-t-il.

Corentin leva la main, pour le calmer :

— Et dans le nez, qu'est-ce qu'ils ont trouvé ?

Brichot replongea dans ses feuillets :

— Ils n'ont pas fait l'examen des poussières dans le nez.

Corentin hocha tristement la tête.

— Quand même, fit-il, c'était la moindre des choses, non ?

Badolini se leva comme un coq sur ses ergots et fit le tour de son bureau.

— Vous avez raison, Corentin, cria-t-il joyeusement. Je me rappelle. Il y a trente ans. Un gosse étranglé par un fou, à Clichy-sous-Bois. On ne trouvait rien. Et puis l'analyse des corpuscules accrochées à l'intérieur des narines a révélé la présence de terre de Sommières. Deux jours plus tard, le meurtrier arrêté et interrogé avouait tout. Il avait les revers de son veston imbibés de terre de Sommières. Il avait étranglé le gosse en le serrant contre sa poitrine. Les narines de l'enfant étaient remplies de cette terre du Gard !

Il se planta devant Brichot.

— Vous allez vous débrouiller, mon vieux, décréta-t-il. Je veux un prélèvement du contenu des narines de cette fille.

Il se pencha, de plus en plus excité :

— Pour nous seuls, compris ?

Brichot se recula, cabré.

— Compris, patron, on joue solo. Comme d'habitude.

Badolini ne daigna pas relever la remarque, mais, s'approchant de Corentin, il leva mystérieusement la main et l'agita :

— Ça ne vous ferait pas de mal, non, de damer un peu le pion aux collègues de la Brigade criminelle ?

Corentin rit.

— Ça ne vous fera pas de mal, patron, je peux comprendre ça.

Badolini profita de ce que son subordonné était assis, et donc, pour une fois, plus petit que lui, pour lui tapoter affectueusement l'épaule, sans avoir l'air de se hausser jusqu'à sa hauteur.

Pendant ce temps-là, l'ange casqué de la guerre éternelle entre les polices voletait doucement autour d'eux, un bazooka à crocs-en-jambe en bandoulière.

Charlie Badolini observa avec plaisir l'inspecteur Boris Corentin. Celui-ci venait d'expliquer son plan de combat. Parfait en tout. Sauf sur un détail. Pour le réaliser, il allait falloir qu'il s'installe, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à la Vallée-aux-Renards.

Autrement dit, le doux rêve.

— Joli, bien mitonné, fit le patron de la Mondaine en roulant des yeux acides, mais il y a quelque chose qui cloche…

Corentin le coupa du geste.

— Je sais, patron. Mais regardez ça.

Il extirpa un fascicule marron et blanc.

Badolini, interloqué, attrapa le fascicule.

— *Le Particulier*, numéro 496, articula-t-il d'un ton surpris.

Corentin avança la main. Dans le mouvement, toute son épaule se tendit, soulevant sous la masse de muscles le tissu du veston.

— Page 31, dit-il lentement, rubrique : « Démarches à effectuer pour devenir locataire d'une HLM. »

Le patron de la Mondaine se reporta à la page correspondante, puis aux autres. Il y en avait une bonne vingtaine en tout sur la question.

— J'ai potassé le problème dans ses détails, tranquillisez-vous, dit Corentin d'un ton rassurant, ça va s'arranger vite fait. J'ai des appuis. Ses dents de carnassier se découvrirent dans un rictus.

— Rassurez-vous, je ne vous coûterai pas trop cher en note de frais. Un mois de loyer, en comptant large, avec le papier timbré et le timbre quittance de l'engagement de location, c'est tout ce que je vous demande.

Badolini feuilleta l'opuscule en rêvant.

— C'est dur d'obtenir une HLM, comme ça, en trois jours, remarqua-t-il.

— Page 36, colonne de droite, les cas prioritaires, commenta placidement Corentin.

Les narines de Badolini s'agrandirent :

— Parce que vous êtes prioritaire, vous, flic et célibataire ?

Corentin éclata de rire :

— Flic, je ne vous le fais pas dire. Célibataire, non.

Charlie Badolini reposa discrètement l'opuscule du *Particulier* sur le cuir de son bureau, puis en fit de même avec ses fesses osseuses dans le velours du fauteuil du Mobilier national.

— Boris, dit-il d'une voix verte en l'appelant par son prénom pour la première fois en treize ans, vous ne vous êtes pas marié sans me le dire ?…

Brichot se pencha, blanc.

— Boris, tu nous as caché ça ?

Corentin se mordit exprès la langue. Pour ne pas hurler de rire.

— Mais non ! fit-il avec une délectation douloureusement contenue, je me marie pour l'enquête. C'est tout. Un mariage bidon. Entre nous. Pour un mois. Enfin, au plus…

Il fit semblant de se rembrunir.

— Ah oui, j'oubliais, en tant qu'homme marié j'aurai droit à un F3. C'est prévu dans le texte.

— C'est plus cher que pour un célibataire, remarqua Badolini, qui pensait à son administration.

— D'accord, patron, mais j'ai besoin d'une femme.

— Ça, je le sais. De plusieurs, même, marmonna Badolini.

Corentin se mordit encore une fois la langue.

— Une seule, ce coup-ci, patron, je le jure. C'est indispensable. Pour avoir l'air sérieux.

Le patron de la Mondaine, qui était un rapide sous ses airs de vieux Niçois tabagique, le regarda avec bonté :

— Votre profession d'emprunt ?

— Contrôleur à la SNCF, ça a des horaires bizarres et imprévisibles aux yeux du commun des mortels.

— Accordé, admit Badolini. Allez-y.

Corentin se gratta le nez :

— Patron, il y a un détail… Excusez-moi, mais il faut m'aider. Ma carte de contrôleur, ma carte de priorité, le piston nécessaire, bref, tout ce qu'il me faut pour installer mon poste d'observateur dans la tour Myosotis de la cité de la Vallée-aux-Renards le plus vite possible, qui va me le fournir, sinon vous ? Avec en plus, une carte d'identité à un nom d'emprunt… Boris Mallet.

Badolini crispa les unes contre les autres ses paupières inférieures et supérieures.

— Je peux tout faire pour vous, Corentin, vous le savez. Sauf vous jurer que je vais trouver un F3 libre dans la tour Myosotis de la Vallée-aux-Renards.

— Pour ça, ne vous inquiétez pas, patron, répliqua Corentin, soudain tendu. Il y en a un. Depuis avant-hier. Je me suis renseigné. Celui de Claudine Duperret et de ses parents. Ils ont déménagé, subitement, après avoir signé tous les papiers de résiliation officielle.

Ses mâchoires musculeuses se crispèrent :

— La place de la morte est libre, murmura-t-il.

CHAPITRE VIII

Vonnick colla son front de chèvre rousse contre la grande baie vitrée qui prenait pratiquement la totalité de la largeur de la chambre.

Elle essayait de regarder ce qu'il y avait dehors.

Chez elle, en Bretagne, à Audierne, quand on mettait le front contre la vitre, on voyait l'Océan. Immense, calme ou déchaîné, peu importait. De toute façon, c'était l'Océan. Une immensité sur laquelle tout était possible. Le paysage d'un Tanker de 500 000 tonnes, comme celui au voilier fou d'Éric Tabarly. Réellement possible. L'Aventure sous ses fenêtres. Avec un grand A.

Ici, au onzième étage du F3 de la tour Myosotis de la cité HLM de la Vallée-aux-Renards, tout près de Paris, où Boris Corentin, son « pays », venait d'avoir la drôle d'idée de la faire entrer avec en prime cette blague plus sérieuse qu'il ne semblait au premier abord : le nom de « Mme Boris Corentin alias Boris Mallet ». Vonnick se sentait subitement très mal à l'aise.

Pire même : une envie terrifiante de fuir. De rentrer chez elle, en province. En Bretagne. Même si, là-bas, il était plus dur qu'à Paris de trouver du travail.

Elle décolla son front de la vitre.

Contractée tout à coup. D'où venait le bruit saccadé et persistant qu'elle entendait depuis qu'elle était là ? De dehors ? D'en haut ? D'en bas ? D'où ?

De dehors, croyait-elle, s'imaginant qu'en s'écartant de la vitre, il cesserait.

Il ne fit que s'accroître. Elle alla vers le couloir. Le bruit s'accentuait. Ça venait de la salle de bains. Elle s'en rapprocha, l'oreille tendue. Oui, c'était ça. Le bruit des HLM. Quelque part, en haut, ou en bas, quelqu'un prenait un bain. Et, par les conduits d'aération montant en cheminée à travers toute la tour, tout le monde, y compris elle, Vonnick, pouvait profiter des bruits de baignoire du voisin ou de la voisine inconnus qui, quelque part au-dessus ou au-dessous, se lavait à dix heures du soir.

Derrière elle, autre chose l'attira irrésistiblement. Une odeur. Ça sentait un mélange inconnu qu'elle n'avait jamais encore eu dans les narines dans la petite maison familiale d'Audierne, Finistère Sud. Si, pourtant, ça lui rappelait quelque chose de précis. L'odeur du restaurant voisin, les jours d'été, quand les touristes se ruaient dans la région.

Affreux. Un mélange de ragoût, de coquille Saint-Jacques, de steak frites, de bœuf bourguignon, de roquefort et de spaghetti, de crème vanille, de gâteau de riz et de calvados mélangés : l'odeur classique venue des cuisines de restaurants les jours de grande presse.

Et qui remontait, exacte, et sans aucun doute quotidienne, par les fissures, des bouches d'aération des soixante-quinze cuisines de la tour Myosotis. Soixante-quinze au moins, puisqu'elle avait vingt-trois étages et que beaucoup avaient plus de deux appartements.

Vonnick recula vers l'entrée, puis vers la chambre où Boris, le matin même, avait fait livrer par des copains déménageurs de l'hôtel Drouot, cinq Savoyards en veste noire à liseré rouge qui s'appelaient non pas par leurs noms mais par les numéros cousus au revers de leur veste, en ayant quand même l'air d'être amis, et heureux de vivre.

Ça faisait un étonnant mélange de styles. Les Savoyards avaient donné à Boris, le temps d'un contrôle de garde-meubles, ce qu'ils avaient pu trouver de mieux, pour le plaisir de l'amitié : cinq ans avant, Corentin, pour rien, comme ça, au claquement de doigts, avait fait fuir en dix minutes de conversation, au coin d'un bar de la rue Drouot, un maître chanteur de la bande Joliot-Torque qui les faisait souffrir depuis dix-huit mois.

À service donné, service rendu. Jamais un F3 d'HLM de banlieue n'avait été meublé avec autant de goût. Dans le living, la commode était Régence. Ce qui se fait de mieux en ce moment, dans le genre snob. Les fauteuils étaient des bergères d'époque. Quatre en tout. Capitonnées de velours rouge. Table de la salle à manger : un plateau d'acajou Empire sur des pieds tournés à bout de cuivre. Chaises moulées dans la masse allant avec. Aux murs, des peintures tibétaines, des gravures impressionnistes et, même, une lithographie de Marie Laurencin. Rare, valant une fortune. Et apportée là par « 75 », le chef de l'équipe des Savoyards, avec un sourire mystérieux quand Boris, ahuri, lui avait demandé d'où il tenait ça.

— C'est à toi pour un mois. Pas plus. Mais un mois garanti, avait dit « 75 » avec un bon sourire.

Puis il avait montré du doigt le lit dans la chambre à coucher.

— C'est du Louis XV provençal. Du vrai. Pas du manigancé à Osaka, Japon, avec trempette dans la mer intérieure entre les parcs à huîtres perlières, pour faire plus Ancien Régime au moment de la revente.

Vonnick s'assit sur le lit historique. Souriante, pour la première fois depuis son arrivée. Tout à coup, elle se sentait mieux. À sa gauche, une table de nuit en bois de rose sur laquelle reposait un téléphone tout neuf (la gardienne de l'immeuble, tout à l'heure, avait ouvert des yeux comme des soucoupes en voyant arriver les installateurs : d'habitude, il fallait attendre six mois dans la cité avant d'avoir le téléphone). En face d'elle, une coiffeuse sortie tout droit d'un château.

Elle sursauta : détonnant dans cette atmosphère vieille France curieusement transplantée au onzième étage d'une tour d'HLM de grande banlieue, il restait au mur un « détail » des locataires d'avant : tracés en pointillé au crayon feutre dans le papier à fleurs que Boris et elle n'avaient pas eu le temps de recouvrir d'un papier neuf, vu la rapidité de leur emménagement, il y avait ces mots, en majuscules maladroites : « I can do it ».

Puis, au-dessous :

« Ouah, les Rubettes. »

Vonnick, mal à l'aise, se tourna vers le couloir.

— Boris, viens voir, tu veux ? murmura-t-elle.

Sur le mur du couloir d'entrée, une silhouette à la fois mince et massive se profila. Mince des hanches. Massive des épaules.

Vonnick frissonna. Depuis trois jours et trois nuits qu'elle vivait avec Boris, elle avait l'impression que sa vie d'avant n'était qu'une pâle mélasse de souvenirs plats et sans intérêt.

Un bonheur total. Le plaisir. Pas seulement physique, sentimental aussi. Il lui faisait l'amour, à elle. Attentif. Pas égoïste. Ne prenant visiblement son plaisir à lui que parce qu'il lui en donnait, à elle.

Et puis, la confiance. Le sentiment de la protection. Avec lui, elle était bien, confortable, préservée des malheurs du monde. Ça allait de ce brouillard affreux qui n'existe pas en Bretagne à toute cette terrifiante horreur de l'agressivité de Paris. La méchanceté des gens, la fatigue des femmes dans le métro, la sueur des trains de banlieue. La capitale, terrible, où elle se sentait nue et fragile comme un nouveau-né abandonné dans la tempête.

Et où Boris paraissait marcher, tranquille, fort, protecteur, solide.

— Boris ! appela-t-elle plus fort, parce qu'elle avait envie d'être embrassée.

Elle guetta l'ombre sur le mur de l'entrée. Elle pâlit. L'ombre de son « mari » s'en allait.

Elle se tut, le cœur battant à rompre sans raison. Et elle se précipita sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre.

Ce qu'elle vit fut rapide. D'un mouvement d'épaule athlétique, Boris « arracha » la porte d'entrée et se jeta dehors. Il y eut un bref échange de cris assourdis et de halètements maîtrisés.

Elle porta la main à son cœur, blanche.

Boris revint. À peine décoiffé. Tenant à la main un double tuyau de caoutchouc noir réuni par une attelle de métal chromé et terminé par un double embout semblable à des écouteurs de radio d'amateur.

Boris jeta le tout à travers l'entrée.

— Ça commence bien, dit-il, on nous espionne déjà.

Il sourit devant l'air interrogateur de « sa femme ».

— Quelqu'un écoutait à la porte, expliqua-t-il. Malheureusement pour lui, quelqu'un qui n'avait pas les nerfs solides.

— Tu veux dire quoi ? fit Vonnick en se serrant contre son torse.

Il l'enveloppa.

— Tu n'as pas entendu vibrer le stéthoscope trafiqué contre la plaque de la porte ?

Elle colla ses lèvres dans l'échancrure du col.

— Je regardais notre lit trop attentivement, sans doute, murmura-t-elle.

Il se cabra, et elle se colla encore plus contre lui.

— C'est drôle, ici, reprit-elle après avoir encore un peu mangé des lèvres son cou où une veine battait. On sent une présence.

Il abaissa sa paume vers ses seins.

— C'est ça, les HLM, murmura-t-il. Les cloisons sont minces.

Elle le tira par la main vers la chambre.

— Je ne veux pas dire ça, reprit-elle. Regarde.

Elle désignait du doigt le graffiti dans le papier du mur.

La main de Boris frémit dans celle de Vonnick.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle, inquiète. On dirait que des idées noires te viennent.

Il rit. À l'énergie.

— Idiote. Va fermer la fenêtre. Il fait froid.

Elle obéit. Essayant de voir quelque chose derrière la vitre, dans ce brouillard collant qui n'en finissait pas de s'épaissir.

Dans son dos, Boris contempla l'inscription, secoué d'une indéfinissable impression de malaise.

Ces lettres inscrites sur le mur, c'était comme le message ultime d'une morte.

Il le savait : la chambre où il se trouvait avec Vonnick, sa « femme », c'était la chambre de Claudine Duperret, l'étranglée de la cité de la Vallée-aux-Renards.

Il arrivait à Vonnick une chose merveilleuse depuis quelques instants : elle se sentait bien. Heureuse. Avec une irrésistible envie d'aimer, ce qui voulait dire : donner de l'amour pour en recevoir. Bref, être femme…

Elle repoussa la table roulante de Savoyards où les assiettes de saumon fumé et de poulet en gelée se mélangeaient aux restes de fraises à la crème entre les verres de champagne.

— Merci, Boris, dit-elle, j'ai failli avoir l'impression qu'on avait notre dîner de nuit de noces.

Il lui frôla le nez du bout des doigts.

— Impression juste, si tu le veux. Puisqu'on joue, pourquoi ne pas jouer jusqu'au bout ?

Elle prit un air profondément sérieux.

— Tu as raison. Faisons un mariage à l'essai. C'est tout ce qu'il y a de moderne, non ?

Il s'étendit sur le lit, appuyé à la cloison donnant contre l'appartement voisin.

— Voyons toujours, dit-il.

Elle se dressa :

— Voyons quoi ?

Il la détailla de ses yeux noirs.

— Idiote. Ne joue pas aux MLF. On est en nuit de noces. Vite, viens avec moi.

Elle darda vers lui ses yeux verts de rousse.

— Qui se déshabille le premier ?

Il balaya l'air de la main de haut en bas.

— O.K., ce sera moi, jeune femme moderne.

Quand il fut nu, elle le contempla longuement.

— Nom de Dieu, avoua-t-elle, ce que tu es beau !

Il rit.

— Merci. Débrouille-toi pour que je te rende le compliment.

Elle se leva, les lèvres retroussées sur ses dents ultra-blanches et rangées à l'alignement.

— Alors, interrogea-t-elle, quand elle fut nue à son tour, il vient, ce compliment ?

Les yeux noirs de Boris Corentin la détaillèrent de haut en bas. Sans rien dire.

Elle se cambra, vexée :

— Boris, je ne te plais pas ?

Il rit, inclinant son menton sur son buste.

— Pas besoin que je parle. Là, on parle pour moi.

Elle baissa les yeux à son tour et ne peut s'empêcher de se mordre les lèvres de gourmandise. Sur le lit Louis XV, à un mètre d'elle, un athlète heureux de trente-cinq ans lui offrait négligemment une virilité sans complexe. Et sans la moindre avarice.

Elle s'avança, penchée en avant, alléchée.

— Oh, ce n'est pas possible, balbutia-t-elle d'une voix brûlante, qu'est-ce que tu es grand !

Il la tira par les épaules contre lui, les deux mains doucement plaquées sur la chair lisse et élastique.

Venu de la gorge, un long frémissement parcourut Vonnick de la nuque au creux des reins. Boris eut tout le temps de la suivre du regard sous lui, le long du dos parsemé de taches de rousseur diaphanes, jusqu'à la taille étroite et cambrée avant le gonflement soyeux des hanches encore un peu mâchées par l'élastique du slip.

Au fur et à mesure que Vonnick allait et venait, la vague des frémissements glissait le long de la colonne vertébrale qu'elle faisait onduler en lentes cadences. De temps en temps les deux globes laiteux des fesses tremblaient sur eux-mêmes.

Puis la vague revenait vers la nuque. Et Boris peu à peu, se sentait perdre conscience.

Tout à coup, un bruit sourd se déclencha de l'autre côté de la cloison, chez le voisin. Un bruit alterné. Martelé. Mécanique.

Vonnick vibra. Elle releva la tête, offrant à Boris un visage aux yeux encore chavirés, bouche restée ouverte et langue un peu sortie.

— C'est quoi ? haleta-t-elle, d'une voix légèrement angoissée.

Il ne répondit pas, fasciné parce qu'il découvrait. Entre les bras de Vonnick, tendus de chaque côté de ses reins et appuyés au lit, ses seins se balançaient. Avec des pointes extraordinairement turgescentes. Tendues, à éclater.

— Ne bouge pas, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il avança la main sous elle. La masse des seins elle-même était dure comme deux muscles.

— Eh bien, poursuivit-il, sidéré, on peut dire que tu…

Il n'acheva pas : un peu plus loin, sous le ventre cambré, il voyait entre les cuisses écartées le triangle de la toison d'un roux de feu.

— Ce bruit, reprit Vonnick.

Il sourit.

— T'occupe, dit-il dans un souffle, ça s'appelle la promiscuité.

Elle voulut l'interroger. Il l'arrêta.

— Et toi ? dit-il, toujours à voix basse.

Elle voulut insister.

— Non, ordonna-t-il en la tirant vers le haut, jusqu'à ce que ses seins se collent à son buste. Il n'y a aucune raison pour que je te prive.

D'un tendre coup de reins, il la retourna sur le côté, et aussitôt après elle se mit à pousser de petits cris saccadés. Tandis qu'il la pénétrait inexorablement, deux lèvres à la fois souples et dures commençaient à aller et venir de gauche à droite sur sa poitrine.

Le bureau de Raymond Maréchal s'appuyait au mur de séparation. Ce qui faisait que son visage était à un mètre cinquante au plus, « à vol d'oiseau », de la tête de Boris Corentin et de celle de Vonnick.

Maréchal passa distraitement sa main dans ses mèches.

Toujours un peu collées le soir, par le « Produit Spécial » dont il s'enduisait le cuir chevelu avant de se coucher, afin de le laisser agir toute la nuit, et ralentir la chute de ses cheveux qui s'annonçait sournoisement depuis quelque temps. Il sortit son dossier noir. Puis son crayon. Puis sa gomme. Avec les mêmes gestes passionnément quotidiens. Une nouvelle feuille de papier Canson apparut sous ses yeux.

Seul le visage était esquissé. Un nouveau visage. Celui de Roselyne. Une petite blonde à laquelle Raymond Maréchal s'intéressait de plus en plus quand il allait acheter son journal à la librairie près de la boucherie. La fille du libraire. Treize ans.

Mais déjà formée, la garce. Et visiblement formée d'une façon à damner le diable lui-même.

Le crayon s’activa.

La main gauche de Raymond Maréchal plongea sous la table.

De l’autre côté de la cloison, « M. et Mme Boris Mallet » étaient trop occupés maintenant pour s’inquiéter plus longtemps du curieux martèlement contre le mur de leur chambre, juste au-dessous de l’inscription laissée par la précédente occupante des lieux.

CHAPITRE IX

Dans le soleil enfin revenu pour la première fois depuis la mort de Claudine Duperret, les trois autres tours de la cité brillaient dans le soleil froid de novembre. Boris Corentin contempla longuement les hautes constructions de ciment gris, avec leurs fenêtres superposées toutes pareilles, monotones, l'univers de béton et d'acier dans lequel vivaient exactement trois cent vingt-cinq familles…

Sans se retourner, il posa sa vingtième ou trentième question de la matinée à Brichot.

— Excuse-moi, Mémé, tu m'as déjà dit le nombre total des habitants, tout à l'heure, mais j'ai oublié.

Brichot sourit avec amitié dans son dos.

— Il n'y a pas d'offense, dit-il paisiblement en jetant un rapide coup d'œil à ses notes.

— 1353 habitants, en tout, fit-il en remontant ses lunettes d'un geste machinal, et 325 familles.

Il s'approcha à son tour de la baie vitrée et regarda dehors.

— À droite, là-bas, c'est le terrain de jeux, non ? dit-il.

— Oui, fit Boris, c'est devant, là-bas, tu vois, tout près de la tour Aubépine, que le corps de Claudine a été retrouvé par Georges Golier. Et

c’est là-bas, derrière la galerie marchande, que l’assassin a disparu. Juste derrière la boucherie.

Il pointa son index.

— Le cimetière, c’est bien au bout, derrière l’église et l’école ?

— Exact, dit Brichot. Cinq cents mètres plus loin.

Corentin gratta machinalement une saleté collée à la vitre.

— Les gars de la Criminelle t’ont repéré, bien sûr ?

— Tu parles, gloussa Brichot. Il y avait toute l’équipe. Carlier, Mathieu, Bergman, Durieux…

— La tête de Carlier, en te voyant ?

— Pâle.

— Tu n’as rien dit sur moi, hein ?

Brichot laissa passer une dizaine de secondes avant de répondre.

— Boris, fit-il, d’un ton changé, ce n’est pas parce que tu es ma flèche qu’il faut te croire tout permis avec moi.

Corentin se retourna, surpris. Brichot se rétracta comme un chat en voyant s’avancer la main qui voulait se poser sur son épaule.

— Mémé… commença Corentin, fatigué.

Brichot se recula un peu plus loin. Blanc de rage, mais très digne. Griffant sa moustache à petits coups d’ongle.

— Ça m’agace, siffla-t-il d’une voix soudain suraiguë, de voir que tu éprouves seulement le besoin de me rappeler qu’il ne faut pas dévoiler cette cache où tu te planques sous un faux nom !

Il haussa les épaules avec nervosité.

— Au fait, tu t’imagines que tu vas garder longtemps le secret ?

Corentin se passa la main sur les yeux.

— Je sais, Mémé, je sais. Je me donne cinq jours au plus, peut-être six ou sept si j’ai de la chance, avant que Carlier et ses inspecteurs découvrent que je me suis installé ici à demeure pendant qu’eux rentrent coucher à la maison tous les soirs, en bons fonctionnaires qu’ils sont tous.

— Merci pour moi ! grinça Brichot en faisant le tour de la table pour se mettre encore un peu plus loin de Corentin.

Tout à coup, sa moustache se tordit en accent circonflexe inversé. Il hoqueta, ses lunettes descendirent jusqu'au bout de son nez.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Mémé ? jeta Corentin, inquiet. Tu as une colique ?

Depuis treize ans qu'ils faisaient équipe ensemble, Corentin connaissait tout de Brichot. Y compris une de ses faiblesses anatomiques insurmontables : dès qu'il était sujet à une contrainte, Aimé Brichot avait aussitôt les boyaux qui se nouaient.

— Ça va comme ça, souffla Brichot en se voûtant. Pas de colique, c'est juré.

Il se plia en deux et attrapa sa cheville gauche à deux mains.

— Ah, je vois, fit Corentin, hilare, les boots…

— Oui, avoua Brichot en se laissant aller dans une bergère Louis XV. Je me suis tordu le pied.

Corentin observa les boots surélevées.

— Les talons de tes boots sont trop hauts, fit-il paternel, je te l'ai dit dès que tu les as achetées. Forcément, tu te tords les chevilles.

Brichot éclata de rire, vaincu.

— D'accord, Boris, mais il faut souffrir pour paraître plus grand.

Sa flèche l'observa avec chaleur.

— Mémé, si je ne t'avais pas, murmura-t-il, il faudrait que je t'invente.

Brichot papillota modestement des paupières derrière ses lunettes fumées. Rouge de plaisir.

En l'observant un peu plus attentivement, Corentin s'aperçut que ses pantalons étaient devenus trop courts avec les boots surélevées. Il faillit le lui dire, mais se retint à temps. Ce genre de réflexion, Brichot ne le lui aurait jamais pardonné.

Corentin alla s'asseoir dans l'autre bergère de la paire d'époque.

— La mère de Claudine, reprit-il, tu n'as pas eu le courage de l'interroger, je m'en doute…

Brichot baissa les yeux :

— Si, avoua-t-il. Ça m'a fait mal, mais le boulot, c'est le boulot.

Corentin soupira :

— Tu as appris quelque chose ?

— Un détail, qui n’est pas dans la pelure que Baba fait faire à la B.C. Ils doivent le connaître, d’ailleurs, j’imagine. Mais vraiment, ça n’est qu’un détail.

— Dis toujours.

Les petits yeux de myope de Brichot clignotèrent :

— Quand Claudine est ressortie de chez elle, peu avant neuf heures, elle a dit à sa mère qu’elle allait chercher un disque chez une amie.

« La mère a voulu savoir qui, Claudine a haussé les épaules en grommelant quelque chose d’inintelligible et elle s’est dépêchée de sortir.

Il soupira :

— Pas l’impression qu’il y ait eu beaucoup d’autorité dans la famille, surtout pas du côté paternel…

Corentin crispa les mâchoires.

— Une amie… Un disque… tu parles. Quand on n’est déjà plus vierge à cet âge-là, ça m’étonnerait qu’on sorte à neuf heures, un soir de brouillard de novembre pour aller chercher un disque chez une autre fille. Il y a autre chose là-dessous. Un garçon…

Il fit la moue.

— Ou alors, reprit-il lentement, elle avait rendez-vous avec son assassin…

Brichot lissa nerveusement sa moustache du plat de la paume.

— Possible, évidemment. Mais alors, pourquoi il l’a tuée ? Ça ne tient pas debout. D’accord, la fille avait sûrement rendez-vous avec quelqu’un. Et quelqu’un du sexe masculin. Un camarade de classe à mon avis. Avec la libéralisation des mœurs actuelle, on est rudement en avance dans les établissements scolaires… Puis, après, elle a rencontré l’assassin. Quelqu’un d’autre. Qui a à voir avec le premier ou pas ? Je n’en sais rien…

Corentin se replia sur lui-même.

— Bon Dieu, fit-il. Ça ne va pas être facile.

Il se leva et alla rêver de nouveau à sa fenêtre.

— 1 353 habitants en tout…

Il martela délicatement la vitre de ses deux poings et se retourna.

— Claudine devait avoir rendez-vous avec un camarade de classe. Et probablement un garçon qui habite aussi la cité. Il faut le trouver

absolument.

— Écoute, Mémé, tu as raison. Quand même, il ne doit pas y avoir des centaines d'adolescents dépucelés dans la cité ! Et puis, si l'hypothèse rendez-vous avec un godelureau de son âge est la bonne, comme c'est la plus vraisemblable, puisque sa mère, de son propre aveu, la laissait assez libre de faire ce qu'elle voulait, il ne doit pas y avoir trente-six solutions. Raisonnons. Il y a un C.E.S. couplé à un lycée. Où veux-tu que Claudine ait connu ce petit camarade que nous lui supposons ? Là-bas, probablement.

— Je te vois venir, soupira Brichot en observant ses boots. Tu vas m'envoyer au C.E.S. faire une enquête sur les garçons qu'on voyait le plus fréquemment avec Claudine.

— Au lycée aussi, rectifia Corentin, logiquement, son « rancart » devrait être plus vieux que Claudine. Les filles se dépucèlent toujours plus vite, de nos jours.

Brichot se leva avec précaution, pour ne pas se retordre les chevilles.

Ça t'avancera à quoi ?

— On ne sait jamais, fit Corentin. Ça peut être toujours utile. Ce gosse sait peut-être des choses. Des confidences entendues, des noms dont il pourrait se souvenir…

Un éclair s'illumina dans ses yeux noirs.

— Mémé, reprit-il entre ses dents, il ne faut jamais négliger le plus petit détail, tu le sais, ou quoi ?

Brichot replia ses papiers et les enfourna dans la poche de son raglan feuille morte, acheté en solde, lui aussi.

— Je suppose que tu veux que j'y aille tout de suite ? fit-il d'un ton hésitant.

Corentin secoua la tête affirmativement.

— Mémé, ça n'est pas tout. Ne m'en veux pas, mais moi, je ne sors que la nuit, c'est dans notre programme, non ?… Il faut aussi que tu fasses autre chose.

Brichot se figea. Parfaite statue de la désolation.

— Tu vas te débrouiller pour avoir les doubles des clés des caves. De toutes les caves.

— Mais il y a 325 appartements ! hurla Brichot. Tu crois que je vais les trouver comme ça, en mettant un cierge à saint Antoine ?

Corentin accentua son sourire, impitoyable.

— Tu vas aller chez le régisseur. Tu te feras passer pour un gars de Carlier, en exhibant la plaque de police et tu demanderas poliment les doubles des clés des caves pour vingt-quatre heures. Enfantin, non…

Brichot se voûta, vaincu…

— On voit que tu n'as jamais fait d'enfants, toi…

Il épousseta machinalement le col de son raglan.

— Et après ?

Corentin se regarda les ongles.

— Après, tu iras acheter autant d'enveloppes grand modèle à la librairie, là, en bas, face à cette tour. Je me fiche de la couleur, mais je veux que les enveloppes soient grandes.

— Tu as des faire-part de mariage à envoyer ? s'enquit Brichot, inquiet.

Le rire de Corentin explosa, à faire vibrer les vitres.

— Mémé, tu me tues. Les enveloppes, c'est pour les prélèvements de sol, dans chaque cave. Cette nuit, tu reviens ici à dix heures et on y va, en prenant soin de noter sur chaque enveloppe le numéro de la cave. Après, tu partiras avec la récolte et tu iras la donner à Jeannot la Science. Je lui ai téléphoné tout à l'heure. Il s'arrachera. Il m'a promis un rapport d'analyse complet dans les quarante-huit heures.

— Tu espères quoi, au juste ? demanda Brichot qui songeait à sa soirée fichue avec résignation.

Corentin le fixa, ahuri.

— Mémé… Ce que j'espère ? Localiser la cave où Claudine a été tuée. Et donc trouver du même coup son assassin.

— Quand je pense que tu as emménagé ici comme quelqu'un qui fait son nid pour longtemps… Et que, grâce à ton génie, tu vas devoir déménager dans trois jours.

— Ne nous porte pas malheur ! s'écria Corentin. On ne sait jamais.

Brichot se releva.

— Allez, je m'en vais au travail.

Il se bloqua dans l'entrée. La sonnerie venait de se déclencher à la porte.

— Planque-toi, souffla Corentin, on doit nous voir ensemble le moins souvent possible.

Brichot fonça dans la cuisine.

Après, ce qu'il entendit fut vague, mais rapide. Il y eut un échange de phrases banales sur le beau temps revenu avec une voix féminine acide et hachée. De toute évidence, Boris Corentin cherchait à se débarrasser de celle qui venait de sonner. La porte se referma après un sonore : « Merci, madame Cachoux. »

— Qui c'est, Mme Cachoux ? fit Brichot en réapparaissant.

— La gardienne de l'immeuble. Une glu. Plus vraie que nature. Elle voulait tout visiter. La curieuse type. Ça l'excitait visiblement de voir comment j'ai arrangé l'ancien appartement de la gosse morte.

Brichot baissa les yeux :

— Tiens, tu as déjà du courrier.

— Eh oui, reconnut Corentin en déchirant l'enveloppe.

Il arrondit les yeux et se gratta la joue.

— Déjà… murmura-t-il. Ça n'a vraiment pas traîné.

Brichot attrapa la lettre que sa flèche lui tendait. Ses yeux s'arrondirent eux aussi.

— Mince, alors, fit-il. Une lettre anonyme.

Sur le feuillet qui tremblait entre son pouce et son index, il y avait ces mots, tracés en capitales au crayon rouge : « Ta femme est une pute et couche avec le Doucher qui est un cochon. Signé : Un cocu comme toi. »

— Pas mal, pour ma première journée ici ! jeta Corentin, hilare, en faisant tourner d'un geste maladroit l'alliance à laquelle il n'arrivait pas à s'habituer à son annulaire gauche.

CHAPITRE X

Les seins de Vonnick se mirent tout à coup à frémir sous les mains de Boris.

— Oui, comme ça. Exactement, murmura-t-elle en renversant sa gorge avec lenteur.

Elle était assise sur lui, et il la pénétrait complètement. La bergère Louis XV grinçait en cadence.

En rentrant, à dix-huit heures, Vonnick avait trouvé Boris assis là, rêvant, face à la fenêtre donnant sur les autres tours illuminées dans la nuit déjà tombante. Elle avait déposé un rapide baiser sur son front puis elle était allée tirer les rideaux.

— On nage, avait-il avoué avec une moue lasse. Mémé a trouvé un dénommé Serge Blanchot qui avoue avoir passé un délicieux moment avec elle peu avant sa mort. C'est tout.

— Oublie tout ça, avait-elle jeté en riant. Ta petite femme est rentrée.

Elle avait disparu dans son dos.

— Tu veux quoi, à dîner ? avait-elle demandé en s'éloignant vers la cuisine.

Il avait balayé l'air de la main d'un geste négligent.

— Tout est préparé, ne t'occupe de rien.

La voix chaude et cristalline de Vonnick avait fusé, admirative, sur le seuil de la cuisine.

— Il ne ment pas ! Le couvert est même mis. Le mari en or !

Après, il y avait eu le claquement de ses talons vers la salle de bains.

Puis, deux minutes plus tard, c'est le parfum qui avait fait comprendre à Boris que Vonnick était revenue.

Il avait senti son souffle dans sa nuque.

— L*'Heure bleue,* de Guerlain, avait-il murmuré.

— Rien que *l'Heure bleue*… avait-elle répliqué contre son oreille.

La voix était différente, et Boris n'avait pas eu le temps de se demander ce qu'elle voulait dire au juste. Vonnick avait fait le tour du fauteuil.

Nue. Ronde et douce, avec le merveilleux réseau de ses taches de rousseur sur tout le corps. Son étonnante toison couleur de feu s'était offerte tandis qu'elle avait avancé tout contre lui.

Maintenant, les cuisses passées au-dessus des accoudoirs de la bergère, mollets et chevilles pendant de l'autre côté, elle jouait doucement des reins, empalée sur Boris. Et chaque fois, son ventre se creusait, ses seins se gonflaient.

Il happa sa bouche sans lâcher ses seins. Elle se cambra encore un peu plus et enveloppa ses épaules, griffant sa nuque à petits coups d'ongle savants.

— Ta femme te plaît ? murmura-t-elle en cherchant sa langue avec la sienne.

Il rit.

— Ça dépend…

La caresse impérieuse des ongles s'accentua sur sa nuque.

— De détails comme ça ?

Avant de répondre, il la souleva, plusieurs fois, à grands coups de reins. Elle se laissa faire comme une barque en pleine tempête. Dents Serrées, yeux mi-clos. Une barque heureuse.

— Tu ne m'auras pas si vite, murmura-t-elle en plongeant le nez dans son cou. C'est moi qui vais t'avoir en premier.

Elle logea ses incisives dans la chair de son cou, juste sous l'oreille.

Il eut l'impression qu'une douce pile électrique venait de se brancher sur lui.

Il lutta pour ne pas s'avouer vaincu. Vonnick était une vraie sangsue. Ne lui laissant aucun répit. Dans ces circonstances, autrefois, à vingt ans, il récitait n'importe quoi… le « Je vous salue, Marie », le début du dernier « polar » de Georges Simenon, ce qu'il lui restait de ses études, de la liste des verbes irréguliers…

Il essaya. Ça ne marchait plus ! Trop éculée, comme méthode. Vonnick allait l'avoir. Sans qu'il ait eu le temps, lui, de lui donner du plaisir. À moins qu'elle soit beaucoup plus machiavélique qu'il ne pensait. Et si elle l'avait déjà pris, sans manifester ?… Il avait assez d'expérience des femmes pour savoir combien elles sont capables de mensonges, dans ces cas-là. Et dans les deux sens. Aussi bien faire semblant que camoufler…

Il essaya une méthode nouvelle qui lui venait à l'esprit, comme ça, à l'inspiration.

Ses mains abandonnèrent soudain la poitrine tendue de Vonnick. Il s'étira, l'air préoccupé par des « pensers nouveaux », comme disait Joachim du Bellay à propos d'autre chose.

— Ho, fit-il soudain, tu es contente de ta journée ?

Elle ralentit son martelage, surprise.

— Tu veux dire quoi, au juste ? interrogea-t-elle avec un visage gagné par le soupçon.

Il lui pressa le bout du nez.

— Rien de méchant… Mais on t'a vue.

Elle stoppa complètement. Il soupira, soulagé.

— Qui m'a vue ? Et vue faire quoi ?

Boris sentait que sa résistance revenait, s'enhardit :

— Le boucher, tu connais, oui ou non ?

Les sourcils roux de Vonnick formèrent un accent circonflexe rouge comme une moustache de soleil couchant un soir d'équinoxe sur l'île de Sein, au large de la pointe du Raz.

— Le boucher, je le… commença-t-elle à tout hasard.

L'étonnement, chez Boris Corentin, devant la crudité du verbe entre les lèvres de la fille de dix-neuf ans, le rendit tout à fait maître de lui.

— C’est bien ce que je te disais, reprit-il jouant la comédie de la contrariété blessée.

Elle arrondit la bouche :

— Hé ! fit-elle en se secouant, qu’est-ce que tu racontes. J’ai passé toute la journée à chercher du boulot et, toi, tu me sors une scène de jalousie réchauffée comme une soupe à la grimace !

Il se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire :

— Tu n’es pas myope, par hasard, fit-il de l’air le plus sérieux du monde.

Elle se lécha les lèvres, flairant une vacherie sans trop pouvoir deviner laquelle.

— Traduis, fit-elle.

— En breton ?

Elle haussa les épaules, ce qui eut pour effet de faire gigoter ses seins entre les mains de Boris.

— Idiot, on ne l’enseigne plus à l’école, tu le sais bien ; qu’est-ce que tu veux dire ? Sois sérieux, réponds.

Il éclata de rire.

— Tu es merveilleuse. Regarde-nous. Comment veux-tu que je sois sérieux ?

Elle avança les incisives vers son menton et mordit sans pitié.

— Fais un effort, grinça-t-elle en reculant la nuque.

Pour toute réponse, il brandit l’index vers le mur.

— Quoi ? fit Vonnick en virant à 45 degrés sur son tour de reins.

— À gauche de la carte de la cité HLM, expliqua Boris, tu lis, ou tu es myope.

Elle lut, bouche pendante, un peu décoiffée. Belle à damner… même Paul VI !

— Ben, dame !… dit-elle simplement, reprise par une expression de surprise typiquement nantaise héritée de sa grand-mère maternelle.

— Ben, dame, oui… fit Boris avec un sérieux imperturbable.

Les fesses de Vonnick s’agitèrent contre ses cuisses.

— Tu sais, dit-elle, les sourcils froncés, il ne faut pas croire le qu’en-dira-t-on, je ne suis pas adultère !

Il fit mine de lever la main pour la gifler. Elle se colla contre lui, seins contre poitrine, gorge contre gorge, bouche contre oreille.

— Te faire cocu, toi, Boris, roucoula-t-elle, deux jours après la noce, tu n'y songes pas ?

Il la souleva d'un brusque coup de reins. Elle gémit.

— Comme ça, balbutia-t-elle. Exactement comme ça… Pas trop vite…

Il cligna légèrement des paupières. Ses mains musclées se firent douces autour de ses seins.

— Je suis jalouse, cria-t-elle dans un souffle, tu peux comprendre ça ? Jalouse à crever de toutes les filles que tu as eues avant moi.

Sous la violence subite de ses coups de reins, elle tressautait de toute sa chair. Il dut l'enlacer pour quelle ne parte pas à la renverse.

Tout à coup, elle se bloqua, reins tendus.

— Tu veux quoi ? fit-elle d'une voix hachée. Dis… ce que tu veux…

Il sourit, surpris :

— Mais… commença-t-il.

Elle le fit taire d'un baiser et, soudain, elle débita dans son oreille une multitude d'offrandes. Douces, tendres, précises. Plus elle parlait, à voix basse, plus il se faisait impérieux en elle.

— Tais-toi, balbutia-t-il, tu ne sais pas de quoi tu parles.

Elle voulut répondre. Le débit de sa phrase lui resta dans la gorge avant même qu'elle ait commencé à la prononcer.

Elle hurla. Cabrée. La colonne vertébrale frénétiquement remuée de spasmes saccadés qui la jetaient de droite à gauche dans un roulis de tempête incontrôlable.

Quand elle s'apaisa, longtemps après, elle se recroquevilla sur lui, voûtée, tremblante, comme saisie d'un accès de fièvre. Elle finit par relever son petit visage aux yeux déjà cernés sous les paupières pesantes de fatigue.

— Et toi ? fit-elle, bouleversée, en tournant lentement autour de lui comme autour d'une pièce. Tu n'as rien eu !

Il sourit :

— Non, avoua-t-il.

Elle parut se désunir, saisie d'une franche désolation.

— Dis, reprit-elle après avoir réfléchi, si tu voulais que je…

Il frissonna en l'entendant. Elle sourit, triomphalement :

— Je savais bien !… Tu vas voir…

En même temps, elle s'accota à deux mains aux accoudoirs de la bergère pour se soulever. Une fois debout, elle se pencha pour lui baiser les lèvres et glissa à genoux contre lui.

— Mon grand mari, murmura-t-elle, je sais être à la hauteur, quand je veux.

Elle plongea. D'elles-mêmes, ses mains à lui allèrent se plaquer contre la douce nuque aux petits cheveux roux frisés qui se cabrait sur lui avec une lente frénésie.

*

* *

Lovée au milieu des draps, Vonnick tendit à Boris un visage blanc de lassitude et de bonheur. Ses yeux verts luisaient d'un feu contenu. Elle gonfla ses lèvres pour attraper les siennes quand il se pencha pour l'embrasser.

— Tu sais, murmura-t-elle après, je ne demande pas forcément le mariage, n'aie pas peur.

Il se détourna.

Elle insista en se dressant sur les coudes et le drap glissa sur sa poitrine offerte :

— Garde-moi un peu, reprit-elle. Laisse-moi ma chance. Tu vas voir, je vais apprendre peu à peu à te donner envie de moi.

Il la contempla, troublé.

— Mais, j'ai envie de toi, non ?… fit-il brusquement.

Elle sourit, yeux mi-clos.

— Tu ne comprends pas. Je veux dire : envie de moi en priorité, avant les autres… Parce que les autres existent, je le sais. Mais je les aurai, tu verras. Je te le demande, laisse-moi un peu de temps. Juste le temps de découvrir tes points faibles.

Il détourna les yeux.

— Tu vois, s’exclama-t-elle triomphante, tu sais très bien ce que je veux dire. Mais tu n’oses pas me le dire.

Il se recula un peu plus.

— Vonnick, tais-toi, fit-il, presque durement. Il est bientôt onze heures. Il faut que je sorte, j’ai du travail.

Elle se passa la main sur les yeux :

— Excuse-moi, reprit-elle d’une voix qui se contrôlait, je suis en train de jouer les épouses dévoreuses.

Elle émit un petit rire triste.

— Et je ne suis ta femme que par comédie… va, fais ce que tu as à faire. J’attendrai.

Ses sourcils se froncèrent.

— Fais attention. C’est la cité des dingues, ici, je le sens. Et, en plus, le brouillard est revenu.

— Ne t’inquiète pas pour moi, dit-il doucement en caressant son front de chevreau roux.

Elle lui adressa un regard voilé et, repoussant avec une lenteur fébrile le drap qui la recouvrait, se découvrit complètement.

— Tout ça, fit-elle, ça t’appartient.

Une sorte de frémissement agita sa gorge :

— Si tu pouvais comprendre à quel point ! balbutia-t-elle.

Il la recouvrit avec tendresse et l’obligea à éteindre avant de sortir.

CHAPITRE XI

Dehors, la poix glaciale du brouillard revenu colla instantanément à toutes les fibres de Boris Corentin. Il frissonna, cherchant à voir plus loin les faibles halos à peine diffus des réverbères cernant l'entrée de la tour.

Surpris. Il se sentait perdre le sens de l'orientation. Luttant pour reprendre le dessus, il se remémora le plan affiché chez lui, là-haut. Le nord lui revint. Ça y était. Il devait aller par là, le long du trottoir de ciment peint en blanc.

Il parcourut une dizaine de mètres. Au jugé. Le silence était ahurissant. Dans le brouillard, les bruits s'étouffent très vite. Même une moto au pot d'échappement trafiqué ne fait qu'un bruit de solex à cinquante mètres.

Soudain, Boris Corentin se trouva là où il avait rendez-vous, le long de la boulangerie.

Rendez-vous avec Brichot.

Une ombre sortit du brouillard, familière : maigre, un peu voûtée, juchée sur la dernière passion de Mémé : les boots cow-boy à talons hauts.

— Tu as failli me faire attendre, jeta Brichot, royal.

Corentin profita du brouillard pour se passer d'une moue d'excuse.

— Tu as le nécessaire ? fit-il très vite.

Brichot sortit deux boîtes grand format d'un sac en plastique. Puis il extirpa un lot de clés de la poche de son veston.

Tendu, l'air buté sous un inénarrable chapeau de feutre tyrolien, il avait l'air d'un conspirateur en train de préparer le dynamitage des silos de la force de frappe française.

— Jeannette n'a pas trop tiqué ? fit précipitamment Corentin en attrapant au vol son « matériel ».

— Et ta femme ? répliqua Brichot du tac au tac.

Corentin préféra écraser.

— Elle va très bien, merci et toi ? fit-il distraitement.

Brichot agita des bras d'épouvantail.

— Pile ou face, ou tu me laisses décider ? dit-il avec une lueur mystérieuse dans l'iris.

— Décider quoi ? dit Corentin, l'œil rond.

Son équipier haussa les épaules.

— Il y a quatre tours. Deux pour chacun. Tu prends lesquelles.

— Choisis, fit Corentin, généreux.

Brichot balaya l'air derrière lui d'un grand mouvement de manche.

— À moi, Coquelicot et Dahlia, dit-il. À toi, Aubépine et Myosotis, ça te va ?

— *As you like, my dear,* lâcha Corentin, fataliste. J'ai les bonnes clés, au moins ?

— Boris, grinça Brichot dans le brouillard, essaye une fois de décider de me faire confiance.

Il se replia dans le noir, vexé. Pour réapparaître aussitôt, plus fantomatique que jamais :

— On se retrouve tout à l'heure ? Ou on joue solo jusqu'au bout ?

— On joue solo, décréta Corentin. Tchao. Au-dessus d'eux, le réverbère au sodium n'éclaira plus qu'un rond triste de poussière humide collée au béton de la voie privée des HLM.

*

**

Boris n’avait pas quitté Brichot depuis trois minutes quand il flaira ce qui n’a d’odeur que pour la race des chasseurs d’hommes. Une présence, quelque part. Pas loin. Et hostile.

Il vira doucement sur lui-même.

La chance était avec lui. Dans le défaut d’une de ces vagues molles de gouttelettes en suspension que le brouillard dispense sur tout ce qu’il enveloppe, il aperçut une ombre.

Maigre, avec cette indéfinissable posture qui veut dire : « Je suis aux aguets. »

L’ombre, estima-t-il aussitôt au jugé, se trouvait dans le « territoire » de chasse de Brichot.

— Jeannette ne me pardonnera jamais de l’avoir laissé choisir ce coin-là, murmura-t-il pour lui-même.

Il fonça dans la « semoule ».

Arrivé au coin de la tour Aubépine, il sourit : le brouillard se diluait. Il y voyait à dix mètres. Où était Mémé ? À droite, en train d’entrer dans la tour Aubépine, ou à gauche, en train de progresser vers la tour Dahlia ?

Une ombre maigre et un rien voûtée apparut dans les flocons cotonneux du brouillard, juste à ras du mur de la boucherie, côté tour Dahlia.

— Mémé ! cria Boris à voix basse.

Aussitôt après, il s’insulta : l’ombre avait sauté sur elle-même comme si la foudre l’avait touchée.

Il fonça.

Un mur. Rien de plus. Et devant, sur la droite, le halo de l’entrée de la tour Dahlia.

Il se mordit les lèvres.

— Bon Dieu ! jura-t-il. Il y a quelqu’un par là.

Il se bloqua contre le mur, haletant en silence. Aux aguets. Il en était sûr, l’endroit où il se trouvait était un lieu « chargé », comme on dit que les pylônes d’électricité sont chargés de tension à 100 000 volts. Comme les baguettes de coudrier des sourciers qui « clament » en silence que la « source » recherchée est là, tout près.

Le souffle balancé du brouillard voila toutes les lumières autour de lui en quelques secondes. Il souffla. Ses narines étaient imbibées de gouttelettes, l'eau coulait aux commissures de ses lèvres. Il porta la main à ses cheveux. Trempés comme s'il était passé sous une douche.

— Je suis idiot, se dit-il, il y a du brouillard, et alors ?…

En même temps, un indéfinissable malaise l'envahissait.

— Le salaud est là, j'en suis sûr, reprit-il à mi-voix.

Il se sentait mal. Un mélange de vague peur venue de l'enfance, des lectures de contes de fées maléfiques, des récits mystiques des sortilèges bizarres et implacables des mauvais enchanteurs de la forêt de Brocéliande. Avec, sur tout ça, une exaspération d'adulte à qui on ne la fait pas. Mais qui, quand même, se demande si…

Le brouillard tourna encore une fois, libérant les lumières de l'entrée de la tour Dahlia.

Il rit. Tout était net, propre, sans problème. À trente-cinq ans, avoir peur de la nuit ! Nom de Dieu, ça n'allait pas…

Il revint sur ses pas, le long du mur de la boucherie...

Si Brichot savait ce qu'il venait d'éprouver…

Il palpa vivement les poches de son loden. Et il rit intérieurement. C'était lui, quand même, qui avait eu l'idée d'aller faire des prélèvements dans les caves… Pendant qu'il remuait là, contre un mur de béton, des imaginations de terreur métaphysico-enfantines, Aimé, lui, époux de Jeannette Brichot et père des jumelles Rose et Colette Brichot, faisait son boulot de flicard avec conscience et honnêteté, sans s'attacher aux battements de son cœur. Ce qu'il serait toujours temps de faire, le soir à la veillée dans la fermette du Berry où il prendrait sa retraite un jour, avec ses gendres, les maris respectifs de Rose et de Colette. Deux sacrés flics sans aucun doute, entre parenthèses.

Corentin se passa nerveusement la main sur le front.

— Ça suffit comme ça, grinça-t-il pour lui-même. Aux prélèvements. Et en vitesse.

Une seconde plus tard, il se bloqua. Son instinct de chasseur d'homme l'alertait, à nouveau !.

Il y avait quelqu'un tout près.

Vraiment tout près.

Il se replia sur lui-même, prêt à bondir.

*

**

Tout ce dont se souvint Boris Corentin après, ce fut, d'abord, la curieuse hauteur de la ceinture de son assaillant par rapport à son buste.

Ensuite, il eut l'impression, incroyablement étrange, qu'un lapin se transformait devant lui en carnassier à l'assaut.

La dernière chose qu'il vit avant de recevoir un coup de matraque fulgurant sur la tempe gauche, fut une rangée de dents blanches découvertes sur un ricanement de terreur.

*

**

Vonnick étudia avec circonspection le long corps nu et musclé qui gisait, abandonné dans les draps roses du lit Louis XV.

— Mon Dieu, murmura-t-elle avec anxiété, pourvu qu'il n'ait rien de grave…

Elle se redressa dans un sursaut :

— J'ai tout ce qu'il faut, s'écria-t-elle. Des compresses. Du somnifère. Laissez-moi m'occuper de lui.

Aimé Brichot laissa dégouliner le gant de toilette avec lequel il bassinait la nuque d'un être abandonné et fragile qui s'appelait Boris Corentin.

Et pour lequel il aurait tordu le cou à cinquante tueurs de la CIA, à supposer que la CIA décide un jour que Boris Corentin était devenu un élément gênant pour la haute politique de la Maison-Blanche.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. C'est du solide, Boris.

Comme pour lui donner raison, une main ferme se bloqua autour de son poignet gauche. La voix de sa flèche s'éleva, précise et nette :

— Rends-moi service, Mémé, ressors avec moi pour prospecter mes caves.

Brichot se cabra.

— Pas question. Tu restes là, j'y vais seul.

Corentin se souleva sur les coudes. La tête lui tournait encore. Il soupira.

— Tu as peut-être raison. Mais ça m'ennuie de te laisser tout le boulot.

Brichot sourit dans sa moustache.

— Donnant donnant, fit-il avec gaieté. À charge de revanche. Où sont tes enveloppes ?

Vonnick s'avança.

— Je les ai mises là-bas, sur le bureau.

À peine Brichot sorti, elle se laissa aller contre le lit.

— Je vais te préparer une bonne camomille, décréta-t-elle.

Il l'observa, bouche bée.

— Une camomille ? Il y a bien quinze ans que je n'en ai pas bu…

Elle se redressa d'un coup de reins en souplesse.

— Il n'est jamais trop tard pour renouer avec les bonnes habitudes, articula-t-elle avec componction.

Il secoua la tête, fataliste.

— C'était donc ça, le somnifère dont tu parlais tout à l'heure. Pouah !

Elle se figea :

— Tu m'entendais ? fit-elle vexée.

Il sourit :

— Comment ne pas t'entendre, ma chérie ?

Elle haussa les épaules sans répondre.

Quand elle revint, dix minutes plus tard, Boris sursauta : sur le plateau qu'elle portait à deux bras, il y avait un pot à eau fumant énorme et un bol de petit déjeuner.

— Hé, protesta-t-il en la voyant remplir le bol à ras bord, je ne vais jamais boire tout ça !

Elle lui souleva la nuque d'autorité en approchant le bol de ses lèvres.

— Tu vas tout boire, décréta-t-elle d'un ton sans réplique. Et, si tu protestes, tu boiras un deuxième bol.

Il obéit docilement.

— Parfait, conclut-elle en reposant le bol vide sur la table de nuit. Maintenant, dodo.

Il sourit.

— À tes ordres…

— J'espère bien, fit-elle en le bordant.

Il tiqua :

— Et toi ? Tu ne viens pas dormir avec moi ?

Elle hésita :

— Je vais te gêner…

Il tendit les bras.

— Viens, j'ai besoin, d'un oreiller plein de taches de rousseur.

À peine Vonnick eut-elle éteint la lampe de chevet qu'il s'endormit, la tête contre son sein. Elle rêva longtemps dans le noir, dégageant une à une avec l'index les boucles brunes qui s'étaient collées à son front.

*

**

À deux mètres d'eux, Raymond Maréchal referma le dossier de ses fantasmes, où il s'était plongé comme dans un refuge aussitôt remonté chez lui.

Il s'accouda à son bureau. Essayant de se calmer. Encore une fois, il l'avait échappé belle…

Heureusement qu'il ne se risquait plus dehors sans sa matraque…

Mais une sourde angoisse lui pressait le cœur en tenaille. Car il avait, bien sûr, reconnu le rôdeur trop curieux, tout à l'heure. Son voisin de palier. Contrôleur de nuit à la SNCF, assurait Mme Cachoux, la gardienne de la tour. Étrange contrôleur occupé à se promener dans le brouillard de la cité pendant ses heures de service…

Qu'est-ce que ça pouvait signifier d'autre que ce « détail » précis dont l'évidence tordait le ventre de Raymond Maréchal : le nouveau locataire de l'appartement de Claudine ne pouvait être qu'un policier.

Raymond Maréchal pressa sa poitrine à deux mains. Il avait l'impression que son cœur allait se rompre : pourquoi était-ce justement là, tout à côté de chez lui, que ce policier était venu s'installer ? Avait-il déjà des indices ? Et alors, lesquels ?

Il souffla. Et se bloqua net aussitôt après, un vague sourire revenu sur ses lèvres. Mais non, était-il bête ! Puisque les parents de Claudine avaient quitté la cité, l'appartement était devenu libre. Et c'était tout.

— Je deviens dingue, grommela-t-il, en faisant craquer ses jointures. Il n'y a vraiment aucune raison pour que cet homme ne soit pas réellement contrôleur à la SNCF. Il se promenait, et voilà tout…

Aussitôt après, la silhouette de Brichot lui apparut, réveillant son angoisse comme un coup de poignard. C'est vrai. Il oubliait l'autre… Le chauve, qui venait souvent chez le nouveau voisin. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Rien ne collait plus.

Mais si ! Cette fois, ça devenait vraiment grave. Il fallait aviser sérieusement.

Et si l'intimidation marchait ?…

Il reprit une feuille de papier, sortit une paire de ciseaux et attrapa un journal…

CHAPITRE XII

Le vieux front ridé de Georges Golier se plissa encore un peu plus. Le linotypiste se pencha sur Boris Corentin :

— Il ne t'a pas loupé, fit-il gravement.

Il contempla la feuille de papier glissée sous la porte la nuit même, et trouvée par Vonnick à son départ, ce matin :

Une menace anonyme. « Écrite » avec des lettres découpées dans un journal et collées :

« La prochaine fois, sale flic, tu ne te réveilleras pas. »

En même temps, il tâtait d'un index hésitant la bosse sur la nuque.

— Tu as été KO combien de temps ?

Corentin grimaça.

— Cinq bonnes minutés… Heureusement que Mémé était par là.

Il soupira :

— Il n'a pas eu le temps de voir qui a fait le coup. Mais, par chance, il revenait sur son chemin.

Il rit, en se massant la nuque :

— Il avait oublié ses enveloppes.

— Quelles enveloppes ? fit Golier, soucieux.

Visiblement, il se demandait si Corentin, le lendemain de son « accident » avait bien retrouvé ses esprits.

— T'occupe ! fit Corentin. Je t'expliquerai un jour…

Il prit le poignet du vieux lino.

— Dis donc, toi qui habites la même tour que moi, maintenant, tu n'as vraiment pas d'idée sur le bonhomme ? Après tout, ça doit être le même que celui que tu as vu…

Golier secoua la tête.

— Je te jure que non, Boris. Moi non plus je ne sais rien. C'était par temps de brouillard, comme pour toi.

— Tu veux un verre ? s'enquit Corentin.

Golier sourit :

— Hé, tu veux me saouler avant le boulot ? Non, je ne prends rien. Je boirai toujours de trop, à *France-Soir*. D'ailleurs, il faut que j'y aille. Il est sept heures. Je prends mon service à huit. Il est temps.

*

**

Resté seul, Corentin s'abîma dans des pensées moroses. Tout tournait mal. Et l'assassin l'avait repéré… Alors que lui, Corentin, n'avait toujours pas la moindre idée sur son identité. Une vague silhouette entrevue dans le brouillard et rien de plus. Décidément, il se mettait à plaindre ses collègues de la Brigade criminelle. Tout à l'heure, en descendant acheter le journal, il avait croisé de loin Carlier, le chef de l'équipe « d'en face ». Ils s'étaient reconnus tous les deux, bien sûr. Ça faisait dix ans qu'ils se voyaient quai des Orfèvres ou dans les bistrots d'alentour, comme aux Deux Marches, rue Gît-le-Cœur, chez Victor et Dolorès. Mais Carlier, beau joueur, n'avait pas tiqué. Pas manifesté le moins du monde, pas trahi l'anonymat de celui qu'on lui collait dans les pattes. Chapeau.

Corentin se leva encore une fois pour aller à la fenêtre. Dehors, le brouillard se dissipait. La nuit tombait. En bas, les centres commerciaux brillaient de tous leurs feux. Puis il y avait les trois autres tours, où les

lumières s'allumaient peu à peu. Bientôt, Vonnick allait rentrer, continuant à jouer le jeu de l'épouse dont le mari, hélas, travaille la nuit.

Dans sa tour à lui, c'était le remue-ménage classique des fins de journées. Une partie au flot de femmes, d'hommes, d'adolescents et d'enfants qui défilaient en bas, dans la grande allée centrale, bifurquaient vers la tour Myosotis. Les trains de banlieue venaient de déverser les employés partis tôt ce matin se disperser à travers les bureaux de la capitale. Il y avait aussi tous les ouvriers, les agents de maîtrise, les secrétaires du voisinage. Ceux et celles des usines et des entreprises de la région. Puis les scolaires de tout âge. Les petits, courant, cartable au dos, les grands, avec leurs bécanes, leurs sobars ou leurs spades. Rare, les spades. Le muscle se perd, chez les jeunes aussi.

Il s'immobilisa, amusé. Devant sa tour, un remue-ménage de vélomoteurs de 125 cc venait de se déclencher. Un ballet de deux-roues pétaradant. Les « mecs » frimaient devant les filles. Et les filles remplissaient leur rôle : elles « allumaient »… Éternelle manigance entre les sexes. Dès la puberté.

Il porta la main à sa nuque. Il avait toujours mal. Il se sentit subitement plus vieux de quelques années : Claudine, et avant elle, Sophie et Marie-José, toujours introuvables, elles, avaient peut-être joué là, le soir, comme ça…

Pour Claudine, c'était sûr. La « pelure » du rapport de Carlier, apporté tout à l'heure par Brichot, ne laissait aucun doute là-dessus. Brichot avait fini par retrouver le dernier flirt de Claudine, Serge Blanchot. Un gosse déluré. Pas méchant. Et qui avait tout raconté sur ses derniers instants avec Claudine.

Puis il avait parlé d'un disque, *I can do it,* des Rubettes. Il avait même précisé que ses initiales étaient inscrites sur le disque : S et B… Ça pourrait toujours servir si on retrouvait le disque. Mais, pour l'instant, ça n'avançait pas à grand-chose. Sauf à savoir qu'au moins Claudine n'avait pas menti sur un point à sa mère en ressortant après le dîner : elle allait bien chercher un disque.

Mais quand Serge l'avait quittée, elle était repartie seule. Et l'air normal…

*

**

Boris Corentin alla vers la cuisine. Pour accomplir un geste rarissime chez lui : il se servit un grand verre de vin rouge qu'il vida d'un seul trait.

La douce brûlure du Beaujolais un peu trop chaptalisé, comme toujours, lui fit du bien. Il avait envie de boire. Une espèce de malaise général. Pas tellement à cause de son coup sur la nuque. Ça, c'étaient les hasards de la profession… Plus grave était l'atmosphère. Et là, il n'aimait pas. Une espèce de sixième sens sournois et secret qui lui criait, lancinant comme la douleur de sa bosse : « Il y a un truc pourri quelque part. »

Bref, ça sentait mauvais. Le brouillard total, comme à l'extérieur, tout à l'heure, en cette fin de novembre où le soleil des gelées se battait avec des restes de concentration floconneuse d'humidité. Un restant du climat des forêts sauvages d'antan, sur l'Ile-de-France d'avant la Gaule. Pas très loin, à Orly, la pire époque de l'année, celle où l'on n'est jamais sûr, dans les tours de contrôle, de pouvoir mener à bien l'atterrissage des longs courriers haletant là-haut dans la brouillasse qui adhère aux hublots et fait paniquer les commandants de bord.

L'atmosphère de la banlieue, au seuil de l'hiver…

Et ici, dans la cité de la Vallée-aux-Renards, trois filles avaient été tuées.

Et une seule retrouvée.

Étranglée. Et nue dans un sac, avec des frous-frous. Comme seuls sont capables d'imaginer, et de réaliser, des dingues sexuels au dernier degré.

Parce que Boris Corentin en était sûr, maintenant. Et c'était ça qui le taraudait. Dans la cité qu'il dominait du haut de son onzième étage, il y avait quelque part un de ces maniaques rendus super astucieux par leur vice. Et c'est celui qui avait été surpris par le vieux linotypiste au moment où il transportait le corps de Claudine dans sa cache. C'est lui aussi qui l'avait assommé.

Corentin se rappela soudain un film vu par hasard, il y avait longtemps. Ça s'appelait : *Un roi sans divertissement,* et c'était tiré d'un roman de Jean Giono qui portait le même titre.

L'histoire, quasiment semblable, sauf que ça ne se passait pas dans une mais dans un village d'Auvergne, au siècle passé. À la veille de l'hiver.

Comme en ce moment. Et dans le brouillard glacé qui exacerbe la folie des gens.

Aujourd'hui, comme dans le roman de Giono, des gosses disparaissaient. Happées, les soirs de brouillard, par un homme devenu loup. Pourquoi ? L'ennui, disait Giono. L'ennui des villages mornes de la haute Lozère où, quand l'hiver s'annonce, il n'y a plus rien à faire que d'attendre le retour du printemps. De ses premières fleurs. De son explosion de lumière qui vient chasser les miasmes atroces de l'ennui. De la désespérance monotone des jours…

— C'est ça, murmura Corentin entre ses dents. Exactement ça. Ici, il y a quelqu'un qui s'ennuie. La routine. Métro-boulot-dodo. Là-bas, ou tout près, un roi sans divertissement. Un homme qui a envie de jouer. Et qui, comme les gosses quand il joue, est capable d'arracher les ailes des mouches pour se rendre compte qu'elles souffrent et quelles vont mourir.

Il se resservit un demi-verre de vin. Bloqué. Oubliant sa nuque qui lui faisait toujours mal. L'oreille à l'écoute du bruit de la tour.

Les bouches d'aération transpiraient à nouveau des dizaines d'odeurs de repas.

Les colonnes montantes vomissaient leurs ragoûts, leurs blanquettes en mitonnage, leurs soupes sifflantes de cocotte-seconde. Trois étages, sept étages, dix étages plus bas. Et lui, au onzième étage, profitait largement de tout. Il hocha la tête. La tour avait vingt-trois étages. Il pensait au vingt-troisième locataire, le plus gâté, et au « cocktail » dont il devait profiter chaque soir.

De plus, il y avait les bruits. L'impression que chaque porte claquant dans la tour répercutait se résonance jusqu'à lui, via les conduits d'aération.

Il repartit vers la salle de bains, pour chercher de l'aspirine.

Là, c'étaient les raclements de gorge des grands fumeurs, les gargouillis de bidet des épouses qui s'étaient juré d'essayer encore une fois pour sait-on jamais, réveiller ce soir l'ardeur du mari fatigué.

En bas, le pot d'échappement trafiqué d'une bécane pétarada. À l'étage au-dessus, un marmot se mit à brailler après son biberon du soir.

Corentin regarda sa montre. À peine dix-neuf heures.

Qu'est-ce qui allait se passer cette nuit ? Et qu'est-ce qu'il pourrait faire d'utile, lui, le flic de la Mondaine venu jouer les vedettes sur le dos de ceux

de la criminelle ?

Il porta encore une fois la main à sa nuque. La nuit d'avant, un inconnu l'avait attaqué par-derrière. Qui ? Pourquoi ? Était-ce un avertissement du « roi sans divertissement » de la cité ? Un coup pour rien de la part d'un quelconque loulou de banlieue ? Mais alors, on l'aurait fouillé. Ne serait-ce que pour lui prendre son argent. Alors que… rien. L'attaquant avait frappé, puis il s'était noyé dans le brouillard. Et c'était tout.

À part le message anonyme qui ne voulait rien dire : n'importe qui pouvait l'avoir écrit. Le fou.

Un « loulou ». Une gardienne « corbeau »… Impossible de le savoir avec certitude.

*

**

Vonnick s'en voulait. Dans la queue qui s'allongeait dans la pharmacie de la cité, elle pensait à Boris.

En somme, qu'est-ce qu'elle voulait ? Trouver du travail à Paris, comme elle l'avait annoncé à Boris le soir de son arrivée en squatter ? Oui, bien sûr, elle cherchait du travail. Et elle en trouverait, elle le savait. Aujourd'hui encore, elle avait compris. Ses diplômes, ils s'en moquaient bien, les chefs de bureau quelle avait vus. Ses jambes, et le reste, surtout le reste, les préoccupait beaucoup plus.

En fait, elle se haïssait. Venue chez Boris seulement en amie qui cherche de l'aide, elle s'était transformée en chercheuse de mari.

Et d'un mari nommé Boris Corentin, évidemment.

Un rêve fichu d'avance, elle le savait. On ne s'attaque pas à la race des célibataires-nés. Il faut être folle. Mais peut-être l'était-elle…

Elle s'avança, reprenant contact avec la réalité. Devant elle, un long échalas aux tempes dégarnies l'observait avec une attention contractée qui ne lui plut pas. Et tout de suite.

Le yeux étaient à la fois mous et brûlants. Avec un détail qui ne s'oublie pas du côté de l'œil gauche : la paupière, de ce côté-là, était lourde, un peu

tombante, comme s'il y avait dans ses muscles releveurs un défaut d'innervation.

Ça n'avait rien à voir avec ce détail anatomique, mais Vonnick sentait monter en elle une vague répulsion gênée à l'égard du pharmacien.

Il y eut une petite bousculade à sa hauteur. Elle se fit prendre sa place.

— Chewing-gum Fluocaril ! claironna une voix acide dans son dos.

Les yeux du pharmacien se firent subitement encore plus mous et électriques. Vonnick comprit que, tout à l'heure, ce n'était pas elle qu'il examinait avec gourmandise de derrière son comptoir, mais l'adolescente blonde et gracile qui-venait de lui faucher son tour avec un culot inimitable.

— Merci, m'sieur Mattard ! brailla la voix de crécelle de l'adolescente.

Elle vira sur ses sabots et le jean collant s'en alla, secoué de frémissements de muscles fessiers.

Vonnick leva les yeux sur le pharmacien.

Il y avait comme une coulée de voile vitreux devant ses prunelles.

« Et moi qui pensais qu'il me reluquait ! songea-t-elle. Et puis quoi ? Il est ignoble… »

M. Mattard se pencha vers elle, professionnel :

— Madame, ce sera quoi ? fit-il.

Elle sursauta :

— De la crème à raser, dit-elle précipitamment. Attention, de la crème pour blaireau.

— Laquelle ? interrogea le pharmacien, placide.

Elle sourit.

— Pas la plus chère… mais pas la moins chère non plus, répliqua-t-elle.

Il rit avec des dents rangées comme un jeu de quilles recollé de travers après une bagarre.

— Je vois, fit-il avec componction. Votre mari aime la qualité sans se faire exploiter.

— Exact, dit-elle avec gaieté. Vous ne pouviez pas mieux tomber.

M. Mattard agita nerveusement sa paupière gauche, la basse.

— Je suis comme lui, je n'aime pas être roulé.

Il tendit de biais ses longs doigts palmés aux ongles rouges.

— Voilà, fit-il en déposant le paquet sur la plaque de verre de son comptoir. Si ça lui plait, à votre mari, et si vous êtes nouvelle dans la cité, revenez ici, quand il faudra remplacer le tube.

Elle ouvrit son sac pour sortir son argent, gênée. Vonnick avait toujours eu en horreur les hommes qui baratinent les femmes à froid, comme par principe, sans même imaginer ce que ça devrait les faire penser.

Elle ramassa sa monnaie du bout des ongles.

En se retournant pour partir, elle se sentit bizarre. Un autre homme la regardait.

Le regard direct, celui-là.

Mais avec le même feu étrange que celui du pharmacien rivé sur l'adolescente de tout à l'heure.

Elle frémit.

— Excusez-moi, dit-elle, en s'avançant.

La masse se recula comme à regret. Énorme, tout en épaules et en estomac. Les joues et le nez couperosés.

Vonnick frissonna en passant près de lui. À cause des mains. Immenses, musclées et grasses à la fois. Surtout, avec des ongles durs comme des morceaux de verre épais. Et cernés de rouge. En dessous. Et sur le pourtour de la lunule.

Une fois dehors, elle souffla. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Elle était folle ? Ou bien, peut-être, était-ce le brouillard qui la rendait folle…

CHAPITRE XIII

Mme Cachoux, la gardienne de la tour Myosotis, avança son nez pointu et fripé vers Fernand Moréas, le régisseur de la cité de la Vallée-aux-Renards.

— Écoutez, monsieur Moréas, glapit-elle d'une voix nasale, il n'est pas curieux, non, mon nouveau locataire ?

Fernand Moréas, acheva d'assécher son front gras avec le mouchoir de papier qui devait, toujours, lui faire la journée, sous peine de dépassement de budget.

— J'ai toujours aimé les exposés clairs et nets, signifia-t-il avec autorité.

Avant de trouver, une fois atteint l'âge de la retraite un poste de régisseur de HLM à mi-temps, Fernand Moréas, français par sa mère et par son prénom, et grec par son nom (avec un petit mensonge inavoué : en fait, il s'appelait : Papadiamantopoulos, ce qui est encore plus grec, et authentique, mais difficile à porter), avait fait ses premières armes dans la vie comme veilleur au *George-V,* c'est dire s'il avait vu du monde. Et pris des notes précises et détaillées. À titre d'indicateur de la police. Évidemment.

Mme Cachoux cessa de crâner.

— Je ne suis pas folle, reprit-elle en tendant en avant sa lourde poitrine baleinée. Ce Boris Mallet a une femme trop jolie pour avoir le genre d'ici.

Il n'y a pas d'enfant dans le ménage. Ils ont eu le téléphone en priorité. Tout de suite, dans la journée, vous voyez ça !

Moréas se gratta voluptueusement le crâne.

— Quoi, alors ? fit-il avec lassitude en agitant les narines, rapport à l'odeur de mouton grillé que Mme Moréas préparait dans l'arrière-salle de son logis. Vous voyez du flic partout, non ? C'est ça que vous voulez dire ?

Mme Cachoux sursauta comme si un loulou de banlieue venait de se permettre avec elle un geste déplacé.

— Mais non, monsieur Moréas ! La police, ça s'annonce !

Elle battit des paupières.

— Si vous voyez ce que je veux dire, reprit-elle avec une frénésie avide dans le ton, il faudrait peut-être avertir M. Carlier, cet inspecteur de la Brigade criminelle que je trouve tout à fait sérieux.

Moréas haussa les épaules avec dédain :

— Pour ce qu'il a trouvé, celui-là ! Tout juste bon à foutre le b… dans mes tableaux de clés.

— Ah oui ? fit Mme Cachoux, intéressée.

Il souffla :

— Vous parlez, il m'a envoyé un chauve, hier, qui m'a raflé tous mes doubles de clés de cave. Il me les a rendus, tout à l'heure. Ça, c'est sûr, mais les clés étaient en vrac. Alors que moi, je les lui avais fournies dans l'ordre. Étiquetées. Qu'est-ce qu'il a trafiqué, nom de Dieu, ce flicard chauve avec les étiquettes de mes doubles ! À croire qu'il a fait exprès de tout mélanger.

La lourde poitrine de Mme Cachoux s'envola dans une aspiration généreuse.

— C'est dur, votre place, admit-elle avec intérêt.

Fernand Moréas toussota. Pour garder ses distances. Il n'avait jamais aimé que les femmes fassent la cour à un homme. Pas leur rôle. Et Mme Cachoux, il le sentait bien, le baratinait.

Un choc rapide à la porte de son bureau le fit sursauter.

Le chauve à lunettes et moustache à l'anglaise s'encadrait dans l'embrasure.

*

**

— Excusez-moi de vous déranger, fit Brichot avec amabilité. Je voudrais réparer une erreur. Tout à l'heure, quand je vous ai rendu les clés des caves, je me suis trompé.

Moréas, conforté par la présence de Mme Cachoux, s'autorisa une réponse sévère :

— Vous parlez ! glapit-il avec une fureur trouillarde de roquet, je ne m'y retrouve plus.

Brichot se gratta la moustache.

— Pardon, dit-il. Mais ce sera facile de rectifier. Inversez l'ordre. Et tout retrouvera sa vraie place.

Moréas se sentit dépassé.

— L'ordre ? Quel ordre ? Je n'y comprends rien.

Brichot agita l'index :

— Mettez celles de la fin au début. Et inversement. OK ?

— OK, fit Moréas, impressionné par tant de science mystérieuse.

Brichot partit après avoir dit « au revoir » avec une politesse très étudiée.

Resté seul avec Mme Cachoux, Fernand Moréas se permit un gonflement de gorge frémissant.

— Ah, ces flics, ragea-t-il, tous les mêmes, on ne comprend jamais rien à ce qu'ils vous disent !

Mme Cachoux gratta avec élégance la petite rougeur qui lui malmenait le lobe de l'oreille gauche depuis la mort de son mari trois mois plus tôt. Une délivrance… Et en particulier pour le moral de Mme veuve Cachoux. Elle haïssait Julien Cachoux depuis vingt-cinq ans – pour cause de fausse couche stérilisante, et d'engueulade, après, pendant vingt-cinq ans.

— Moi, j'ai compris deux choses, dit-elle avec douceur.

Moréas s'agita :

— Dites toujours, ça m'intéresse :

Elle ne releva pas l'aigreur :

— D’abord, fit-elle en arrondissant les lèvres, ce policier a raison. Votre problème de clés, c’est un problème d’étiquetage à l’envers. Et c’est tout.

— Ah, oui, ça doit être ça, fit Moréas en tendant une main avide vers son casier à clés.

Mme Cachoux haussa le ton. Exprès pour qu’il écoute la suite.

— Deuzio, disais-je, poursuivit-elle avec un jet d’encre de poulpe dans le regard, cet inspecteur, je le connais.

— Ho, ho ! s’exclama Moréas en agitant ses bras maigres au-dessus de sa tête.

Elle sourit :

— Il va voir mon nouveau locataire trois fois par jour depuis qu’il est installé ! Alors ?

— Alors quoi ? fit Moréas, qui manquait chroniquement de vitamines.

Mme Cachoux eut envie de le pincer. Elle se retint à temps ; c’était quand même son supérieur hiérarchique.

— Je vous disais bien que l’autre, le grand brun costaud et play-boy avec ses épaules et ses yeux noirs, avait une tête de policier camouflé !

Moréas sentit que son double menton s’agitait, saisi de tremblements incontrôlables :

— Ho ! fit-il, ça c’est grave. On ne m’a pas prévenu !

Mme Cachoux baissa les yeux.

— Je viens de réparer l’omission, susurra-t-elle modeste. Veillez à ne pas l’oublier, n’est-ce pas, monsieur Moréas ?

*

**

Ce dont Roselyne Gressin était particulièrement fière, c’était ses cils. Très longs et recourbés, presque à faire le tour complet sur eux-mêmes. Rien de tel pour mettre en valeur au maximum les yeux d’une fille, surtout quand ils sont d’un bleu profond et limpide.

Assise à la coiffeuse de sa mère, au premier étage juste au-dessus de la librairie familiale, Roselyne s’amusait à se maquiller. L’oreille tendue vers

les bruits venus d'en, bas, du magasin. Dix-huit heures, le moment où son père et sa mère n'étaient pas de trop, en bas, pour la vente des journaux au soir. Le rush classique à cette heure-là. Un « coup de feu » de trente ou quarante minutes qui lui laisserait tout le temps de s'exercer au maniement du crayon à paupières et du bâton-stick de fond de teint.

Et ce n'était pas la panoplie qui manquait. Plus jolie que jamais à trente-six ans, la mère de Roselyne était une grande coquette. Et toujours prête aux escapades, sa fille ne le savait que trop. Sans preuves directes, bien entendu. Mme Gressin était trop habile pour ça. Mais ce n'était pas les indices qui manquaient. D'étranges remue-ménage, là-haut, quand Roselyne rentrait plus tôt que prévu du C.E.S. Et, comme par hasard, le jour où son père était parti pour Paris prendre les commandes chez les éditeurs. Très occupé à Paris en ce moment, M. Gressin. Ce mois de novembre, c'est la pleine saison des prix littéraires. Et la préparation des livres-cadeaux pour les fêtes de fin d'année.

Roselyne reposa délicatement le crayon à paupières sur le plateau de verre de la coiffeuse. Elle se recula un peu sur son tabouret et disposa attentivement les volets de la glace à trois faces.

Elle ne bougea plus, et se sourit à elle-même, satisfaite. Elle se trouvait très jolie. Les lèvres finement dessinées au pinceau, un rien de fard rose pour accentuer ses pommettes bombées. Et le maquillage de ses yeux était très réussi. Regard profond, à la fois mystérieux et candide. Roselyne se jugea un visage irrésistible de sex-appeal.

Jamais on ne croirait, jugea-t-elle, quelle n'avait que treize ans quand elle était ainsi fardée…

Cinq minutes plus tard, elle avait terminé de se coiffer. Une frange légère sur le front, de longues boucles souples flottant jusqu'aux épaules. Elle se leva et dénoua aussitôt la ceinture de sa robe de chambre. Tous les jours, à dix-huit heures, Roselyne prenait son bain. Un horaire fixe exprès, à l'heure où ses parents étaient bloqués en bas. Et qui lui permettait de s'amuser toute seule à son jeu favori sans prendre trop de risques.

À présent, debout nue, devant la haute glace d'une des portes du placard mural, Roselyne étudiait sur sa silhouette la progression de sa féminité.

Moins contente d'elle-même, de ce côté-là. Sans doute avait-elle un début de poitrine très prometteur mais, enfin, il ne s'agissait encore que d'une double ébauche encore trop peu hardie à son gré. Quand donc aurait-

elle à son tour les seins généreux et gonflés que sa mère exhibait sans fausse pudeur devant elle et qui la rendaient furieuse de jalousie ? Pareil avec les hanches et les cuisses. Trop fines, trop adolescentes encore. Avec son instinct féminin parvenu, lui, au summum de sa croissance, Roselyne savait déjà que, les filles filiformes, c'est bon pour les illustrations de journaux de mode. Les hommes, eux, préfèrent, et de loin, beaucoup plus de générosité dans le développement.

Elle ondula, lentement, bras relevés, reins cambrés. Un peu agacée par le spectacle que lui renvoyait la glace. Ça n'était pas encore ça. Rien à voir avec les silhouettes rebondies qui faisaient s'exorbiter les yeux de ses camarades du C.E.S., à l'étude, quand ils feuilletaient des revues devant elle en riant pour la faire enrager.

Roselyne soupira, jetant un bref coup d'œil à la pendulette sur la commode. Déjà sept heures moins le quart. La séance était terminée. Elle alla ranger posément le nécessaire à maquillage de sa mère puis elle passa à la salle de bains pour y arrêter l'eau.

Avant de s'y plonger, elle voulut se regarder encore une fois.

La glace lui renvoya l'image gracile et souple d'une fille de treize ans trop maquillée qui promettait d'être ravissante sous peu. Elle se sourit, et sa main frôla comme par mégarde ses seins menus, descendit vers la toison légère de son ventre. Elle gémit…

À peu de chose près semblable à l'image d'elle-même que Raymond Maréchal avait tracée l'autre soir sur son papier Canson.

*

**

Quand Mme Gressin remonta chez elle se refaire une beauté pour le dîner, elle trouva sa fille barbotant encore dans sa baignoire avec des grâces enfantines dans le mouvement de la nuque et du dos quand Roselyne tourna vers elle son petit visage savonné de frais.

Mme Gressin sourit, attendrie :

— Allez, dépêche-toi, mon bébé.

Roselyne se cabra :

— Je ne suis plus ton bébé ! cria-t-elle, les yeux durcis.
Sa mère attrapa une brosse à cheveux et se cambra devant la glace.
— Bien sûr que non, mon petit. À quoi je pensais ?…

CHAPITRE XIV

C'était une paire de jumelles uniques. Introuvables. Valant une fortune. Raymond Maréchal ne les touchait jamais sans un immense respect… Vieux souvenir de guerre. Un cadeau entre hommes. Son lieutenant des djebels, dans les derniers contreforts de l'Ouarsenis, il y avait longtemps.

Le lieutenant se mourait dans ses bras. Atteint par une décharge de chevrotine tirée à bout portant par un « fellouze » surpris dans sa cache. Et mitraillé au pointillé aussitôt après.

Les jumelles étaient indemnes.

— Ça vient de mon père, avait hoqueté le lieutenant. Prenez-les. C'est allemand. Ça veut dire : c'est bon…

Il était mort aussitôt après. Et le sergent-chef Raymond Maréchal, vingt ans, s'était retrouvé avec, pendant quarante-huit heures, la responsabilité d'une section en plein maquis FLN.

Gratifié, comme ultime cadeau de la part de son chef d'une paire de jumelles allemandes dont il avait appris, bien après, qu'elles valaient de l'or.

Dans les salles de vente d'aujourd'hui les collectionneurs s'arrachent les rares exemplaires restant des jumelles de nuit des commandants des U-Boots. Et pas sans raison valable. Sur les 2 300 sous-marins lancés par les

chantiers de la Kriegsmarine, deux cent vingt-cinq seulement ont été inscrits sur les listes de prises de guerre des Alliés, lors de l'armistice de 1945.

Les autres gisent toujours au fond des mers. 2 075 cercueils, alourdis de coquillages, de marins barbus morts à vingt ans.

Le principe des jumelles de nuit des commandants des U-Boots était simple. Un système astucieux de lentilles doublait l'intensité du champ lumineux par rapport au champ visuel. Génial, mais lourd. Du côté poignets, qui supportaient l'appareil.

*

**

Raymond Maréchal porta les œilletons noirs des jumelles à ses yeux avec un frémissement qui lui venait du ventre.

Il balaya lentement le premier étage de la tour Coquelicot, la plus proche de lui, de l'autre côté de la pharmacie.

En chassé.

Jusqu'à ce qu'il trouve du gibier à se mettre sous la prunelle.

Un quart d'heure plus tard, il immobilisa les jumelles face au septième étage de la tour Coquelicot.

Exactement ce qu'il cherchait. Là-bas, derrière sa vitre, une fille, jeune, jolie, nue.

Et qui se caressait, renversée en croix en travers de son lit.

Se croyant seule au monde avec ses fantasmes d'adolescente.

Les lèvres de Maréchal se mirent à trembler.

Là-bas, dans le halo quadrillé militairement de l'objectif, la fille y allait carrément. Une exhibition de plaisir solitaire d'une violence impudique que Raymond Maréchal, pourtant grand voyeur d'expérience, n'avait pas souvent trouvée dans le champ de ses jumelles. Autour de sa main droite scellée à son ventre comme un crochet, la fille se secouait de tout le corps aussi frénétiquement que si elle avait décidé de crever à coups de reins sous elle le matelas de son lit, puis le sommier, puis le plancher. Et l'immeuble tout entier.

— Demain, je t'aurai… salope ! cracha Maréchal dans ses jumelles. Tant pis pour Roselyne !

Il se figea. Là-bas, la fille allait au bout de son plaisir.

Quand elle eut terminé, il s'avança encore : la fille se levait.

— Ah, non ! gémit Maréchal, c'est pas vrai. Une vieille.

Debout, la fille avait un corps de vingt ans, vingt-cinq au plus…

Il vacilla.

— Eh bien, ce sera Roselyne. Elle, au moins…

Il n'acheva pas, tendant l'oreille vers la chambre voisine. Et si sa femme se réveillait ? Mais non, rien.

La moustache rase de Raymond Maréchal se mit à frissonner au-dessus de ses dents de lapin.

— Je la veux, absolument ! s'excita-t-il en arpentant son bureau.

Un tremblotement de carillon sourd lui fit battre le cœur. Le téléphone… Il se voûta. Ouf, ça n'était pas chez lui, mais chez le nouveau voisin. Le remplaçant de Claudine…

Il frissonna. Tout à coup repris par un brutal réflexe humain. Quand même, l'appartement d'à côté était, avant, celui de Claudine et de ses parents, enfuis depuis, avec des airs terrifiés, ors de leur déménagement. Et ç'avait bouleversé chez Raymond Maréchal, qui se trouvait sur le palier en rentrant du travail, un fond de pitié venu de très loin…

Il soupira.

L'éternel dilemme dans l'existence des « docteur Jekyll et Mr. Hyde », à la fois monstres et êtres humains…

Saisi d'une inspiration subite, Maréchal se jeta sur sa « réserve », le dossier cochon camouflé sous ses cours.

Un peu plus tard, finement découpés puis plongés dans un bain d'eau chaude dans le lavabo de sa salle de bains, les feuillets érotico-compromettants s'étaient transformés en pâte à papier informe qui disparut dans le vide-ordures.

Odette Maréchal gémit en sentant son mari s'approcher.

— Tu as fini de réveiller tout le monde, murmura-t-elle d'une voix lourde de sommeil.

Il lui caressa le front jusqu'à ce qu'elle se rendorme.

Avant de se coucher lui-même, il alla porter à la cuisine le litre de vin vidé et le verre qui l'accompagnait sur la table de nuit. Plus sa femme plongeait dans l'ivrognerie, plus Raymond Maréchal devenait allergique à l'odeur de la vinasse froide. Particulièrement sur une table de nuit.

*

**

Boris Corentin raccrocha le téléphone avec solennité.

— Vonnick ? Aimé ? dit-il, venez ici. J'ai quelque chose d'important à vous dire.

Quand ils se furent approchés, il les regarda tour à tour.

— Jeannot la Science vient de m'appeler, reprit-il. Il a fait le travail demandé.

Ses mâchoires se contractèrent.

— Merci, Mémé, d'avoir continué le boulot à ma place, cette nuit dans les caves. La chance est avec nous, moins surprenante qu'on ne pourrait croire. Il n'y a qu'un seul endroit, côté cave, qui répond à la question : « Où a été tuée Claudine Duperret ? » La cave numéro 14.

Brichot secoua ses lunettes.

— Minute, Boris, fit-il, surexcité. Je consulte mes notes.

Il se voûta sur ses feuillets. Pour se cabrer aussitôt.

— C'est tout près, Boris, fit-il d'une voix changée.

La cave numéro 14 est située dans le sous-sol de la tour Myosotis, à savoir la tienne. Et, si je ne me trompe, elle est dévolue à ton voisin, un certain Raymond Maréchal, responsable du service des traites à l'agence de la Société générale de sa ville.

Corentin pâlit :

— Nom de Dieu !… Tu sais qu'ici, c'est là où habitait Claudine ?

— Exact, fit Brichot ému. Et le Maréchal, il est là, juste à côté, derrière le mur…

Vonnick frissonna.

D’une souple détente de fauve, sa flèche s’arracha au velours de sa bergère Louis XV.

— Mémé, articula Corentin d’une voix changée, tu n’as pas oublié de faire faire des doubles des clés des caves avant de les rendre, au moins ? Sinon, je t’écrase sur place.

Brichot secoua la tête, excédé.

— Boris, tu me fais de la peine, *my dear !*

Il se pencha pour attraper son raglan et sortit tout un trousseau tintant du fond de la grande poche intérieure.

— La clé 14, vite ! s’écria Corentin. On y va. Des fois qu’on y découvrirait d’autres choses intéressantes. Pas la peine de laisser ce plaisir à Carlier.

*

**

Brichot jura en se battant pour dégager ses lunettes d’une toile d’araignée.

— Rien, fit-il. J’ai tout rouillé. Rien d’intéressant.

Du couloir, où il faisait le guet, Corentin répéta son juron en écho.

— Tu es sûr ? Attends, viens me remplacer. Peut-être, que j’aurais plus de chance.

Il pénétra à son tour dans la cave, hésitant, en frôlant Brichot, de rencontrer sur son passage une autre toile d’araignée.

En entrant, il esquissa un vague sourire. Il avait flairé juste en parlant d’un amateur de vin. Le sol était bien recouvert d’une couche de sable. Dans un angle, à côté des casiers à bouteilles soigneusement rangés, il y avait de la chaux dans une grosse boîte en carton. Et Maréchal avait tapissé, lui-même sans doute, les cloisons de communication avec les autres caves de plaques d’aggloméré pour éviter les courants d’air : dans les HLM, les caves sont sommaires. Pas vraiment des caves les cloisons laissant un jour de trente à cinquante centimètres côté plafond. Et les portes sont à claire-voie. Celle-ci aussi avait été aveuglée par de l’aggloméré.

Corentin allait ressortir après cinq à six minutes de fouille du côté des malles et du fouillis classique, face aux bouteilles, quand il accrocha du pied un tas de vieux linges, de couvertures un peu moisies que ni Brichot ni lui n'avaient très bien examiné. Tiré en avant par les chaussures de Corentin, le ballot se défit dans un bruit clair. Un bruit d'objet.

Corentin se pencha, intrigué :

Les linges entouraient deux piles de disques.

Corentin se pencha, le cœur légèrement accéléré. C'étaient de vieux disques des années 50 à 60. Un peu de rock, des Dalida première manière, avec *Bambino,* bien sûr, les Platters… toute une époque.

Soudain, il s'arrêta de respirer. Le dernier disque sous la pile de droite, celle des quarante-cinq tours, était une pochette noire et jaune avec un groupe photographié au milieu, et le titre fit retrouver sa respiration à Corentin dans une contraction profonde et puissante de ses poumons : *I can do It,* des Rubettes.

— Mémé, viens vite, souffla Corentin, j'ai trouvé !

Brichot se pencha, les pommettes très rouges tout à coup.

— Regarde, murmura-t-il. En bas. Il y a des initiales : S et B…

*

**

Peu avant minuit, le téléphone résonna chez Charlie Badolini.

Peu avant une heure du matin, Raymond Maréchal eut une surprise en sortant de la tour Myosotis. Deux hommes, l'un petit et plus jeune que lui, l'autre un peu plus vieux et surtout plus gros, lui demandèrent poliment s'il était bien Raymond Maréchal.

Il pâlit.

Puis il hocha affirmativement la tête.

Sur l'autoroute du Sud, où la R16 grise de Tardet et de Rabert, les deux autres inspecteurs des Affaires recommandées, l'emmenaient vers Paris, Raymond Maréchal évalua mathématiquement ses chances d'échapper au malheur. Elles ne lui parurent pas rameuses.

À moins d'un miracle, il était engagé dans une belle série de complications.

Il frissonna. Saisi par une double angoisse. D'abord, celle d'être confondu, donc arrêté, traduit en justice… Désagréable. Il allait falloir affronter des quantités de gens hostiles, pour ne pas dire plus. Mais le plus dur à affronter, ce n'était pas encore ça. Il se rappela, tétanisé, le regard blanc de colère froide de sa femme quand elle était furieuse contre lui. C'était peut-être ça le plus dur : les explications à fournir à sa femme…

Mais, arrivé quai des Orfèvres, il avait repris tout son contrôle et il sortit avec dignité de la voiture. Sa décision était prise : il allait se battre. « N'avouez jamais », dit-on. Il allait s'en tenir à cela.

Après le choc de l'arrestation, le courage lui était revenu : quelles traces du passage de Claudine dans sa cave y avait-il ?

Rien, juste son disque, resté là. Quoi de plus banal et anonyme qu'un disque ?

Raymond Maréchal n'avait pas remarqué les initiales l'autre nuit…

— La garde à vue est de quarante-huit heures maximum, n'est-ce pas, inspecteur ? interrogea-t-il avec affabilité en se tournant vers le plus âgé des deux policiers qui l'encadraient.

Rabert crut qu'il allait avoir une crise d'apoplexie.

— Avance toujours, grinça-t-il. On a tout le temps de parler, fais-moi confiance.

Raymond Maréchal sursauta, blessé dans son orgueil. Mais il se redressa vite, presque intéressé par le décor nouveau qu'il découvrait. Son point faible, ç'avait toujours été la curiosité.

*

**

À neuf heures du matin, le lendemain, Roselyne Gressin sursauta sur le seuil de la librairie. Un homme venait de la heurter au passage avec son épaule :.

Elle se mit à hurler. Un cri de terreur incontrôlable. Venu du fond d'elle-même. Dans le brouillard jaune revenu depuis l'aube, elle avait trouvé des

yeux d'assassin au passant.

À son cri, vingt personnes jaillirent hors des magasins jouxtant la librairie paternelle.

Ceinturé par trois costauds, l'homme se débattait comme un beau diable.

— Vous êtes tous malades ou quoi ? hurla-t-il. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Un jeune blond athlétique lui tapa sur la tête avec le numéro de *l'Équipe* qu'il venait d'acheter chez le père de Roselyne.

— La petite a appelé au secours, siffla-t-il. Il doit bien y avoir une raison ?

L'autre, manteau croisé, cravate stricte, mallette étroite à la main se mit à vaciller.

— Enfin, réfléchissez ! bredouilla-t-il sans arriver à assurer sa voix. Tout ça ne tient pas debout, c'est évident.

Le blond balaya l'air jaune sous les réverbères d'un revers du bras.

— Le brouillard, articula-t-il méchamment. Tu as vu le brouillard ? Tout peut arriver avec une semoule comme ça…

Une femme décoiffée jaillit au même moment du magasin.

— Roselyne ! cria Mme Gressin, qu'est-ce qui se passe ?

Le jeune blond s'avança :

— Votre fille, madame, a appelé au secours.

Il pointa l'index vers l'homme au manteau croisé.

— À cause de cet individu.

Mme Gressin ne regarda pas l'« individu » qu'on lui désignait. Elle se contenta de hocher la tête avec commisération sans quitter le blond des yeux :

— Vous devriez faire des excuses à ce monsieur, dit-elle enfin avec lenteur. Je viens d'entendre le bulletin d'informations sur *Europe 1*.

Elle s'arrêta, comme pour ménager ses effets.

— L'assassin a été arrêté, reprit-elle d'une voix forte.

Elle s'avança vers sa fille et la prit par la main.

— Laissez-la partir tranquille, dit-elle. Roselyne va être en retard à son cours de français.

*

**

Monique Darty s'éjecta le plus vite qu'elle put de sa Dyane 6. Déjà 10 h 25. Elle était en retard de près d'une demi-heure. Pas de sa faute, mais ennuyeux. Le cardiaque auquel elle allait faire une piqûre dans la tour Dahlia avait vraiment besoin que son infirmière soit à l'heure. Seulement, Monique Darty avait eu une urgence, dans le bidonville voisin, chez les Portugais du chantier de l'autoroute de grande ceinture en construction : une fausse couche avec complication. Une vraie fausse couche, pas un avortement raté. Elle s'y connaissait. Et si elle avait eu encore des doutes en arrivant dans la baraque de tôle ondulée, ils se seraient envolés aussitôt : la jeune femme vers laquelle le médecin l'avait conduite avait des yeux cernés de bleu, ouverts vers le plafond dans un désespoir qui ne trompe pas. Il y a des femmes que la perte d'un enfant à naître bouleverse. Et pas seulement cette femme portugaise. Monique Darty en personne, faute de pouvoir réussir à mener elle-même une grossesse à son terme, avait fini par adopter un bébé. Une petite Noire venue elle ne savait d'où. Et elle ne voulait pas savoir d'où.

Monique Darty fonça vers l'ascenseur. Elle pressa le bouton.

Curieux. La porte était bloquée et, pourtant, la lampe témoin d'appel papillotait normalement pour indiquer que la cabine était là, prête à l'utilisation.

Étonnée, l'infirmière tira la poignée de la porte vers elle.

La porte s'ouvrit à la troisième traction et le lacet de chaussure qui la bloquait claqua en se déchirant.

Monique Darty eut l'impression que la vie devenait un atroce cauchemar. Devant elle, recroquevillée dans la cabine de l'ascenseur, une adolescente de treize ans au plus vacilla vers l'extérieur de tout son poids avant de s'affaler à ses pieds.

Le lacet qui l'étranglait et dont la tension avait empourpré grotesquement son mince visage de blonde à longues boucles était celui que la porte extérieure avait coincé.

*

**

Une demi-heure plus tard, Boris Corentin sortit, agacé, de la salle où Raymond Maréchal, 36, quai des Orfèvres, s'entêtait à tout nier en bloc. Avec, il fallait le reconnaître, une résistance peu commune au jeu croisé des questions. Charlie Badolini venait de lui envoyer un planton.

Corentin pénétra dans le bureau directorial avec de la fureur dans les yeux. Qu'est-ce que son supérieur pouvait avoir encore imaginé ?

Il se figea sur le seuil : Badolini, enfoncé dans un fauteuil ne bougeait pas. Et il était très pâle.

— Corentin, articula-t-il doucement, on repart à zéro. Une gosse de treize ans, jolie comme une poupée, vient d'être trouvée étranglée dans un ascenseur de la cité de la Vallée-aux-Renards. Elle s'appelle Roselyne Gressin, si son nom vous intéresse.

— Patron, balbutia Corentin, le visage blanc, jurez-moi que je ne fais pas un cauchemar !

La voix caverneuse du chef de la Brigade mondaine explosa comme un cocktail Molotov.

— Monsieur Corentin, est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

Boris Corentin agita la main avec désespoir.

— Écoutez, dit-il avec effort, vous me faites toujours confiance ?

Badolini le contempla avec un regard d'automate.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? hurla-t-il tout à coup. On arrête Maréchal, et ça continue ! Vous voyez ce que je veux dire ?

Corentin s'assit doucement dans un fauteuil.

Un silence de cent tonnes s'abattit dans la pièce.

Charlie Badolini se leva avec effort et fit le tour de son bureau.

— Soyons nets, dit-il entre ses dents. À partir de maintenant, le brouillard n'est plus là-bas. Il est dans nos cerveaux à nous.

Corentin serra ses mâchoires à se faire éclater les dents.

— Monsieur le divisionnaire, murmura-t-il quand il eut réussi à se dominer, on ne va pas lâcher le morceau sous prétexte que tout se complique…

Badolini se fouilla à la recherche d’une cigarette.

— Si c’est une éventualité qui se met à vous traverser l’esprit, grinça-t-il, je vous fais muter dans deux minutes à Brive-la-Gaillarde.

Corentin esquissa un sourire purement nerveux.

— Vous n’y arriverez jamais, patron, siffla-t-il. J’ai toujours eu horreur de l’échec.

CHAPITRE XV

Charlie Badolini écrasa son mégot à côté du cendrier. En plein dans le carton d'un dossier. L'odeur de brûlé le fit sursauter.

Il se dépêcha d'épousseter les traces de son crime. L'œil en coin vers Corentin. Inquiet. Il cligna des paupières, rassuré. L'inspecteur avait le nez tourné vers la fenêtre.

— Corentin reprit le divisionnaire, en se raclant la gorge, nous sommes seuls à la Mondaine à connaître le résultat de votre perquisition de cette nuit dans la cave de Maréchal, qui, entre parenthèses, n'était guère régulière ?

— Ça, je le sais, monsieur le divisionnaire, fit Corentin en se tournant vers son supérieur, un rapide éclair de feu noir dans ses yeux. Et il ajouta, avec un petit sourire :

— Ne vous faites pas de bile, je mettrai les heures légales sur mon P.V. de perquisition. Il sera inattaquable, même par le plus vicieux des avocats du Palais.

— J'y compte bien, grommela le chef de la Brigade mondaine. Il ne manquerait plus que ça.

Il arracha sa cigarette de ses lèvres :

— Corentin, reprit-il lentement. Il ne faut pas parler de tout ça aux gars de la Brigade criminelle.

Corentin écarquilla les yeux. Il faillit éclater de rire.

— Comme vous y allez, patron ! Ça n'est peut-être pas très régulier, mais si vous y tenez…

Badolini secoua négligemment le poignet.

— Vous vous rappelez le coup de la rue Lauriston ? Ils ne nous ont pas aidé comme ils l'auraient pu, hein ? Ils nous ont laissés nous empistrouiller joyeusement sur une fausse piste alors qu'ils connaissaient la bonne. Et c'est eux qui ont récolté les lauriers. Ça ne s'oublie pas. On va leur rendre leur monnaie…

Corentin haussa les épaules, de plus en plus amusé. Encore un bel épisode de la guerre des polices en perspective…

Badolini agita ses fesses maigres dans le cuir de son fauteuil Empire.

— Nous n'avons pas le choix.

Corentin fit la moue :

— Carlier n'est pas idiot. Il doit se poser des questions lui aussi depuis qu'il a appris la découverte de cette morte supplémentaire.

— Sans doute, répliqua Badolini avec excitation. Seulement, le disque, c'est vous qui l'avez. Pas lui.

Corentin offrit du feu au chef de la Mondaine. Puis il attendit que celui-ci ait cessé de tirer sur sa cigarette pour réussir à le faire démarrer.

— Et les résultats des analyses de Jeannot, fit-il, vous les oubliez ? Ils sont sacrément précis, non ?

Les petits yeux de carnassier en réduction de Charlie Badolini se plissèrent de contentement.

Il tapota sur le dossier auquel il avait failli mettre le feu tout à l'heure.

— Les résultats des analyses sont là. En un seul exemplaire. J'allais m'apprêter à les apporter obligeamment à Carlier.

Il remua le nez.

— Autant vous dire que je me suis ravisé.

Ça ne lui arrivait pas souvent, mais là, il était trop nerveux, il fallait se calmer : Corentin avança la main vers les gauloises de son supérieur.

— Vous permettez ?

Badolini esquissa un rapide sourire.

Tout en aspirant ses premières bouffées, Corentin faisait appel à toutes les cellules de son cerveau. Il en avait besoin. C'est dur de découvrir que le suspect numéro un, chargé d'indices quasiment gros comme des preuves, n'est pas l'assassin…

— Qu'est-ce qu'on va faire, patron ? dit-il avec lassitude.

Charlie Badolini rangea machinalement deux ou trois dossiers devant lui.

— Nous allons bien être obligés de le remettre en liberté. Vous avez une meilleure idée ?

La tête dans les mains, Corentin ne l'écoutait déjà plus.

Charlie Badolini répéta sa question, avec une pointe d'agacement dans la voix. Corentin sursauta, paraissant sortir d'un rêve.

— Patron, commença-t-il avec line lenteur surprenante, je vais vous faire une proposition folle, et pas réglo.

Le chef de la Mondaine soupira :

— Avec vous, mon vieux, il y a longtemps que je le sais : il faut s'attendre à tout.

Un sourire fugitif détendit le visage contracté de Corentin :

— Il faut absolument continuer à interroger Maréchal jusqu'à la fin du délai de garde à vue. Et sans rien lui dire, bien entendu, sur l'élément nouveau, à savoir la découverte de cette quatrième morte.

— Vous voulez en venir où ? jeta Charlie Badolini. À m'envoyer tout droit devant I.G.S. ?

Corentin agita nerveusement les mains devant lui, comme s'il voulait chasser un nuage de guêpes.

— Raisonnons sur une hypothèse, si vous le voulez bien. Et rien que sur cette hypothèse.

— À savoir ?

Corentin se redressa en plantant ses yeux noirs dans ceux de son chef :

— À savoir que c'est bien Maréchal qui a tué Claudine. Avouez quand même quelle se tient, non ?

— Je dois dire… reconnut Charlie Badolini.

— Bon. Dans ces conditions, qu'est-ce que ça signifie, l'assassinat de Roselyne Gressin ?

Le patron de la Mondaine vacilla dans son fauteuil Empire. Trop grand pour lui :

— Qu'il y a un autre tueur dans la cité.

— C.Q.F.D. ! s'écria Corentin.

— C.Q.F.D., quoi ?

— Que Roselyne Gressin a été étranglée pour innocenter Maréchal du meurtre de Claudine Duperret.

Il pointa l'index en avant :

— Autrement dit, que les deux meurtriers se connaissent. Et se serrent les coudes.

Charlie Badolini rougit brutalement.

— Hé ! vous cherchez à insinuer que c'est Mme Maréchal qui a fait le coup pour innocenter son mari ?

Corentin daigna sourire :

— Bien sûr que j'ai pensé à ça. Au début. Juste un réflexe d'une seconde. Parce que vous pensez bien qu'on ne perd pas le contact avec elle.

— Qui ? cracha Badolini avec un brin de tabac.

— Brichot.

— Appelez-le. Il est chez vous ?

— Oui, s'il respecte les instructions.

*

**

Le rire acide d'Aimé Brichot explosa dans le combiné.

— Mais non, Boris, fit-il, excédé, elle n'a pas quitté son appartement depuis cette nuit.

Le combiné émit quelques gargouillis incompréhensibles. Puis :

— Elle m'a fichu dehors, tout à l'heure, quand Rabert et Tardet sont venus pour perquisitionner. Elle m'a traité d'espion. Elle m'a insulté. Pas très châtié dans le langage, la dame. Si tu l'avais vue avec son litre de rouge à la main…

« Tout ce que j'ai pu entendre avant qu'elle ne me claque la porte au nez c'est que, le soir de la mort de Claudine, son mari n'avait pas quitté l'appartement.

— Tu parles ! grinça Corentin. Mme Cachoux t'a bien confirmé, non, que tous les soirs vers dix heures, immanquablement, Maréchal descendait ses bouteilles.

— Exact, reconnut Brichot.

Il y eut un silence.

— Attends, on sonne, reprit Brichot. Je reviens. Trente secondes plus tard, la voix d'Aimé Brichot se fit de nouveau entendre dans l'écouteur. Changée.

— Boris, c'étaient Rabert et Tardet. Ils n'ont rien trouvé de compromettant chez Maréchal, sauf un flacon…

Corentin se statufia :

— Cause, vite.

— Un flacon de « lotion capillaire » sur la tablette de la salle de bains.

— Bon Dieu ! jura Corentin, les doigts de Claudine en portaient des traces…

*

**

Charlie Badolini s'agitait comme s'il était pris d'un brutal accès de danse de Saint-Guy.

— Ça va, Corentin, chapeau ! éructa-t-il avec feu. D'accord pour l'hypothèse. On va le faire cracher, le Maréchal.

Corentin fit la moue.

— Plus facile à dire qu'à réussir. Surtout qu'il ne faut pas l'aider en lui révélant le nouveau meurtre… Mais je ne vois pas d'autre solution si mon hypothèse est la bonne.

Il retourna son poignet gauche.

— Déjà midi. Plus que trente-six heures avant la fin de la garde à vue…

Charlie Badolini haussa les épaules, fataliste.

— OK pour votre hypothèse, reprit-il dans un nuage de fumée, mais vos idées géniales s'arrêtent là ? Qu'est-ce que vous allez faire pour découvrir le nouvel assassin ? Carlier rame depuis six mois sans rien trouver, puisque ça fait six mois que la première gosse a disparu. Et il est loin d'être un imbécile…

Il s'abandonna contre le dossier de son fauteuil.

— Et puis non, fit-il, découragé. Rien ne tient debout. Il y a eu deux disparues. Claudine, elle, on l'a retrouvée… Quant à Roselyne, l'assassin n'a même pas cherché à cacher son corps…

— Justement, coupa Corentin. C'est vrai, on a retrouvé le corps de Claudine, mais par hasard. Parce qu'un linotypiste cherchait du feu dans le brouillard en pleine nuit. Sinon, son corps à elle aussi aurait disparu. Quant à Roselyne, c'est exprès, nous sommes bien d'accord là-dessus, que son assassin a laissé le corps en place ? Pour brouiller les pistes…

— Ça, pour être brouillées, elles le sont, avoua Charlie Badolini d'un ton las.

Corentin agita la main :

— Mais non, patron ! Au contraire. Si mon hypothèse d'une complicité est la bonne. Tout se tient !

— Exact, reconnut Badolini, mais je vous répète ma question : Et maintenant, qu'est-ce que vous comptez faire si nous n'arrivons pas à coincer vraiment Maréchal ? Parce que, entre nous, le coup de la lotion, c'est un indice de plus, évidemment, mais pas une preuve. Il n'est sûrement pas le seul, loin de là, Maréchal, dans la cité de la Vallée-aux-Renards, à lutter contre la chute des cheveux…

— Il est le seul à avoir aménagé sa cave en cave à vin, dit doucement Corentin. Et le disque ? Et les initiales ! Ça fait beaucoup d'indices, non ?

Charlie Badolini se frotta les yeux :

— Alors, votre programme, à présent ?

— Patron, reprit Corentin, un ton plus bas, rue Jules-Breton, dans les services techniques de la P.P., il y a un bel ordinateur tout neuf de la C.I.I. [18] du type Iris 80 qui ne demande qu'à se rendre utile, non ? Eh bien, il va l'être. Voici mon idée…

CHAPITRE XVI

Attendrissant, avec son visage encore adolescent sur un corps d'homme, le jeune stagiaire chargé de l'Iris 80 se démenait avec une joie qui faisait plaisir à voir. Pour une fois que deux inspecteurs daignaient venir lui demander ses services, il n'était pas question de faire la fine bouche.

Devant lui, le monstre, la « bête » au repos : l'ordinateur. Corentin examina attentivement la masse métallique sous laquelle se cachait le réseau immensément complexe dont tout allait dépendre. Si son hypothèse était la bonne. Pour la première fois de sa vie, il avait besoin de l'aide d'un autre cerveau que le sien. Celui d'une machine, sans doute, mais un cerveau quand même. Qui allait faire en quelques minutes un travail qui leur aurait pris à eux au moins une semaine. Il soupira. Drôle d'impression. Il se sentait au bord d'être dépassé. Déshumanisé.

Matarasso, le stagiaire, un programmeur diplômé passé du privé dans la police, le tira de ses rêveries amères.

— Ça a coûté une petite fortune, l'installation, monsieur l'inspecteur, mais on peut dire que les choses ont été bien faites. Regardez…

Par pure politesse d'abord, puis par une curiosité classique chez lui, par la suite, Corentin l'écouta faire son topo : la pièce était climatisée. Humidité et température constantes. Et le plancher avait été entièrement refait : une merveille de plancher anti-vibration.

— Impressionnant, avoua Corentin qui n'arrivait pas à se défaire tout à fait d'une crainte ancestrale devant les machines. Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ?

Il faillit éclater de rire en se tournant vers son équipier. Il était littéralement collé à la machine. Ses deux gros verres de myope irrésistiblement attirés par les deux gros yeux d'entraînement des circuits.

— Que voulez-vous au juste ? demanda aimablement Matarasso.

Corentin s'expliqua. Quand il eut terminé, les joues lisses, presque imberbes, du petit brun à peau de fille avaient rosi de deux crans.

— Pour une fois que l'Iris va servir à autre chose qu'à calculer des indices de salaires ! Tant mieux. Je suis sûr qu'elle va être contente.

Corentin observa la « bête » de biais. Les gros yeux étranges paraissaient le fixer. Il se sentit sur le point de croire qu'effectivement elle pouvait éprouver des sentiments.

Matarasso posa bien à plat sur son bureau ses mains aux ongles coupés ras.

— Vous avez des fiches, n'est-ce pas ? Combien, au juste ?

Corentin ouvrit son dossier. Dedans, les résultats de sa matinée. Les fiches des locataires des HLM de la Vallée-aux-Renards. Exigées par lui-même auprès du régisseur. Il avait dévoilé ses batteries. Tant pis. Il n'avait plus le choix. Mais ça avait provoqué une belle réaction blessée de la part de Fernand Moréas.

— 213 fiches, dit-il en tendant le paquet à Matarasso. En fait, il y a 325 locataires. Mais nous avons déjà procédé à une élimination : les femmes seules. Enfin, celles qui n'ont pas d'homme à la maison. Et les vieux. Ce que je cherche ne devrait pas se trouver dans ces deux catégories.

Matarasso feuilleta le tout.

— Parfait, dit-il, on va vous transformer tout ça en cartes perforées codifiées.

Corentin sourit :

— Rien de bien difficile pour votre calculatrice, je crois, mais qui me prendrait trop longtemps à obtenir. Des ressemblances, c'est tout. Des coïncidences. Des similitudes dans le sens que je vous ai expliqué tout à l'heure.

— Je vois. Très faisable, conclut Matarasso, le front barré de deux rides de concentration. Depuis votre appel j'ai préparé le programme.

Corentin regarda sa montre.

— Ce sera long ?

— Non, mais, vous avez le temps de boire un pot. Après, rassurez-vous, tout ira très vite.

Il se tourna : Brichot venait de l'attraper par la manche.

— Boris, dit-il, en venant, j'ai repéré au bout de la rue un marchand de parapluies à l'ancienne. Poignée de bambou et manche en bois. Ça ne se fait plus beaucoup et c'est ce qu'il y a de plus smart. Si on allait voir ?

Corentin soupira :

— Est-ce que je peux te refuser quelque chose, Mémé ?

*

**

Materasso leva le nez :

— Ah, vous revoilà. Ça y est j'ai presque fini. Vous voyez ça, c'est la perforatrice. J'y ai fait passer les cartes correspondant à chacune de vos fiches. Maintenant, je termine de les passer dans la tabulatrice. Celle-ci traduit les trous en symboles lisibles.

Il sourit, découvrant une jolie paire de dents de porcelaine rangées à la perfection.

— Le programme est prêt. Les cartes sont. « tabulées » comme on dit. Il ne reste plus qu'à les faire avaler par l'ordinateur. Venez, on commence.

Corentin le suivit avec précipitation.

— Combien de temps.

— Deux minutes au plus, fit Materasso presque à regret.

En fait, c'était bien ça : les deux inspecteurs partis, il recommencerait à s'ennuyer.

— Parfait… murmura Corentin.

Ses yeux noirs s'allumèrent et il contracte les mâchoires. Encore un peu de patience, et il allait savoir si son intuition était bonne.

Tandis que le stagiaire commençait son travail, il fit signe à Brichot de s'approcher.

— Mémé, appelle la « maison », souffla-t-il en désignant un téléphone sur le bureau. Je voudrais savoir où ils en sont avec Maréchal.

Quand il raccrocha, deux minutes plus tard, Brichot avait sur le visage ses habituels grands airs d'importance quand sa flèche l'avait chargé d'une mission.

— Alors ? jeta nerveusement Corentin.

Brichot remonta ses lunettes sur son nez d'une chiquenaude.

— Le cochon tient toujours le coup.

Derrière eux. Materasso commença à gigoter.

— Et voilà. Elle répond !

Il montra la feuille qui commençait à se dérouler sur le flanc de l'Iris 80.

— L'imprimante commence son travail, expliqua-t-il. Elle sort ce qu'on appelle le listing.

De longues pages attachées les unes aux autres sortaient en se déroulant comme une langue.

Un petit claquement, tout s'arrêta. Matarasso tira la feuille à lire.

— Ho ! fit-il, surpris.

Corentin venait de lui arracher sans façon le listing des mains.

Corentin écarquilla les yeux.

— Mémé, viens voir, siffla-t-il.

Brichot fonça.

— Je crois qu'on a gagné.

Sur le listing, traduit en langage clair, il y avait trois noms. Celui de Raymond Maréchal, puis celui de Jean Mattard, pharmacien de la cité, et celui de Julien Popineau, le boucher.

Corentin se laissa aller dans une chaise.

— Le boucher, murmura-t-il. Extraordinaire…

Brichot papillota des yeux derrière ses verres fumés.

— Traduis, Boris, tu veux ?

Corentin avança la main et lui gratta la moustache.

— C’est derrière la boucherie que j’ai été assommé quand je me suis montré trop curieux.

Et c’est du côté de la boucherie que Georges Golier a vu disparaître l’assassin de Claudine…

— Donne-moi leurs fiches, vite, reprit-il d’une voix vibrante, celles qu’on a apportées.

*

**

Outre leur âge à peu de chose près semblable – quarante, quarante et un et trente-neuf ans, Maréchal, Mattard et Popineau avaient un autre point commun : ils avaient tous les trois fait leur service militaire en Algérie. Et en même temps...

Brichot se sentit dépassé par l’air de triomphe qui illuminait le visage de sa flèche :

Ça va te servir vraiment ? dit-il avec hésitation.

— Tu parles ! s’exclama Corentin. Je ne sais pas trop encore comment, mais ce que je peux te garantir, c’est qu’on va vite le savoir. Viens, il est sept heures. On n’a pas trop de temps devant nous pour retourner voir Baba et filer ensuite à la cité. Et tant pis, encore une fois pour les heures légales. Ce genre d’affaire, ça se traite de nuit. Et pas question de cassation pour vice de forme quand les salopards passeront en jugement comme j’en suis pratiquement sûr : je veux un « flag » ![19] Et, crois-moi, il va être salé.

Sur le seuil de la porte, il se bloqua :

— Excusez-moi, fit-il en se retournant, j’ai oublié de vous dire au revoir. Et merci.

Matarasso, une fois seul, s’assit en soupirant.

— Bravo, petite, murmura-t-il, on a fait du travail utile tous les deux.

*

**

Devant eux, les tours luisaient dans la nuit de tous leurs feux. Le brouillard avait de nouveau consenti à se lever.

Quand ils sortirent de la R5 de Brichot rangée dans le parking, Corentin heurta par mégarde une jeune femme qui arrivait derrière lui en silence.

Elle poussa un cri et lui jeta un regard terrorisé.

— Pardon, balbutia-t-il, glacé.

Elle accéléra le pas et disparut.

— Eh bien, ça s'arrange, murmura-t-il.

Il attendit que Brichot ait fermé sa voiture à clé.

— Tu te rends compte, répéta-t-il pour la énième fois, tous les trois, quarante, quarante et un et trente-neuf ans dans l'ordre. Et tous les trois anciens d'Algérie, un sergent-chef, un caporal et un 2e classe qui ont pour point commun d'avoir rempilé après leur 28e mois terminé ! Faut le faire, non ?

Il poussa la porte vitrée de sa tour.

Au passage, Mme Cachoux, la gardienne, lui jeta un regard noir. Tout le monde devait savoir qui il était vraiment.

Derrière une porte, un bébé hurlait. Ça sentait le frichti. L'ascenseur se décida enfin à arriver.

— Mémé, reprit Corentin en poussant Brichot dedans, je voudrais bien savoir pourquoi ces trois types ont rempilé.

— Arrête de te répéter, fit Brichot, fatigué.

L'ascenseur vibrait, poussif, sale, avec des graffiti dont trois franchement ignobles dans la peinture rouge de ses parois.

Il sursauta en arrivant au onzième étage.

— Comment résoudre ton problème ? fit Brichot, en pressant le bouton de la sonnerie.

— En allant le demander aux intéressés, répliqua Corentin, placide.

Vonnick ouvrit. De plus en plus ravissante dans son chemisier dont le tissu crépon beige se tendait sous une poitrine absolument libre de tout soutien-gorge.

Brichot ferma pudiquement les yeux en entrant : les pointes des seins de Vonnick tiraient le tissu à le crever.

Corentin reçut la bouche de Vonnick comme une sangsue collée à la sienne. Il se tourna en coin vers Brichot. Celui-ci baissait toujours les yeux.

— On attend au moins onze heures, reprit Corentin.

Mémé hocha la tête fataliste :

— Comme tu veux. Mais tu t'imagines qu'ils vont te dire : « Merci, monsieur Corentin, sortez tout de suite vos menottes, c'est nous les coupables. » À condition qu'on ne soit pas en train de s'enfoncer dans une erreur grosse comme une maison.

— Je vais te faire tousser dans ta moustache, Mémé, répliqua Corentin avec une lueur de braise dans les prunelles, mais je te parie un demi au champagne chez Dolorès[20] que j'ai deviné juste !

CHAPITRE XVII

La loge de Fernand Moréas, le régisseur de la cité, nageait dans une vague brume grise à travers les fenêtres.

Les reflets de la télévision, comme partout, à gauche, à droite, devant, derrière. La cité tout entière était à l'heure de la télévision.

Assez tard, pourtant.

Presque onze heures du soir.

Brichot jura tout à coup derrière Corentin. Il réalisait le pourquoi de toutes ces fenêtres luisant uniformément grises.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il. Les *Dossiers de l'écran.* On est mardi.

Il se porta à la hauteur de sa flèche.

— Tu m'as fait louper ça ! glapit-il.

Corentin accéléra le pas.

— Viens, je vais te faire voir un certain nombre de choses bien plus intéressantes que la télé.

— Je ne te le pardonnerai jamais, grinça Brichot. Ça n'est pas syndical, ce que tu fais.

Indifférent, Corentin s'arrêta à l'angle ouest de la tour Aubépine.

Dans le silence, tandis qu'il attendait la venue de son équipier, il entendit tout près, derrière le béton du rez-de-chaussée un mélange sonore d'un genre classique le mardi soir : une belle empoignade télévisée entre deux invités du débat.

Corentin se sentit traversé d'un frisson. Tout à l'heure, là-haut, dans son F3 de fonction provisoire, Vonnick, avant qu'il descende avec Brichot, l'avait pris dans ses bras. Et elle avait murmuré : « Boris, ça n'est pas dangereux, au moins, là où tu vas ? »

Il avait ri en desserrant doucement l'étreinte et il avait flairé tout seul ce que sa réponse avait d'exaspérant, pour une femme, dans le ton.

— Non, ne t'inquiète pas, avait-il murmuré avec gêne. Je ne vais pas au casse-pipe.

Vonnick avait souri avec effort, comme une épouse courageuse qui ne croit pas un mot des justifications de son conjoint.

Alors, une illumination avait traversé Boris Corentin. Des vieux souvenirs de son enfance bretonne. Sa mère, disait des choses comme ça, les soirs d'équinoxe, sur le seuil de granit de la vieille maison familiale. Et lui, gosse de huit ans, regardait son père qui haussait les épaules. Très beau, très grand, très fort en apparence. Et qui s'excusait avec douceur.

Le père de Boris n'était pas revenu.

Tempête avec vent de force 12.

— L'équivalent du plan ORSEC de l'époque déclenché en catastrophe.

Après, à la morgue improvisée dans la salle des fêtes de la mairie d'Audierne, il avait revu son père, malgré toutes les interdictions, en se glissant entre les jambes des conseillers municipaux.

Son père, sur le banc d'école où on l'avait ' allongé avec un drap au-dessus de son corps d'où l'eau salée gouttait encore, avait un visage cyanosé de quelqu'un qu'on a étranglé.

Comme les filles d'ici, la cité HLM de la Vallée-aux-Renards.

La même chose.

Alors, ce soir, tout à l'heure, quand Vonnick l'avait enlacé, il avait frémi. Non, inutile de se mentir, il ne se marierait jamais. Trop de risques, après, pour les gosses.

Il se crispa, conscient que Vonnick était une fille bien.

Conscient aussi du mal qu'il aurait à dénouer doucement ses bras autour de son cou. Et à lui dire : « Tu sais, je suis de la race des solitaires. »

*

**

Aimé Brichot se planta à l'angle de la galerie marchande, côté boucherie.

Corentin posa la main sur son épaule.

— Viens, dit-il à voix basse, je vais te montrer le secret de l'affaire.

Il désigna du doigt une bouche d'aération dans le ciment.

— Regarde bien, Mémé. C'est là qu'est le secret, c'est évident.

Il se cabra, tout à coup très nerveux.

— Tu sais, Mémé, il faut m'écouter. Toi, tu as fait la guerre d'Algérie dans un bureau, au Rocher Noir. Moi, je l'ai faite dans les djebels.

Il se tira les cheveux sur ses tempes à deux mains avec une violence qui lui brida les yeux comme s'il devenait subitement japonais.

— Maréchal, reprit-il, est toujours en train de crâner, à la « maison ».

Il rit :

— Comme les fellagha qu'il interrogeait, crânaient sous ses hurlements à lui. Pareil… Aujourd'hui, c'est lui le fellouze. Sauf qu'on ne le torture pas, lui. Et qu'il ne se bat, lui, que pour sauver sa folie d'ex-appelé pourri à vingt ans par trop de pouvoir.

— Ouah ! fit-il en singeant courageusement le début de chaque phrase des gosses du coin quand il les croisait, depuis plusieurs jours, pour cause de boulot.

— Ouah, quoi ? dit Boris en arrivant à sa hauteur.

— Ouah qu'on est là où tu voulais me mener, non ?

Boris Corentin se voûta. Très excité et détendu à la fois. Un mélange de sensations qui le traversait de plus en plus souvent quand une enquête en arrivait à ce point où c'est le coup de poker : ou je perds la face, et peut-être la vie. Ou je gagne, et tout n'est plus qu'une affaire classée. Avant la suivante, celle où il repartirait avec la même avidité de chasseur d'hommes. Celui que seul la chasse intéresse.

Aimé Brichot revint à ses côtés. Gentil. Prêt à pardonner son exaspération. Boris Corentin le devina. Tout ce qu'il devait à Mémé lui remonta dans le souvenir. L'amitié, depuis treize ans, les coups où il l'avait sauvé[21], ceux où il avait failli mourir à sa place[22]…

Brichot rajusta ses lunettes.

— Tu veux dire qu'il a torturé ?

Corentin secoua nerveusement la tête de haut en bas.

— Tu parles ! Il n'a fait que ça, en Algérie. Et il ne s'en est jamais remis. Comme Mattard, le pharmacien, et comme Popineau, le boucher. Tu sais, j'ai des souvenirs de là-bas, tu peux me faire confiance, rappelle-toi Thionville[23].

Corentin s'accota au mur.

— Mémé, reprit-il avec une voix qui se contenait, ailleurs qu'au Rocher Noir on torturait salement. Adultes et gosses mélangés. J'ai vu, ça ne s'oublie pas.

Il souffla, comme un cardiaque au bord de la crise.

— Les Maréchal, les Mattard, les Popineau, de vingt ans, dans les années 56-60, je connais.

Il se dirigea vers son équipier avec une rage rentrée.

— On y va, tu veux ? Dans dix minutes, on a mis fin à l'horreur. Et tant pis pour Carlier. Il n'avait qu'à être plus fin que le flicard moyen.

Brichot se gratta le front :

— Je crois que je commencé à comprendre, murmura-t-il.

*

**

La grille de la bouche d'aération, ne tenait que par deux vis au lieu de quatre.

Les vis sautèrent avec un raclement sourd quand Corentin tira sur la grille.

— J'y vais le premier, murmura Corentin en se courbant.

Brichot vit disparaître dans le conduit étroit de béton le corps de sa flèche.

Il souffla dans sa moustache, et plongea derrière lui.

*

**

Le conduit cimenté menait tout droit à un lieu où ronflait en sourdine un bruit de fond de cuisine de grand hôtel, ou de communauté.

Aimé Brichot chuchota :

— Tu es sûr de ne pas te tromper ? Corentin ne répondit pas.

*

**

Aimé Brichot contempla la lourde porte d'acier armée de barres de fer derrière laquelle il se tenait debout, avec sa flèche une fois sortis du conduit d'aération.

Corentin se tourna, contracté, vers les moteurs surchauffés des compartiments de réfrigération.

Brichot lui saisit le bras.

— Je sais où on est, jeta-t-il avec une brusque panique.

Corentin pressa son poignet.

— Dans la machinerie d'une chambre froide de boucher, tu as raison dit-il doucement. Tu vois, ce truc qui brille là-bas dans le noir, c'est le tableau de contrôle à voyant lumineux de la chambre froide de Julien Popineau.

Il pointait un index que la lumière ambiante du tableau de contrôle rendait lumineux.

— À gauche, expliqua-t-il, toujours en sourdine, les touches « arrêt-marche ». À droite, le voyant vert de mise sous tension. Puis l'alarme, là où le bouton est d'un rouge plus vif que celui des autres.

Il tira vers lui le poignet d'Aimé Brichot.

— Mémé, reprit-il, tu vois, là-bas, à l'extrême droite, cette torche phosphorescente à bascule ?

— Oui, fit Brichot, qui frissonnait.

Corentin sourit dans le clair-obscur de la pièce.

— Une supposition que tu presses ce bouton-là, Mémé, tu vas déclencher l'arrivée des preuves. La touche commande l'inversion des-machines. Au lieu de fabriquer du froid, elles vont fabriquer du chaud. Ça sert quand on nettoie. Je sais. J'ai un cousin boucher à Audierne.

— Quelles preuves ? fit Brichot en se tirant la moustache.

Corentin lui prit l'épaule dans sa main droite.

— Va presser la touche, Mémé, reprit-il. Et après, ouvre tes yeux.

Aimé Brichot s'avança dans le local bétonné et fit ce que sa flèche lui disait de faire.

À peine eut-il pressé la touche qu'un silence de cave s'abattit sur eux.

Pas pour longtemps.

La porte métallique, là-bas, à cinq mètres d'eux, s'ouvrit brutalement. Une lourde silhouette athlétique avec un ventre énorme apparut dans la lumière diffuse venue de l'autre côté.

*

**

Emmitouflé dans la canadienne qui ne lui servait que quand il entrait dans sa chambre froide, Julien Popineau avait l'air d'un gros ours débonnaire. Il s'avança en se dandinant dans la salle des machines. Droit vers le tableau de commandes. Exactement ce que voulait Corentin, qui l'attendait tout à côté, caché par les appareils.

Brichot, lui, était un peu plus loin. Essayant de maîtriser les tremblements qui l'avaient brutalement saisi quand Popineau avait ouvert la porte : un torrent d'air gelé venait d'envahir la salle des machines. Il se mordit les lèvres et se recroquevilla sur lui. Mais ses dents commençaient déjà à claquer. Contre les lèvres, ça fait mal.

Brichot ouvrit la bouche. Il se pencha, tendu vers ce qu'il voyait dans la pénombre : là-bas, Corentin se levait doucement derrière Popineau, tenant

son Smith & Wesson par le canon, crosse brandie vers la grosse nuque épaisse du boucher.

Il eut le temps d'entendre jurer Popineau contre la bêtise des machines puis, quand le boucher se fut tu, le bruit qui suivit l'étonna : un claquement sonore et cristallin, rythmé, qui n'arrêtait pas.

Il mit deux bonnes secondes à réaliser que c'était ses propres dents qui claquaient.

Devant lui, Popineau s'était figé. Et Corentin aussi, derrière lui.

Avec toute la force dont il était capable, Brichot se mordit la lèvre inférieure pour faire arrêter le claquement de ses dents.

Il y parvint, mais la douleur lui fit émettre une longue plainte de mouton égorgé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Popineau en fonçant dans la direction du bruit.

Brichot se fit tout petit, se prenant la tête à deux mains. Déjà, il sentait couler sur son menton le sang de sa lèvre traversée de part en part.

Un halètement rauque de fauve lui fit relever la tête. Il eut juste le temps d'entrevoir une sorte de ressort qui se projetait en avant et se collait au dos de Popineau comme un tigre qui se jette, griffes et mâchoires en avant, sur le dos d'un éléphant.

À présent, Corentin et Popineau roulaient, par terre, sans autre bruit que les raclements de leurs corps sur le ciment.

Brichot écarquilla les yeux, intrigué. Et il réalisa aussitôt la raison du silence de la lutte : la main gauche de sa flèche, plaquée sur le visage du boucher, ongles crochés dans la chair des joues, lui interdisait d'émettre le moindre appel.

Brichot se précipita, extirpant son propre Smith & Wesson de son étui de ceinture : Popineau était deux fois plus lourd que Corentin. Il avait réussi à se retourner et, de toute sa masse, il écrasait son assaillant contre le sol.

Brichot se pencha et, prenant son temps, il attendit que le crâne du boucher fut bien à sa portée.

La crosse du revolver s'abattit. Il y eut un bruit mat de peau éclatée contre la boîte crânienne. Popineau se ramollit.

Très fier de lui, Brichot se releva d'une détente.

Et il eut l'impression que son crâne à lui éclatait à son tour, du côté de l'occiput. Puis, juste après, il se sentit accablé d'un grand poids. Comme si un sac de pommes de terre s'était tout à coup affalé sur ses épaules. Il vacilla. Le « sac de pommes de terre » dégoulina à ses pieds.

Aimé Brichot reconnut, ahuri, Jean Mattard, le pharmacien de la cité.

Attiré par une espèce de sixième sens, Mat-tard était venu voir ce qui se passait et, au moment exact où il se penchait sur Brichot pour l'assommer, celui-ci s'était relevé.

Le mettant KO d'un direct de l'occiput en plein menton.

Corentin se releva, haletant :

— Mémé, il n'y a que toi pour réussir un tel doublé, avoua-t-il, sincèrement bluffé.

Brichot sourit avec modestie. Et se remit aussitôt à claquer des dents.

— Mémé, fit Corentin d'une voix redevenue sourde. Maintenant, accroche-toi.

Ils s'avancèrent, épaule contre épaule.

*

**

Brichot vomit dès qu'il eut franchi le seuil de la chambre froide.

À sa gauche, tout contre lui, un congélateur Philips 1 250 litres HH 2289, comme l'indiquait la plaque d'identification vissée dans la masse plastifiée du « bahut », avait son couvercle grand ouvert.

Et là, quelque chose de cauchemardesque.

Une fille, une adolescente, chaussée de talons aiguilles, avec des bas résille et un porte-jarretelles vert pomme. Rien d'autre jusqu'au cou.

Celui-ci était très aminci. Rapport au lacet de cuir noir qui l'étranglait.

Les bras reposaient, ballants, abandonnés, de chaque côté du couvercle soulevé. La gorge était gonflée au-dessus de la taille cambrée. Le visage congelé brillait doucement sous la lueur violente des spots de la chambre froide.

Très maquillée. Avec, coincé entre les dents, pour maintenir la bouche ouverte le plus largement possible, un cube de bois sur lequel les incisives de la morte mordaient avec la force contractée d'une momie de glace.

Corentin détourna la tête de Brichot. Luttant contre la même envie de vomir que lui.

À gauche et à droite du corps de la fille dont le visage lui était devenu aussitôt familier, tant il était évident qu'il s'agissait de Sophie, Larache, disparue depuis le mois de juin dernier, deux autres congélateurs Philips de 1 250 litres exactement semblables étaient ouverts.

Remplis, eux, de viande. Gigots et épaules de mouton pour le premier. Côtes de bœuf en vrac pour le second.

— Non, gémit Corentin en haletant, ça n'est pas possible, la race humaine est trop atroce.

Il avança en titubant dans la chambre froide.

Un peu plus loin, il se dit qu'il allait vomir lui aussi, malgré le froid polaire qui envahissait ses articulations et faisait s'entrechoquer ses dents.

Pendu par les bras au-dessus du congélateur où ses jambes gainées de nylon noir reposaient encore à moitié, le corps écartelé de Marie-José Bottiau, l'autre disparue de la cité HLM de la Vallée-aux-Renards, se soulevait sur les coudes.

Cambrée dans une posture obscène gelée depuis des mois.

Elle avait encore autour du cou le lacet qui avait servi à l'étrangler.

Boris Corentin aperçut comme dans un cauchemar le ventre de la morte de quinze ans.

Il était écartelé par un manche de pioche scié à ras de la toison et maintenu en place par une chaînette passée autour des hanches.

*

**

Julien Popineau s'agita dans la corde qui entravait ses poignets à ses chevilles. À côté de lui, Jean Mattard, le pharmacien, sanglotait. La paupière gauche, celle qui avait un défaut, battait la chamade au rythme de son cœur.

Corentin essaya de maîtriser les claquements de ses dents. Il y parvint, à l'énergie.

— Qui a tué Roselyne, de vous deux ? grinça-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? gronda Popineau, apoplectique.

Corentin vacilla.

— Simple curiosité, je ne vous demande ça que par simple curiosité.

L'autre baissa les yeux.

— C'est moi, bien sûr, Mattard, il est tout juste bon à mater.

Il rit grassement.

Corentin se détourna. Dégoûté.

*

**

Charlie Badolini frissonna. Congelé. Il attrapa le poignet de Corentin pour se réchauffer.

Devant lui, les inspecteurs de service convoqués d'urgence à six heures du matin, heure légale, faisaient l'ouverture du contenu des congélateurs de la boucherie Popineau.

Le chef de la Mondaine eut l'impression que son sang s'arrêta de couler dans ses veines. Pas de froid. D'horreur. Longbois, un nouveau, portait par une patte au bout des doigts de sa main droite un lièvre congelé de cinq bons kilos.

Extrait, tout durci, du congélateur où Marie-José reposait depuis cinq mois.

Entre chacune des séances d'onanisme des trois fous pervers de la cité des HLM de la Vallée-aux-Renards.

CHAPITRE XVIII

Raymond Maréchal fournit à Boris Corentin sans difficulté, à huit heures du matin, toutes les réponses que celui-ci connaissait finalement déjà pour l'essentiel.

À vingt ans, du côté de cette ville d'Algérie qui s'appelait alors Bougie, il avait eu, encore vierge, « la grande révélation sexuelle de sa vie » en aidant à torturer une jeune FLN de seize ans.

Puis il y avait eu la naissance d'une amitié indéfectible dans la salle de tortures dont il était devenu le principal « gérant », pour un jeune boucher de son âge nommé Julien Popineau.

Ils avaient rempilé tous les deux. Avec un nouveau venu, surgi quelques mois après, Jean Mat-tard, fils de pharmacien et futur pharmacien lui-même.

Ensemble, ils avaient un jour commencé à torturer des filles. De plus en plus jeunes.

FLN au départ.

Puis raflées uniquement parce qu'elles étaient jolies…

Ils avaient de dix-huit à vingt ans, encore sans expérience.

Le hasard, en 1973, au moment de la construction des HLM de la Vallée-aux-Renards, avait fait se retrouver Maréchal et Popineau. Un hasard dirigé.

Ils n’avaient jamais cessé de correspondre.

Après, ils avaient contacté Mattard : le fond de commerce de la pharmacie était libre.

Trois mois plus tard, Sophie Larache disparaissait…

*

**

Une dernière fois, Corentin observa le fou pervers. De nouveau, il se sentait la gorge soulevée de nausée.

Il serra les dents.

— Un détail, juste un détail, dit-il. Pourquoi avez-vous gardé le disque dans votre cave ? Pas malin, ça.

— Vous n’avez jamais commis d’erreur ? jeta Maréchal, avec un éclair de rage dans les yeux.

Corentin haussa les épaules.

— Aussi énorme que ça, non, je ne crois pas.

*

**

À sept heures du soir, en sortant ses poubelles, Mme Cachoux poussa un hurlement de bête qui fit s’allumer trente ampoules dans les tours autour d’elle.

— À l’assassin ! hurla-t-elle avec une voix d’acide chlorhydrique.

Boris Corentin s’éjecta de la camionnette radio où il téléphonait à Badolini et se rua vers le « violeur » de la gardienne.

— Nom de Dieu ! jura-t-il, le cauchemar ne va pas recommencer ? Pas possible, il y a d’autres salopards ?

Brichot tituba comme un pantin, les chevilles déséquilibrées sur ses boots anglo-italiennes.

— Boris, articula-t-il péniblement, me faire ça à moi, à mon âge, et après une nuit sans sommeil…

Corentin détailla son équipier soupçonneux :

— Qu'est-ce qui se passe, Mémé ? Ça n'a pas l'air d'aller fort, en ce moment…

Brichot frotta sa joue gauche, où il y avait cinq marques de doigts. Décidément, il n'avait pas de chance, en ce moment, côté intégrité du visage…

Dans la calvitie de son équipier, vers l'occiput, il y avait une grosse bosse, souvenir du menton de Jean Mattard. Et de face, Brichot ne valait guère mieux, côté dignité : sa lèvre inférieure, celle qu'il avait crevée à coups de dents dans la chambre froide, pointait en avant et de guingois, un hématome digne d'un immortel souvenir de bagarre de bistrot.

— Je passais là, en redescendant de chez toi. Elle fourrageait de dos dans ses poubelles. Elle s'est reculée, j'ai trébuché sur mes boots, je me suis tordu le pied et ma main a heurté ses fesses… Involontairement, je te le jure sur la tête de mes jumelles.

Corentin éclata de rire :

— Mémé, si Jeannette t'avait vu… Enfin, je ne te dénoncerai pas. Pour cette fois-ci. Mais que je ne te t'y reprenne pas.

Pour faire diversion, Brichot pointa l'index vers une interminable silhouette d'échassier grandi trop vite qui errait comme une âme en peine devant la tour Myosotis.

— Tu as vu ? dit-il en se passant machinalement la langue sur l'hématome de sa lèvre en cours de cicatrisation. Le « rancart » de Claudine avant sa mort, Serge Blanchot, S. B… Il vient remuer des souvenirs…

Corentin sourit avec indulgence.

— Tu as raison. Peut-être bien, même, qu'il aimerait récupérer son disque. Toujours pour les souvenirs.

— Tu crois qu'on pourra le lui faire rendre, après le procès ? jeta Brichot.

— Possible… Il faudra que j'en parle à Baba.

Il rêva encore un instant devant le gosse qui se balançait, d'une jambe sur l'autre, visiblement sans savoir s'il allait rester ou partir.

— En voilà un, soupira-t-il, qui aura au moins appris plus vite que les autres que, la vie, c'est un truc fragile.

*

**

Jean Carlier s'avança vers Corentin. Autour d'eux, la cité de la Vallée-aux-Renards ronflait dans le brouillard de novembre comme une ruche.

Carlier ouvrit sa main droite et la tendit.

— Boris, dit-il doucement, c'est sans rancune. Chapeau. Vous m'avez eu.

Corentin serra la main qui se tendait, gêné.

— Vous savez, articula-t-il en hésitant, vous m'avez aidé plus que vous ne pensez sans doute.

Carlier se recula d'un mouvement de nuque.

Corentin sourit :

— Vous vous souvenez, l'école de police, il y a quinze ans. On a planché côte à côte. Rappelez-vous cette phrase du prof dont j'ai oublié le nom : « En enquête, il n'y a pas d'amis. C'est un problème qui se règle autour d'un verre, après. »

Carlier sourit, et Corentin lui trouva une bonne tête de quarante ans. Costaud, simple, musclé. La race d'hommes qu'il avait toujours préférée.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un jus ? J'ai ma cafetière électrique là-haut, dit-il avec amitié.

Carlier sourit. Avec une totale absence de rancune :

— Chapeau, reprit-il encore une fois. Vous nous avez bien eus, à la Mondaine.

Corentin le poussa vers l'ascenseur :

— La revanche, la prochaine fois, non ? dit-il en souriant.

*

**

Vonnick referma la porte derrière Carlier. Elle baissa les yeux : Boris la regardait.

Avec cette attention un peu voilée des hommes qui sentent monter en eux le désir.

Elle sourit, les yeux baissés. Plus ravissante que jamais dans la lumière jaune du jour naissant.

— Boris, articula-t-elle avec effort, je suppose que c'est fini, nous deux.

Il marcha vers elle et la reçut dans ses bras.

— Idiote, fit-il dans son oreille en lui mordillant le cou, la Brigade mondaine a loué ici pour un mois. Ça fait encore du temps avant de se séparer, tu y avais pensé ?

Elle se déshabilla avec agilité sans lâcher sa bouche, et il se mit à frissonner.

— Une supposition, dit-elle dans un souffle, que tu débranches le téléphone.

Il se cabra, le ventre tendu vers le sien.

— Je peux supposer, articula-t-il avec effort, que c'est le genre de faute professionnelle qu'on me pardonnera.

Elle se débarrassa tout à fait de ses vêtements et ses bras se lovèrent, libérés, autour de ses épaules.

— Qu'est-ce que tu attends ? murmura-t-elle en commençant à lui manger le cou.

— Comme ils chantent dans le disque, répliqua-t-il avec un éclair de feu dans ses yeux noirs, *I can do it,* je peux faire ça si c'est le problème qui t'inquiète.

Il la porta jusqu'au lit.

— Tout doux, lit-il à son oreille. J'en ai besoin, après tout ça, si tu savais…

Elle frotta ses seins déjà gonflés contre sa poitrine et chercha sa bouche avec ses lèvres chaudes et vivantes.

— Voilà, reprit-il dans un souffle. Comme ça. Exactement comme ça.

Quand elle se retrouva sous lui, elle articula quelque chose en sourdine pour elle-même.

— Tu te sens mal ? questionna-t-il, hypocrite, en la pénétrant d'un lent coup de reins.

Elle sourit, les yeux noyés de tristesse.

— Oui, avoua-t-elle.

Il se recula, attentionné.

— Pardon, dit-il, j'ai été maladroit.

Les courtes boucles rousses de Vonnick s'agitèrent.

— Oh non, ça n'est pas ça. Au contraire.

Elle soupira :

— C'est du côté du cœur que je ne me sens pas bien.

Elle tendit ses lèvres vers les siennes et, quand elle les atteignit, elle se serra plus encore contre lui.

— Meilleurs ils sont, murmura-t-elle dans son cou, moins ils sont à marier…

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 02-05-1979.

1988-5 – N°d'Editeur 10255,3e trimestre 1976.

---

[1] Mobylette, en argot scolaire.

[2] Zone d'aménagement différé.

[3] Pour adultes seulement.

[4] Mettre pleins gaz.

[5] Tu ne te prends pas pour rien sur ton vélo.

[6] Argot scolaire pour : Solex.

[7]
Dans l'argot des filles : les camarades de classe du sexe masculin.

[8]
Le brouillard.

[9]
Brigade des recherches et investigations. Ancienne Brigade de la voie publique.

[10]
Autorisation exceptionnelle de venir à Paris accordée à un interdit de séjour dans la capitale. Contre renseignements, bien entendu.

[11]
Le chef, dans une équipe.

[12]
Surnom donné par ses inspecteurs au commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade mondaine.

[13]
Brigade criminelle.

[14]
Référence à Charlie Badolini, patron de la Mondaine et Niçois de naissance.

[15]
La devise d'Aimé Brichot : Au sud de la Loire, tous des nègres », aimait-il à répéter, oubliant avec une simplicité biblique qu'il était né au Berry, donc au sud de la Loire et donc « nègre » lui-même.

[16]
Un double.

[17]
À l'identité judiciaire, on enferme les vêtements des victimes dans un sac que l'on bat à coups de bâton. Puis on analyse les poussières recueillies au microscope électronique.

[18]
Compagnie internationale pour l'informatique.

[19]
Flagrant délit.

[20]
Dolorès tient le restaurant du quai des Orfèvres. Voir la *Brigade mondaine* n°2.

[21]
Voir *Brigade mondaine,* n° 3 : *L'Abominable Blockhaus.*

[22]
Voir *Brigade mondaine,* n° 6 : *L'Héroïne en or massif.*

[23]
Voir *Brigade mondaine,* n° 3 : *L'Abominable Blockhaus.*